UNITED STATES HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM

ועידת התביעות
Claims Conference
Conference on Jewish Material Claims Against Germany

Claims Conference Holocaust Survivor Memoir Collection

Access to the print and/or digital copies of memoirs in this collection is made possible by USHMM on behalf of, and with the support of, the Conference on Jewish Material Claims Against Germany.

The United States Holocaust Memorial Museum respects the copyright and other intellectual property rights associated with the materials in its collection and makes good faith efforts to determine the copyright status of such materials. The Museum has a good faith belief that the materials in this collection may be made publicly available. The Museum welcomes additional information about copyright status. If you have additional information or concerns about the copyright ownership of materials in this collection, please contact the Museum's Library by phone at 202-479-9717 or by email at reference@ushmm.org.

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
United States Holocaust Memorial Museum

https://archive.org/details/bib292152

Jankiel KLAJMAN

J'ai été le matricule

31.613

M. KLAJMAN Jankiel
31 Rue des Sablons
91380 EPINAY S/ORGE FRANCE
Tel: (33) 01.69.09.35.39

It is a submission for publishing
under only.

Jankiel KLAJMAN

J'ai été le matricule

31.613

La vie d'un fils d'immigrés qui plus tard, était prêt à donner sa vie pour son pays d'adoption :

"LA FRANCE"

PREFACE

Sous la douce pression de mes enfants et petits-enfants, je me décide une cinquantaine d'années après mon retour des camps de concentration, à témoigner et à mémoriser de ce que fut une partie tragique et dramatique de mon adolescence et de ma jeunesse.

Si je ne l'ai pas fait à ce jour, c'est que je voulais effacer de ma mémoire, certains épisodes qui sont à peine croyables dans ce vingtième siècle.

Je vais essayer de remonter dans mes souvenirs et me remémorer le maximum d'événements et de ce fait, témoigner et essayer de narrer des événements qui sont, à peine, crédibles et imaginables, en parlant de certaines péripéties, dire certaines anecdotes, qui seraient risibles si elles n'étaient pas dramatiques et tragiques.

CHAPITRE I

Ceci n'est pas un roman. C'est l'histoire véridique d'un fils d'immigrés, immigré lui-même puisque né le 25 Décembre 1923 à Varsovie (Pologne) d'une famille bourgeoise du côté maternel, et ouvrière du côté paternel.

Vers l'âge de 5 ans, j'ai appris que derrière moi, était né à 18 mois d'intervalle un autre frère, prénommé Maurice qui est décédé à l'âge de 3 ans de la scarlatine, maladie, qui à l'époque, était souvent mortelle. D'ailleurs, j'ai également attrapé ce virus, et je me souviens avoir été hospitalisé et enfermé dans une cage en verre d'où je voyais ma mère à travers le vitrage. Je devais être totalement isolé et n'avoir aucun contact autre qu'avec le personnel de l'hôpital. Je devais être robuste car par la suite, je n'ai eu aucune séquelle et la vie a repris son cours normal.

Autre souvenir, qui m'a beaucoup marqué c'est que tous les ans, ma mère allait rendre visite à sa soeur aînée qui vivait à la campagne à une centaine de kilomètres de la capitale dans un petit village du nom de ""Mirozes"".

Elle était mariée et j'avais une ribambelle de petits-cousins germains dont l'aîné avait près de 20 ans et le dernier environ 2 ans. Ils devaient bien être au moins une dizaine... Mon oncle qui était fermier, faisait également l'épicier. Le Vendredi soir, comme il possédait une immense cave avec un four gigantesque, toutes les femmes du village venaient faire leurs pains et leurs gâteaux que mon oncle enfournait dans son four. Quelle bonne odeur !!! Mon souvenir est d'autant plus vivace que c'est dans ce lieu que nous avions un lit énorme où nous dormions à huit enfants (mon frère aîné était présent) : quatre à la tête et quatre aux pieds.

Mais la meilleure, je la garde pour la fin, ma mère qui venait toutes les semaines et nous préparait des plateaux entiers de petits fours et après la cuisson, nous les amenait tous chauds sur notre lit, sur l'énorme édredon en plumes, et nous les dévorions avec mes cousins sous l'oeil attendri de ma mère qui à l'époque, devait avoir environ 27 ou 28 ans.

Arrivé en France en 1930 avec ma mère et deux frères, à l'âge de six ans, je ne parlais pas français mais lisais et parlais couramment le polonais, l'hébreu et le yiddish (patois tiré du vieil allemand) et de ce fait, comprenais l'allemand ; il faut vous dire que mon grand- père maternel était professeur de théologie et enseignait dans une grande école de la capitale. C'était lui qui avait pris notre éducation en mains, notre père n'étant pas souvent à la maison, à ma grande honte ou fierté , il était recherché par "la Police" pour avoir refusé d'être enrôlé dans l'armée polonaise pour aller se battre contre l'Armée Rouge...

Que voulez-vous à l'époque ce n'était pas une tare que de croire au paradis soviétique ! Mon seul regret, c'est qu'ayant été déporté en 1942, il n'a jamais su la vérité sur cet "eden" dans lequel beaucoup d'immigrés croyaient.

Donc, ce grand-père qui nous éduquait, mon frère aîné Joseph qui avait 18 mois de plus que moi et moi-même au besoin par une bonne fessée, nous donna une instruction sévère mais nous ne le craignions pas car nous étions ses petit-fils qu'il chérissait. Il voulait faire de nous des érudits et malgré notre jeune âge, nous ingérions facilement des langues étrangères d'autant plus que nous parlions l'une ou l'autre à longueur de journée : avec ma mère le polonais, près de mon grand-père l'hébreu et avec ma grand-mère, le yiddish. Cette langue ressemblait, comme je l'ai dit auparavant, à l'allemand ; j'ai pu m'en rendre compte beaucoup plus tard, quand j'ai été invité "à visiter" ce pays contre mon gré.

Mes Parents

Un jour, après la naissance de mon petit frère Wolf, le 15 Mai 1929, toujours dans la même maison de mon aïeul, j'ai appris que mon père avait quitté le pays de ses ancêtres pour la France, où il avait sa soeur aînée qui s'y trouvait déjà depuis près de 20 ans. Il faisait le nécessaire afin que ma mère et les trois enfants viennent le rejoindre après bien des péripéties de paperasseries (cela existait déjà à l'époque!!!). Il faut vous dire que vu les circonstances, mes parents n'étaient pas mariés officiellement, mais religieusement ce qui fait que nous portons légalement le nom de notre mère "CYMES". Ce n'est qu'en France que j'ai appris que mon nom de famille était KLAJMAN. Mon père lui-même, à une certaine époque, portait celui de sa mère, notre grand-mère paternelle "APPEL" ce qui m'a permis par la suite de faire un jeu de mots : "APPEL du 18 Juin...".

Je garde un souvenir très vivace du jour où nous avons quitté la Pologne, traversé l'Allemagne, la Belgique jusqu'à notre arrivée à la Gare du Nord. J'étais très surpris d'entendre les gens parler une langue que je ne comprenais pas et qui, sans le savoir, est devenue celle que j'ai adoptée, et que je considère comme ma langue maternelle.

Sur ce quai de gare immense, où nous attendions, ma mère et mes deux frères, l'aîné Joseph, moi, et mon petit frère de 18 mois, dont le prénom était Wolf, avec nos valises et nos balluchons. Soudain, nous fûmes entourés par une belle jeune-fille d'environ 16 ans et un beau jeune-homme d'une vingtaine d'années ainsi que par un militaire dans un uniforme bleu horizon. Ils se précipitent dans nos bras, nous couvrant de baisers à nous étouffer et là, j'ai appris qu'ils étaient des cousins germains et les neveux et la nièce de ma mère que mon père avait envoyé pour nous chercher et nous amener auprès de lui.

Ma mère a 20 ans,mon père 24 ans

Il nous attendait à Bagnolet avec le reste de la famille c'est-à-dire mon oncle, ma tante, ainsi qu'une autre petite fille qui avait environ mon âge et qui était également ma cousine. Il est préférable d'éviter de raconter la réception de notre père. Malgré le peu de fois où nous l'avions entrevu, nous l'avons très bien reconnu. Je ne me souviens pas dans quelle langue il a demandé ce qui nous ferait plaisir. En passant, nous avions entrevu dans une épicerie ; je me souviens encore de son nom : "Le Familistère", un régime de bananes, fruit très rare et très onéreux dans le pays d'où nous venions. Ce fut notre premier désir ! Aussitôt dit, notre père est allé acheter le régime entier, ce qui à l'époque ne représentait pas une si grosse somme en France. Depuis ce jour, je sais ce que veux dire le mot "Gavage" !

Après le départ de la Famille, j'ai visité le lieu où nous allions habiter. C'était une grande boutique de cordonnerie. Il faut dire que mon père était bottier de profession et que l'année 1930 était une des pires années de crise. Le travail était dure mais nous en vivions. Derrière, une grande pièce où toute la petite famille était entassée. La boutique existe toujours : 99, rue Victor Hugo à Bagnolet (Seine). Où était le grand appartement de mon grand-père où nous, nous avions nos aises, où l'énorme cuisinière à charbon brûlant jour et nuit avec toujours un petit frichti qui mijotait, et profitions que notre mère et notre grand-mère aient le dos tourné pour fourrer nos doigts dans les casseroles ???

Ma mère a vite arrangé cette pièce avec amour et goût. Heureusement, nous étions le plus souvent dans la rue ou dans une arrière cour. Aussitôt nous nous sommes fait de nombreux camarades français.

Au départ, ce fut très dur question langage mais cela n'a pas duré longtemps : 15 jours plus tard, mon père nous a emmenés sans trop de problèmes, mon frère aîné et moi-même, à l'école communale rue Jules-Ferry à Bagnolet, distante de près de deux kilomètres du lieu où nous logions. Si mes souvenirs sont exacts, je crois que c'est la seule fois où nous allâmes accompagnés ; il n'y avait absolument aucun danger de laisser des enfants dans la rue contrairement à aujourd'hui où les mères de famille vont chercher leur progéniture en voiture à deux cent mètres de leurs habitations. Enfin, autre temps, autres moeurs et pourtant, nous étions en banlieue.

Dans le bureau du Directeur de cette école, mon père a présenté sa carte d'identité et de ce jour, au lieu de porter le nom de famille CYMES, je suis devenu KLAJMAN, ainsi que mon frère aîné. C'est d'ailleurs ce jour là que j'ai également changé de prénom ainsi que mon frère. Quand mon père a dit au Directeur que je me prénommait "Jankiel", aussitôt, il l'a francisé en "Jacques".

Par la suite, très peu de gens connaîtrons mon vrai prénom, sauf les intimes et ceux à qui je suis obligé de présenter une pièce d'identité. J'aurai pu par un Jugement le faire rectifier mais j'ai toujours refusé, voulant garder celui que mes parents m'avaient octroyé à ma naissance. La même chose s'est produite avec mon frère qui à l'origine se prénommait "Zelman" et que ce brave homme Directeur a transformé en "Joseph". Tous ceux qui l'ont connu le prénommait "Jo" et que ce soit à Bagnolet ou à Montreuil où nous avions déménagé, nous n'étions connus que sous ces prénoms.

Revenons dans le bureau du Directeur où celui-ci sachant que nous ne parlions pas le français, nous a fait faire quelques additions et soustractions pour nous faire intégrer une classe ; je me souviens avoir été mis en 6ème avec une adorable maîtresse (sans arrière pensée). Un mois plus tard, je parlais et écrivais couramment le Français mais commençais à oublier le polonais et l'hébreu que je ne pratiquais plus du tout . Je n'avais, je le répète que 6 ans.

A la maison, mes parents exigeaient que je parle le français afin de pouvoir se faire comprendre à l'extérieur. Mes parents eux me parlaient en Yiddish".

Nous étions entourés de familles françaises qui étaient charmantes et adorables et faisaient tout pour nous rendre service.

1930 : année de mon arrivée en France

Ma mère,mon frère ainé "Jo",

mon petit frère Wolff,et moi-même

Ici je tiens à faire une petite parenthèse et vous en comprendrez la raison : dans les familles d'origine Juive Polonaise, il y avait de nombreux enfants. La majorité étaient des familles nombreuses et je tiens à dire que les Allocations Familiales n'existaient pas. Ces garçons et ces filles que nous côtoyions journellement soit à l'école, soit dans la rue ont été presque tous arrêtés et déportés dans la rafle du 16 Juillet 1942. J'en ai retrouvé quelques uns après la guerre qui ont réussi à échapper au massacre perpétré par les nazis, certains cachés en zone libre dans les familles françaises. Je ne voudrais surtout pas oublier ces braves gens qui pour la plupart cherchaient et ne comprenaient pas la différence qu'il y avait entre leurs propres enfants et ceux qu'ils hébergeaient au péril de leur vie, sans aucun esprit de lucre.

Il faut vous dire que mon frère et moi-même, nous savions nous faire respecter, souvent à coups de poings quand certains enfants de notre âge et même un peu plus âgés, se permettaient quelques réflexions sur notre français que nous n'avions pas encore assimilé à la perfection.

Autour, vivaient de nombreuses familles de même origine que nous ainsi que de nombreuses familles Italiennes. Que ce soit à l'école ou dans la rue, nous ne comprenions pas et ne voyions pas la différence qu'il pouvait y avoir entre nous, Italiens et Français. Non seulement nous étions devenus des copains, et certains des amis, et nous étions reçus dans les familles des uns et des autres et souvent avec tendresse par des mères Françaises et des mamas Italiennes qui nous gavaient de gâteaux de leurs fabrications.

Comme nous grandissions, nous commencions à être à l'étroit à cinq personnes. De plus, pour notre grand malheur, notre mère commençait à tousser, ayant attrapé une vilaine bronchite et, elle refusait de se faire hospitaliser pour ne pas quitter ses enfants.

Souvenez-vous les anciens, nous étions dans les années 30, 31. La crise était là et le travail se faisait rare. Enfin, par relations, mon père a déniché à MONTREUIL, la commune voisine, un petit logement de deux pièces, cuisine "eau, gaz, électricité à tous les étages". Bien sur, les toilettes étaient à l'extérieur, sur le palier mais à l'époque, dans les maisons d'habitation, sauf dans les familles aisées, rares étaient ceux qui possédaient les toilettes "à domicile".

Mon père a laissé tomber la cordonnerie et s'est lancé dans la bonneterie. Comme marchand-forain, il faisait les marchés tous les jours, deux gros baluchons sur le dos. C'était un peu plus rentable, ma mère toujours présente avait fait de ce petit logement un petit bijou, et nous étions toujours vêtus avec goût, beaucoup de reprises aux pantalons et aux chaussettes, et gare à nous si nous étions en retard à la maison car malgré sa bonté et son amour pour "ses petits bonhommes", comme elle nous appelait, elle avait la main leste. Mon père était amoureux fou de son épouse et nous en étions un peu jaloux car nous adorions notre mère. Je me souviens d'une fois où mon père voulant me gifler, ma mère s'est interposée et c'est elle qui a reçu ce qui m'était destiné. Je préfère éviter de vous narrer la correction que j'ai subi ce jour là mais j'ai évité de m'asseoir pendant un certain laps de temps.

Nous parlions désormais le français couramment et sans accent et à l'école, mon frère "Jo" (je l'appellerai ainsi dorénavant, car il a fait partie de ma jeunesse et de mon adolescence, comme vous le verrez par la suite) et moi-même étions toujours les premiers de notre classe, nous apprenions avec beaucoup de facilité, tous les sujets, et je pense que nous étions destinés à faire de hautes études. Le petit dernier était rentré en maternelle et ne parlait que le Français. Quelle surprise pour nous quand le 7 Février 1933, ma mère nous annonce la naissance d'un petit frère prénommé Albert, né à l'hôpital Rotschild, preuve de notre innocence à l'époque, nous ne nous sommes aperçus de rien. Mais hélas, notre mère toussait de plus en plus et refusait de nous quitter jusqu'au jour où elle fut obligée de se faire hospitaliser à l'hôpital "TENON". Nous n'avions pas le droit de la voir, j'avais 9 ans et je ne me rendais pas compte de la gravité de son état. Une fois par mois, elle venait "en permission" à la maison et évitait de nous embrasser ce qui nous rendait tristes et moroses, car nous n'en comprenions pas la raison ; elle qui était toujours en train de nous couvrir de caresses et de baisers. Après un dernier passage à la maison, elle dut retourner à l'hôpital à Brevannes où l'on hospitalisait ceux qui n'avaient pas d'argent. Je ne fus pas là pour lui dire au revoir ou plutôt adieu, je ne l'ai plus revue. J'avais 10 ans. Je préfère oublier la raclée que j'ai reçue au retour de mon père avec son ceinturon de militaire. Je n'osais plus sortir dans la rue mais je reconnais que je l'avais bien méritée et par la suite, pensez aux regrets que j'ai eu en pensant au chagrin que j'avais causé à ma mère avant sa disparition en 1934.

Albert venait d'avoir un an. Dans ma mémoire est gravé l'enterrement à Bagneux où seuls mon frère Jo et moi-même fûmes obligés d'assister, entourés de certaines personnes. Nous fûmes astreints de lire la prière de morts, heureusement pour nous, écrite en Français. Je crois qu'à mon âge, je ne me rendais pas compte que je ne reverrais plus ma mère. Hélas, la vie continuant, mon père dût se séparer de ses deux plus jeunes fils, Wolf et Albert qui furent emmenés à l'Asssistance Publique et placés dans un orphelinat. Ils revinrent à la maison l'un après l'autre quelques années plus tard quand mon père s'est organisé pour pouvoir les recevoir. Inutile de vous dire le nombre de radios pulmonaires que nous avons subies et heureusement pour nous, nos poumons n'avaient subi aucun dommage.

J'ai omis de vous raconter l'origine de nos prénoms : chez nous, nos parents lors de la naissance d'un enfant ne cherchent pas "midi à quatorze heures". Ils lui donnent le prénom du dernier mort de la famille. Moi, je ne connais pas l'origine du mien mais je peux certifier que celui de mon frère Wolf est celui de mon grand-père paternel qui venait de décéder, grand-père que j'ai très bien connu n'ayant pourtant que 5 ans. J'ai également connu cette grand-mère, la mère de mon père et qui est décédée l'année suivante.

Revenons à Montreuil, où nous logions, 12, rue Marcel Sembat, à la Croix de Chavaux, maison qui existe toujours. Après la guerre, je passais devant comme en pèlerinage sans jamais y entrer, afin d'éviter que de bons ou mauvais souvenirs ne remontent à ma mémoire et pourtant, une ou deux fois, je suis venu voir des amis de mon père afin de parler de lui naturellement. Plus aucun locataire de l'époque n'était revenu, après la rafle du 16 Juillet 1942 mais, je parlerais par la suite de ces moments tragiques.

Revenons à ma scolarité. Naturellement, j'ai changé d'école, ainsi que mes frères. Cette fois, notre école se trouvait rue des Messiers à environ 1500 mètres d'où nous logions, juste en face de la Butte à Morel qui existe toujours. Une partie de ma jeunesse s'est passée dans ces classes où il n'y a jamais eu de problème et pourtant un tiers des élèves étaient d'origine Française, un tiers d'origine Polonaise, un tiers d'origine Israélite . Jamais aucun problème entre ces trois communautés : quand l'un se permettait une mauvaise réflexion, une bonne correction le remettait dans le droit chemin.

Mon petit frère Albert,déporté pendant

la rafle du 16 juillet 1942,il avait 9 ans

Mon autre petit frère Wolff,que j'ai pu sauver,

et qui est toujours là

Entre temps, mon petit frère Wolf était revenu à la maison, ce qui faisait que trois KLAJMAN se retrouvaient dans la cour de récréation. Par la suite, quand Albert eut l'âge d'être scolarisé, nous fûmes quatre et croyez-moi nous savions nous faire respecter. Dans d'autres familles nombreuses, c'était la même chose et quand nous avions des problèmes à régler, nous nous donnions rendez-vous sur les Buttes à Morel et ça se terminait par quelques torgnoles et le lendemain, dans la cour de récréation, nous étions de nouveau amis. En classe, nous étions toujours dans les premiers car croyez-moi "le père KLAJMAN" ne plaisantait pas sur la question éducation.

Je voudrais vous parler de mes "Maîtres d'écoles". A l'époque, il n'y avait pas de professeur. C'était des hommes formidables, tous d'anciens combattants de la guerre 1914. J'ai eu pendant trois années, un de ces Maîtres : Monsieur REIGNARD qui était un ancien gazé : dès que je montais d'une classe, il me suivait ou le contraire, comme il vous plaira. Naturellement, à son cours, pendant la guerre de Cent ans, j'ai haï les Anglais. Je n'étais pas le seul d'ailleurs dans le même cas que moi et quand le roi Louis XV le Bien Aimé a cédé le Canada et l'Inde, nous étions tous au bord des larmes. Tout cela pour vous dire que nous buvions ses paroles. En 1870, ma haine s'est reportée contre les Prussiens et quand nous avons dû céder l'Alsace et la Lorraine, lorsque nous avons "attaqué" la guerre de 1914, je crois que nous étions dans la tranchée avec lui.

Tout cela pour vous dire qu'à l'âge de 12 ans, nous étions très malléables et cette haine s'est avivée contre les Allemands. Nous employions un autre terme mais je ne voudrais pas être péjoratif. J'ai vécu la bataille de la Marne, j'étais à Verdun. Enfin, tout le chemin parcouru par mon Maître d'école. Je me sentais Français à part entière même mon âme l'était d'ailleurs, toute la classe était dans le même état d'esprit que moi malgré nos divergences d'origine.

Mon Maître suivant était Monsieur GORDON, revenu borgne et "gueule cassée". Jamais personne ne se serait permis le moindre commentaire et pourtant, nous n'étions pas des enfants de coeur. A la moindre infraction à l'intérieur de la classe, les gifles volaient bas et il était inutile de se rebiffer et d'une parler à nos parents car c'était la garantie d'une correction redoublée et peut-être plus sévère encore.

En dehors de cela, nous vivions plus souvent dans la rue qu'à la maison. Le midi, nous déjeunions à la cantine et n'étions pas trop difficiles sur la qualité, seule la quantité était valable pour nos estomacs d'affamés.

J'aimerais pouvoir vous réciter les menus qui du 1er Janvier au 31 Décembre étaient invariables. Ces repas étaient préparés pour toutes les écoles de Montreuil. Le chef-cuistot que nous connaissions bien était un brave homme qui habitait Boulevard de Chanzy et se nommait Monsieur THIBAUT ; son fils était l'un de nos amis. Et oui c'était le père de Jean-Marc THIBAUT, l'Artiste qui par la suite a fait une superbe carrière au Music-Hall.

1936 : la guerre d'Espagne commence. Politiquement, j'étais nul mais avec un père qui avait des idées de gauche, nous nous sommes inscrits avec plusieurs camarades, dont Jean-Marc THIBAUT, dans les jeunesses socialistes et nous quêtions sur le marché du Jeudi et Dimanche, journées sans classe , pour l'Armée Républicaine. Nous ne nous posions pas de questions pour savoir si l'argent récolté servait pour la lutte contre le Franquisme mais nous le faisions avec enthousiasme.

C'était également l'époque du "Front Populaire" et mon père nous expliquait que c'était bon pour la classe ouvrière, dont nous faisions partie. Tout ce que mon père disait était pour nous paroles d'évangile car il était très instruit politiquement mais n'était inscrit dans aucun mouvement politique. Les journaux parlaient déjà des bombardements des avions Italiens contre la population civile, des troupes Allemandes qui guerroyaient dans les rangs Franquistes. De l'autre côté, les Brigades Internationales s'engageaient de tous les pays d'Europe aux côtés des troupes de la République Espagnole. J'étais encore trop jeune et trop inexpérimenté pour savoir que par la suite, cela nous amènerait à la Guerre Mondiale mais malgré tout, je ne comprenais pas la "non intervention" du Gouvernement de Léon BLUM qui pour nous était Socialiste, et Antifasciste. Les collectes étaient de plus en plus nombreuses et je ne me posais pas de question, quant à savoir où le principal de cet argent allait. Le principal était que mon père disait que c'était bien et qu'il fallait continuer à quêter. Pour ce que cela nous a servi ... Enfin, le principal était qu'avec nos faibles moyens, j'avais servi à quelque chose et que c'était bon pour la France.

A cette époque, mon père avait fait une demande de naturalisation pour lui et ses trois fils, le plus jeune Albert, étant déclaré Français à la naissance. La Préfecture de Police de Paris lui a répondu qu'il n'était pas nécessaire de dépenser de l'argent, qu'avec trois garçons nous deviendrions automatiquement Français à 20 ans en faisant notre Service Militaire ; nous ne nous sommes donc plus préoccupés de ce problème, de toute façon, je me considérais comme Français, mes frères également.

Enfin, Juin 1937, l'année de mon certificat d'étude ! Ce n'était vraiment pas un grand problème bien qu'ayant un peu le coeur serré, car n'oublions pas que le moindre zéro était éliminatoire ; que dans la dictée, dépasser cinq fautes vous condamnait à repasser l'année suivante. En Histoire, il fallait connaître les 100 dates qui ont fait la France mais j'avais une bonne mémoire et je comptais dessus. Mon frère "Jo" l'avait passé l'année précédente et avait été reçu sans problème (je possède d'ailleurs son diplôme dans mes archives) A l'époque, nous apprenions "l'arithmétique". Maintenant, ils l'ont baptisé "Mathématiques". Enfin, j'étais très fort dans toutes ces matières et j'y suis allé décontracté. J'ai été reçu brillamment sans problème, apte à monter en cours complémentaires et à continuer des études, si la famille en avait les moyens.

Hélas, après mon année de cours complémentaires, j'avais atteint 14 ans et mon père, à son grand regret, a été obligé de me mettre en apprentissage car derrière moi, il y avait encore deux frères à élever et au point de vue financier, l'argent qui rentrait à la maison était de plus en plus rare. Comme nous grandissions, nous avions besoin de vêtements à notre taille. Imaginez ma joie le jour où j'ai quitté mes culottes courtes pour un pantalon ! A 14 ans, je voulais être à la mode.

Mon frère aîné était déjà en apprentissage depuis un an et demi chez un ami de mon père pour devenir tailleur. Ca lui plaisait bien. Moi, je n'avais aucune idée, vers quelle branche allais-je me diriger ? Mais je ne pouvais pas rester inactif. Par chance, dans la maison où nous logions, il y avait un imprimeur dont le père, qui était relieur, brocheur, cherchait un apprenti. Je fus engagé à un Franc de l'heure mais, je n'avais pas le choix. Je remettais toutes les semaines 40 Francs à mon père. Heureusement, je touchais des pourboires par certains clients généreux, et faisait quelques heures supplémentaires ce qui me permettait d'avoir un peu d'argent de poche. Le grand rêve de ma vie était de m'offrir un vélo car avec le Tour de France, nous étions tous des fanatiques de l'équipe de France LEDUC, SPEICHER, LAPEBRE, VUTTO, Antonin MAGNE. Je pourrais vous les citer tous ! Et quel plaisir nous avions à consulter les vitrines des cafés où l'arrivée était affichée.

Mes moyens ne me permettaient pas de réaliser immédiatement mon envie. J'achetais mon vélo pièce par pièce et le montais avec l'aide d'un camarade, compétent ! J'ai fini par l'avoir ce vélo ! Dès que j'avais une heure de libre, je jouais les champions avec mes amis de la rue. Je me souviens que vers le début de 1938, nous sommes partis de Montreuil à Sainte-Geneviève-Des-Bois qui à l'époque n'était qu'une grosse bourgade au milieu d'une forêt. Pour nous, à l'époque, c'était le bout du monde et très peu de voitures circulaient dans les rues.

Hélas, les événements politiques nous rattrapaient : Mars 1938, HITLER Chancelier d'Allemagne envahit l'Autriche (l'Anschluss) et déjà mon père sentait venir la guerre. Mais nous avions une grande confiance dans la ligne Maginot et nous étions très optimistes.

Ce jour-là, mon père a décidé d'acheter un poste de "T.S.F." (on ne disait pas radio à l'époque ni transistor). Naturellement, mon père a choisi le plus beau avec "oeil magique". Je tiens à dire également que mon père ne possédait pas le moindre fifrelin et que cet appareil coûtait 300,00 Francs de l'époque, payables en trois traites mensuelles de 100,00 Francs. Le jour de la première traite, mon père sachant que j'avais un peu d'économies, me fit un emprunt, me promettant de me les rendre. Naturellement, cela s'est répété pour les deux autres traites et je n'ai jamais revu mon argent. Mais quel plaisir d'entendre la musique et les informations. Mon père, qui parlait et comprenait couramment l'Allemand, blanchissait chaque fois qu'il entendait un discours du Chancelier Allemand HITLER. Il était pessimiste et il prévoyait déjà que l'avenir ne serait pas rose. Ce fut pire, quand en 1938 également, il y eu les accords de Munich, entre Messieurs DALADIER, CHAMBERLAIN, HITLER, MUSSOLINI qui cédaient les Sudètes à l'Allemagne, qui démantelaient la Tchécoslovaquie, un pays allié de la France, de l'Angleterre et même de l'URSS.

Ensuite, ce fut l'occupation totale de la Tchécoslovaquie. Mon père qui écoutait les éructations d'HITLER à la radio nous les traduisait, comprenant déjà les malheurs qui allaient s'abattre sur la France. Mais nous qui étions encore inconscients, pensions déjà à la raclée que nous allions infliger aux "Boches".

Je continuais de travailler en essayant d'apprendre la reliure mais je faisais surtout le travail d'un apprenti et mon seul plaisir était de faire des heures supplémentaires, d'autant plus que le fils de mon patron était parti aux Armées et qu'on n'avait pas embauché, ce qui me permettait de gonfler ma petite cagnotte. C'est également à cette époque que je me suis inscrit dans un club de boxe, à l'époque rue d'Angoulême, après la guerre, rue Jean-Pierre THIMBAULT (je ne suis pas très sûr de l'orthographe) fusillé par les Allemands.

Je tiens à dire que pendant les six mois de mon entraînement, je fis beaucoup de culture physique mais sans jamais monter sur un ring, ce qui fait que j'ai gardé intact mon joli nez (c'est mon avis et mon opinion personnelle). J'y allais le soir après le dîner, que mon père préparait pour toute sa petite smala, quatre garçons affamés plus lui naturellement. Ce qui m'amuse maintenant, c'est qu'il répartissait en parts égales le pain de quatre livres que nous achetions tous les soirs, ainsi que les 250 grammes de beurre, le bouillon de pot au feu avec des pâtes et un petit morceau de viande, plus des fruits à volonté qu'il ramenait du marché où les commerçants les lui cédaient à bas prix, ce qui leur évitait de les ramener. N'oublions pas qu'à l'époque les "frigos" étaient rares. Le grand principe de mon père était qu'il vaut mieux avoir un pantalon rapiécé mais l'estomac toujours plein ! Il avait d'autres bons principes comme celui ci par exemple :

"Quand tu dois te battre avec quelqu'un, tape toujours le premier. Tu auras toujours raison, même dans ton tort".

Après le dîner, les parents amenaient le petit tabouret et s'installaient devant la porte de l'immeuble et parlaient des événements politiques. Nous les garçons les plus âgés, enfin ceux qui travaillaient, étions cinquante mètres plus loin, assis sur les bords du trottoir, avions d'autres idées, plutôt les filles que la Politique. Nous étions bien une vingtaine et nous faisions des projets d'avenir et pourtant l'horizon était sombre mais nous ne nous en rendions pas compte. Assis sur le trottoir, nous regardions passer les filles qui ne nous craignaient absolument pas pour la bonne raison que dans notre groupe, il y avait souvent un de leurs frères, et que leurs pères n'étaient pas très loin et savaient se faire respecter. Une de nos plaisanteries consistait à faire la quête parmi nous, à ramasser quelques sous, à aller dans un bistrot commander deux bouteilles d'un litre et demander vingt verres et autant de pailles. Le patron qui nous connaissait offrait souvent une ou deux bouteilles de plus, sachant très bien que jamais, nous ne nous conduirions comme des voyous.

Nous qui étions des enfants de la banlieue, nous étions très bien connus des "hirondelles", gardiens de la Paix, qui passaient avec leurs vélos et nous faisaient des signes amicaux. Vers minuit, nous allions nous coucher, car tous nous avions un travail et il n'était pas question d'être en retard.

Souvent en Eté, nous allions sur "les Buttes à Morel" situées à environ 1km500 de la maison. Les parents emmenaient un panier de provisions et nous mangions sur l'herbe. C'étaient les derniers bons moments de notre jeunesse et nous en profitions au maximum, sans penser aux lendemains qui allaient déchanter. Le Dimanche nous partions par petits groupes soit au bois de Vincennes, soit sur les grands Boulevards à Paris et toujours à pied car le ticket de Métro coûtait un Franc à l'époque. Les vitrines étaient bien alléchantes mais nous y allions pour le plaisir des yeux, et c'est là, Boulevard Sébastopol, par une Edition Spéciale de "PARIS SOIR" du mois de Septembre 1939 que j'ai appris l'invasion de la Pologne par les troupes Allemandes ; on ne disait pas encore "Hitlériennes" à l'époque.

Je n'avais que quinze ans et demi, naturellement trop jeune pour m'engager. Mon frère Jo n'avait que dix sept ans : trop jeune également. Mon père, âgé de quarante quatre ans voulut s'engager dans la Légion Etrangère mais fut refusé car père de quatre enfants. D'ailleurs, l'Armée Française n'avait pas tellement besoin de volontaires.

Le pacte Germano-Soviétique de non intervention ainsi que le décret "Daladier" du 26 Septembre 1939 qui annonçait la dissolution du parti Communiste fut suivi aussitôt après par l'arrestation, d'abord des quelques Députés Communistes et ensuite, de nombreux dirigeants militants Communistes. Certains furent condamnés à de longues peines de prison, d'autres furent déportés en Algérie.

Mais pour moi, profane en Politique, les accords Germano-Soviétiques me choquaient. Mon père tenta de me faire comprendre que STALINE devait avoir de bonnes raisons mais malgré tout, la poignée de mains de RIBBEMTROP et de MOLOTOV, les deux Ministres des Affaires Etrangères me restait sur l'estomac... L'avenir nous éclairera.

Donc, après l'ultimatum de la France et de l'Angleterre à l'Allemagne de retirer ses troupes de la Pologne, et le refus des Allemands, sous le prétexte que des troupes Polonaises étaient entrées en "Germanie", la propagande de GOEBBELS, Ministre Hiltérien, disait à l'époque que plus un mensonge était gros, plus il avait de chance d'être cru. Nous avons appris par la suite qu'hélas, c'était la réalité.

L'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne suivie après par la France : mobilisation générale dans tout le pays. Les troupes Françaises bien installées dans la ligne Maginot attendaient l'ennemi. En face, les Allemands possédaient la ligne Siegfried qu'ils avaient bien fortifiée malgré le traité de Versailles. La France et l'Angleterre avaient laissé faire comme l'occupation de la Rhénanie en Mars 1936 par les troupes Allemandes et c'est pendant cette période que les Allemands fortifièrent cette région et construisirent la ligne Siegfried. La France protesta verbalement ce qui fit l'effet d'un cataplasme sur une jambe de bois.

Après la capitulation de la Pologne, comme nous avions encore la nationalité Polonaise, la Gendarmerie Française convoqua mon frère Jo qui venait d'avoir 18 ans afin de l'incorporer dans l'Armée Polonaise qui s'était constituée en France, sous sous l'autorité du Général ANDERS, malgré son envie d'intégrer plutôt un corps français. Français, il partit donc avec de nombreux camarades de même origine dans un régiment Polonais sans connaître un seul mot de cette langue, que nous avons totalement oubliée car depuis le décès de notre mère, nous ne la pratiquions plus ; d'ailleurs, après la débâcle, il ne fut pas fait prisonnier (le destin) mais arrivé à Lyon, il fut démobilisé et réussit à rentrer à la maison.

Pendant la "drôle de guerre", DALADIER avait cédé sa place à Paul REYNAUD, qui lança des slogans :

"Nous vaincrons car nous sommes les plus forts... La route du fer est coupée".

Et nous, nous avalions cela comme du bon pain.

La petite entreprise où je travaillais avait fermé, le patron était sous les drapeaux et j'ai réussi à me faire embaucher à Boulogne Billancourt, aux Usines RENAULT qui travaillaient pour l'armement. Cela me faisait une heure de métro, de la Mairie de Montreuil à Marcel SEMBAT, toute la ligne 9, dix heures par jour de boulot, Samedi compris (où était la semaine de 40 Heures ??) mais j'étais heureux de participer à l'effort de guerre.

On m'avait mis sur un tour qui était réglé, et mon travail consistait à travailler sur ce tour au décolletage d'une pièce de métal, qu'ils appelaient "un arbre" et qui une fois achevé servait d'essieu dans un tank. J'espérais dans ma petite tête de novice, qu'il servirait à la destruction de nombreux chars ennemis. Le travail était très dur et très fatigant. Je percevais à l'époque un salaire de cinq Francs de l'heure. Ce qui était un pactole pour la maison car mon père prenait toujours ma paie pour l'entretien de notre maisonnée.

Le soir, en rentrant après douze heures passées à l'usine et deux heures de transport, nous nous réunissions toujours avec les copains dans la rue, et cette fois, dans la nuit noire, car toutes les lumières étaient éteintes, la défense passive veillait.

Nous faisions les stratèges, car nous savions malgré tout le "blabla" que nous lisions dans les journaux, que cette guerre serait très longue et supputions déjà l'année où nous serions incorporés dans une unité de l'armée mais malgré cela, aucun doute, nous leur mettrions la pâtée (cette expression n'est pas de moi, mais d'un sketch de mon ami Jean-Marc THIBAULT et Roger PIERRE).

Je me souviens de la distribution des masques à gaz que nous sommes allé chercher à la Mairie. Nous étions encore un peu inconscients car pour nous, c'était encore un jeu, mais il était obligatoire de se promener avec cette boite et sa courroie en tissu kaki. Comme un sac suspendu autour du cou, elle nous battait les flancs. Toute personne surprise sans son masque était passible d'une amende, et la propagande Française (elle aussi) nous informait que l'ennemi nous bombarderait avec des bombes à gaz.

Je tiens à dire que pour ma part, j'ai mis le mien une ou deux fois et comme j'étouffais sous cet appareil, je le portais en bandoulière parce que c'était obligatoire. D'ailleurs, toutes les personnes que j'ai connu en faisaient autant. Certains (pour l'anecdote) disaient qu'il valait mieux uriner sur son mouchoir et le mettre sur la figure et que la protection était bien meilleure. Allez savoir ! En tout cas, moi je n'ai jamais essayé de le faire.

Pendant ce temps, les communiqués militaires du grand quartier étaient journaliers, "rien à signaler sur le front" signés par notre Général en chef, le Général GAMELIN, que nous considérions comme un héros.

Pendant ce temps, l'Armée Allemande avait occupé la Pologne, en trois semaines et cela malgré la grande résistance de son armée. Le 17 Septembre 1939, l'Armée Soviétique envahit la partie orientale de la Pologne qui fut partagée en deux, l'Allemagne occupait la partie occidentale avec la capitale, Varsovie et Cracovie, la deuxième ville de ce pays, l'URSS, l'Ukraine Polonaise et la Bielorussie. La France et l'Angleterre n'avait pas bougé, d'ailleurs, que pouvions-nous faire ? A mon avis, sans être un grand stratège, je pense, qu'à ce moment l'armée Française pouvait attaquer sur le front de l'Ouest mais je n'ai pas été consulté !

Aussitôt après, en 1940, l'Allemagne envahit la Norvège et la France envoya plusieurs divisions au port de Narvik qu'ils occupèrent avant d'être obligé de partir devant l'importance des troupes Allemandes qui arrivaient par les terres tandis que nos troupes venaient par mer. Elles durent prendre le même chemin pour l'évacuer et revenir en France.

En Mai 1940 fini la drôle de guerre. L'Allemagne envahit le Danemark, la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Les armées Françaises, aidées de quelques divisions Anglaises entrèrent en Belgique pour s'opposer à l'avancée des envahisseurs. Aucune fortification ne protégeait la frontière Belgo-Française car pour ne pas froisser nos amis Belges, la ligne Maginot s'arrêtait à la limite de l'Allemagne. La Hollande déposa très rapidement les armes, bientôt suivie par la Belgique, commandée par le Roi LEOPOLD II et les troupes Françaises se trouvèrent face aux hordes Germaniques qui possédaient des milliers de chars d'assaut et balayèrent tout sur leur passage.

Leur aviation également supérieure en nombre, des stukas, mitraillèrent en rase motte nos pauvres troupes qui durent reculer sur des positions stratégiques prévues à l'avance... (terme employé par l'Etat Major Français!).

Nous à l'arrière, comme en 1914, nous attendions la Bataille de la Somme, de la Marne où nous balayerions "ces hordes sauvages". Pendant ce temps, plusieurs centaines de milliers de soldats Français et Anglais étaient enfermés dans la poche de Dunkerque, face à la mer, encerclés par les troupes Allemandes.

A la même période, d'autres armées Allemandes contournaient la ligne Maginot, prenant au piège plusieurs armées Françaises avec toute leur artillerie braquée sur l'Allemagne. Le Gouvernement Français sous les ordres du Président Paul REYNAUD, prit une décision énergique : il limogeât le Général GAMELIN pour le remplacer par le Général WEYGAND qui soit-disant devait faire des miracles, mais un certain Général DE GAULLE, nommé par le Président du Conseil, Paul REYNAUD commis sous-secrétaire à la guerre, le 6 Juin 1940, avant d'être nommé Général à titre temporaire, se montra déterminé à la poursuite de la guerre.

Je tiens à préciser qu'à cette époque, il était totalement inconnu de la plupart des Français. Le Gouvernement Français se replia à Bordeaux, où le Maréchal PETAIN (héros de la Bataille de Verdun en 1916) fut nommé Président du Conseil après la démission de Paul REYNAUD. Voyant la guerre perdu, il demanda l'Armistice.

Entre temps, constatant que l'armée Française était défaite, l'Italie Faciste de MUSSOLINI nous déclara la guerre. Quel coup de poignard dans le dos ! et les Italiens profitèrent de cette occasion pour bombarder et mitrailler sur les routes les pauvres gens qui descendaient dans le Sud. Des pauvres gens qui venaient du Nord de la France et de la Belgique pour ne pas tomber entre les mains des Allemands. Une satisfaction dans nos malheurs, les troupes Italiennes qui essayaient de franchir les Alpes furent accueillies par les chasseurs alpins. Mais hélas, après l'Armistice demandée par PETAIN, ils durent déposer les armes.

Pendant ce temps, le Général DE GAULLE quitta Bordeaux le 17 Juin pour l'Angleterre où le 18 Juin il lança à la radio de Londres, un appel à la Résistance au Peuple de France.

Je tiens à préciser que très peu de personnes l'ont entendu, tout d'abord parce que peu de gens possédaient la "T.S.F." et avaient bien d'autres soucis : rentrer chez soi pour qui était sur les routes, se ravitailler et surtout, éviter le mitraillage de l'aviation Allemande et Italienne qui s'en donnaient à coeur joie sur la population civile qui encombrait les routes.

Je vais pour mémoire et surtout pour mes petits-enfants, inscrire ici l'appel du 18 Juin 1940 lancé par le Général DE GAULLE de la radio de Londres, la "B.B.C." :

Appel du 18 Juin 1940 :

"Les chefs, qui depuis de nombreuses années sont à la tête des armées Françaises ont formé un Gouvernement.

Ce Gouvernement, alléguant la défaite de nos armées s'est mis en rapport avec l'ennemi pour cesser le combat. Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique, terrestre et aérienne de l'ennemi.

Infiniment plus que leur nombre, ce sont les chars, les avions, la tactique des Allemands qui ont surpris nos chefs au point de les amener là où ils en sont aujourd'hui. Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non. Croyez-moi, moi qui vous parle en connaissance de cause et vous dit que rien n'est perdu pour la France. Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la Victoire...

Car la France n'est pas seule, elle n'est pas seule, elle n'est pas seule. Elle a un vaste empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'empire Britannique qui tient la mer et continue la lutte. Elle peut comme l'Angleterre utiliser sans limite l'immense industrie des Etats-Unis.

Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la Bataille de France. Cette guerre est une guerre mondiale. Toutes les fautes, tous les retards, toutes les souffrances n'empêchent pas qu'il y a dans l'univers tous les moyens nécessaires pour écraser un jour nos ennemis. Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là.

Moi, Général DE GAULLE, actuellement à Londres, j'invite les Officiers et les soldats Français qui se trouvent en territoire Britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec les armes ou sans les armes, j'invite les Ingénieurs et les autres spécialistes des industries d'armement qui se trouvent en territoire Britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi, quoi qu'il arrive la flamme de la Résistance ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. Demain, comme aujourd'hui je parlerai à la Radio de Londres.

Général DE GAULLE".

J'ai noté cet appel car dans une décennie très peu de gens s'en souviendront.

Maintenant, je vais continuer les péripéties de ma vie de jeune. Naturellement, j'ai perdu mon travail aux Usines RENAULT qui avaient momentanément cessé leurs activités mais qui se remirent bientôt au travail pour le compte des Allemands, au bon profit de Monsieur RENAULT (à la fin de la guerre l'usine fut nationalisée et Monsieur Louis RENAULT inculpé).

Le 15 Juin, les troupes Allemandes rentrent à PARIS, nous les vîmes défiler, l'arme à la bretelle dans les rues de Montreuil. Je crois que de ma vie, je n'ai jamais vu autant de gens pleurer, moi le premier, car nous étions restés dans notre logement, mon père avait refusé de nous faire évacuer, sachant que ce serait inutile et que nous risquions moins de danger en restant à la maison. Mon père avait toujours raison, il a fallu s'organiser, essayer malgré tout de trouver du travail.

CHAPITRE II

Pour le moment, la vie continuait malgré la présence des "verts de gris", comme nous les appelions. Je revoyais toujours mes amis et mes camarades du secteur, ainsi que des amis que nous avions à Rosny Sous Bois et c'est de cet instant que nous vint l'idée de former un groupe pour faire des slogans anti-allemands. J'avais seize ans et demi et parmi mes amis, Georges GUINCHAN qui avait vingt ans et vivait à Rosny Sous Bois, chez sa mère. Comme il était Dessinateur-industriel, il réussit à faire à la main des tracts avec dessins et des slogans anti-allemands.

Je tiens à dire que nous nous sommes organisés au mois d'Août 1940, sans aucune organisation extérieure, spontanément. Il ne faut pas que j'oublie de dire que mon frère aîné, Joseph, dès qu'il a su que je faisais parti de ce groupe s'y est imposé, surtout pour me protéger car il avait déjà plus de 18 ans et était bien plus clairvoyant que moi qui avait 16 ans 1/2. Mais, je mesurais quand même 1m73 et pesait environ 74 Kgs de muscles. Jo, lui mesurait 1m75 et 75 Kgs. Il n'était pas question de nous marcher sur les pieds. Nous avons réussi à embrigader tous les jeunes garçons de notre âge, de notre rue et des environs et heureusement après notre arrestation, aucun d'entre eux n'a été inquiété car mon frère et moi étions les seuls à connaître leurs noms et adresses et quand il a fallu, nous avons su nous taire. Nous nous sommes procuré du papier et avec un stencil et une petite machine à polycopier, nous avons réussi à imprimer de nombreux tracts que le soir, nous mettions dans les boîtes aux lettres. Notre seule erreur, et elle nous a coûté cher en vies humaines, c'est que nous étions une vingtaine et que nous nous connaissions tous. Notre travail consistait aussi avec des pots de minium, en pleine nuit, et malgré le couvre-feu, à badigeonner tous les murs des slogans anti-allemands. Notre plus grand problème était de nous procurer du papier ; chacun essayait à sa façon. Pour ma part, j'ai réussi à en "emprunter" chez mon boucher, du gros papier couleur kaki, avec lequel il enveloppait sa viande. Enfin, chacun de nous se débrouillait et nous avons tenu quatre mois jusqu'à notre arrestation. Nous faisions ce travail sans aucune crainte, nous ne pensions même pas que nous pouvions nous faire fusiller en cas d'arrestation. Tout au contraire, nous étions très excités et toutes les nuits, soit nous barbouillions les murs au minium, soit nous remplissions les boîtes à lettres.

Le meilleur souvenir de ma vie clandestine a été d'avoir inventé un système pour larguer un paquet de tracts un Dimanche matin, le jour du marché. Ce système consistait à monter sur un poteau téléphonique, à y accrocher notre paquet de tracts, à laisser pendre une ficelle le long du poteau et au moment où la foule se pressait sur le marché, à tirer sur la ficelle ; les tracts s'éparpillaient, volaient dans les airs, tombaient par terre. Les gens se précipitaient pour les ramasser.

Le plus culotté, c'est de l'avoir fait rue Marcel SEMBAT, à 50 mètres du lieu où je logeais. Pendant de nombreux jours, les gens parlèrent de cet exploit. Je tiens à dire que nous n'en étions pas peu fiers.

Mais, comme je l'ai déjà dit, nous étions nombreux à nous connaître et il a fallu que la Police Française arrête l'un d'entre nous, un nommé TIXIER. Il devait avoir dans les 20 ans et manque de chance, c'était un garçon qui avait été trépané. Après quelques heures de torture (la Police Française de l'époque n'avait pas besoin de recevoir de leçon de la Gestapo) il a dénoncé tous ceux qu'il connaissait. Naturellement, mon frère Jo et moi-même furent parmi les premiers arrêtés, emmenés au Commissariat de la rue de Vincennes à Montreuil. Nous vîmes arriver tous les gars du groupe que nous connaissions. Heureusement, pour certains comme mes amis BIR et Simon STIVELMAN, des amis très proches, nous étions, mon frère et moi seuls à connaître leurs noms et leurs adresses. Cà c'est passé le 8 Novembre 1940. Je crois que nous étions les premiers résistants arrêtés à Montreuil Sous Bois (Seine).

Parlons maintenant de mon passage à tabac au Commissariat de Montreuil. Ma première erreur a été de le prendre de haut, ce qui m'a valu une dégelée de première classe, attaché sur une chaise, les menottes dans le dos. Après une bonne heure de tabassage, ma pauvre mère ne m'aurait pas reconnu. Ma seule défense était de taper avec les pieds, ce qui m'a valu des menottes aux pieds. Au bout d'une heure, quand l'un des inspecteurs fut fatigué, un autre, aussi tendu que le premier, prit la relève. Ils voulaient que je leur révèle d'autres noms. Cela a duré une bonne partie de la nuit. Après un repos qu'ils avaient bien mérité, ils ont remis çà le lendemain. Moi qui dans ma prime jeunesse (à 15 ans) rêvais de faire de la boxe, j'ai été gâté ! Mais J'enrageais de ne pouvoir rendre coups pour coups. Ils n'ont cessé "le combat" qu'après avoir signé mon procès-verbal.

Le surlendemain, dans la soirée, ils m'ont transporté sur une civière dans la grande salle, où j'ai revu mon frère et les autres camarades. Nous devions être une vingtaine. J'ai constaté qu'ils étaient peu marqués ce qui prouve que j'avais mauvais caractère, et que j'étais hargneux. Un panier à salade nous attendait dans la cour et contrairement à ce que les gens pensent du panier à salade, ce n'est pas ce que l'on voit dans les films policiers, ce sont de tous petits cagibis de 50 cm de large où l'on nous enfermait à deux, un assis sur une banquette en pente et l'autre entre ses jambes et, direction le dépôt, à la conciergerie.

Ce fut horrible ! D'abord, nous fûmes séparés, chacun dans une cellule de 4 à 5 mètres de long, où nous devions bien être une vingtaine, mélangés avec des droits communs, des voleurs, des assassins. Naturellement, toujours pas lavés, ni rasés, dans une puanteur indescriptible, une tinette en guise de toilettes, certains urinaient contre les murs. Si cet endroit n'avait pas été nettoyé depuis la Révolution Française, je n'en aurais pas été étonné et j'avoue que l'idée m'a effleurée. Pour dormir, c'était sur le ciment, les lits n'étaient pas prévus. D'ailleurs, où les auraient-t'ils mis ? Enfin, nous étions les uns sur les autres pour essayer de nous tenir chaud car le lieu n'était pas chauffé et pour ceux qui se souviennent de l'année 1940-1941, ce fut un hiver que les gens n'avaient pas connu depuis des décennies. Il ne faut pas que j'oublie que nos ceintures et nos lacets nous avaient été retirés et que nous devions tenir nos pantalons. Nous n'avions pas mangé depuis trois jours, depuis notre arrestation. Mon père avait réussi à nous faire passer un casse-croûte, au Commissariat.

Le lendemain, au dépôt, le Gardien nous a apporté une gamelle avec soi-disant, du café, mais le principal, c'est que c'était chaud. Je ne voudrais pas oublier cette gamelle qui n'avait jamais été nettoyée, était d'abord un peu rouillée dans le fond et servait pour toute la cellule, chacun son tour. Seuls ceux qui avaient de l'argent pouvaient se faire apporter soit des cigarettes, soit un en-cas mais en le payant le double de sa valeur. Ce trafic se faisait par l'intermédiaire de certains détenus condamnés qui circulaient dans cet immense couloir, avec la bénédiction des gardiens qui devaient certainement prélever leur pourcentage.

A midi, dans la même gamelle, nous avions droit à une soupe aux navets (étonnez-vous après cela que j'ai horreur des navets). N'oubliez pas que j'allais avoir 17 ans, que je mesurais déjà 1m73 et que je pesais environ 74 Kgs. Je rêvais des pots-au-feu que mon père nous mijotait. Dans ma cellule, certains Droits Communs, la majorité des voleurs, ne comprenaient pas que ce que nous avions fait n' était pas "rémunéré". Ils ne comprenaient pas que nous risquions d'être fusillés. D'ailleurs, ils ne nous croyaient pas, ce qui ne les empêchait pas de partager un peu de leurs colis avec nous car je crois qu'ils nous respectaient. La plupart d'entre-eux connaissaient bien les lieux, étaient pour la plupart des "chevaux de retour", ayant déjà fait plusieurs stages en ce lieu.

Le lendemain de leur arrivée, ils reçurent du linge propre et des paquets de nourriture.

Le lendemain de notre arrivée dans ce trou à rats, nous fûmes appelés individuellement et un garde Républicain, après nous avoir mis les menottes, nous mena le long de cet immense couloir souterrain jusqu'à un Juge d'instruction qui nous inculpât de "manifestation anti-nationale" et nous délivrât un mandat d'écrou qui était dorénavant notre carte d'identité, que nous devions présenter à tout moment, et en toute circonstance. Ensuite, retour à notre cellule, toujours avec les menottes, après avoir parcouru d'immenses couloirs avec de nombreuses portes et je l'appris plus tard, cela aboutissait dans le Palais de Justice et chacune représentait soit un Juge, soit une Chambre Correctionnelle ou bien les Assises. Qui sait, c'est peut-être en ces lieux que sous la Terreur en 1792-1793, on emmenait les gens à la Guillotine ? Ce sont des réflexions que je me suis faites plus tard, quand je suis devenu un vrai taulard.

Quelques heures plus tard, toujours "guidé" par un garde Républicain, avec mes bracelets aux poignets, je fus emmené à "la Tour Pointue", c'est-à-dire l'Anthropométrie. On y parvenait toujours en partant de la Conciergerie, en montant un immense escalier en colimaçon (d'ailleurs, de l'extérieur, sur les bords de la Seine, en regardant le Palais de Justice, on voit cette tour qui domine cet édifice). Arrivés dans cette salle, après nous être complètement dévêtus, nous fûmes photographiés de face et de profil avec notre barbe de quatre jours, crasseux, et pas coiffés, nous avions réellement des têtes de bagnards. Empreintes digitales... puis, chacune des cicatrices que nous pouvions avoir sur le corps fut mesurée, même les vaccins anti-varioliques que nous avions sur les bras furent notés, mesurés, au millimètre près avec un vulgaire centimètre d'écolier. J'avais une cicatrice de deux centimètres sur la main gauche. Egalement notée ! D'ailleurs, cette cicatrice, je l'ai toujours.

C'est en ce lieu que j'ai su que je mesurais 1m73 et je n'avais pas encore 17 ans. Hélas, je n'ai plus grandi... Un peu plus loin dans ce récit, je vous en donnerais les raisons. Mon frère Jo, je l'ai su en ce lieu, mesurait 1m75 à 18 ans.

Toute notre équipe s'est retrouvée en cet endroit. Quelle joie malgré notre état de nous retrouver. Sans avoir le droit de nous parler. Tous les regards étaient fixés sur moi car j'étais le plus amoché mais le moral était bon. Je reconnais avoir été le plus frappé car j'étais déjà, à l'époque, un teigneux, répondant coup sur coup. Naturellement, à cinq ou six contre un, le combat était inégal d'autant plus que, le plus souvent j'étais menotté. Mais quel plaisir, quand de temps en temps, je pouvais donner ce que l'on appelait un coup de boule à l'un de mes tortionnaires et cela à chacune de mes interpellations et il y en a eut de nombreuses, ce que vous verrez par la suite. Mais cela m'a permit de me faire respecter en toutes circonstances.

Après une autre journée passée en ces lieux crasseux, où la vermine grouillait, surtout des poux de corps, car pas lavés, et sans changer de linge et encore, je ne vous parle pas des odeurs car dans cette cellule, il n'y avait qu'une tinette pour tous, vidée quand même chaque jour par des condamnés qui faisaient le service et qui se promenaient dans les couloirs, habillés de toile de Bure, et qui, profitant de leurs situation de privilégiés, trafiquaient avec les truands enfermés. Ceux qui possédaient de l'argent et comme beaucoup étaient des récidivistes, ils connaissaient toutes les combines pour s'en procurer, soit par l'intermédiaire de leurs Avocats, soit par leurs femmes qui réussissaient à leur en faire passer par l'intermédiaire des gardiens du dépôt. On les appelait "les nantis". D'ailleurs, ils connaissaient toutes les ficelles et toutes les combines pour ne manquer de rien. J'en ai appris des choses au contact des truands ! D'ailleurs, il le fallait bien car c'était une question de survie et il fallait apprendre vite, en évitant de s'avilir.

Enfin, après une autre journée passée au dépôt, on vient nous chercher, direction notre nouveau logis. De nouveau dans un panier à salade, deux par cagibis, on m'emmena à Fresnes, car n'ayant pas encore 18 ans. Je fus incarcéré dans le quartier des mineurs, mon frère et mes autres compagnons de misère, ayant passé cet âge, furent conduits à la prison de la SANTE, Boulevard Arago, en plein Paris. Ils devenaient Parisiens ! et moi, banlieusard, avec un autre jeune de notre groupe, un nommé GAGNAGE, qui venait tout juste d'avoir 16 ans et qui était craintif. D'ailleurs, je me suis toujours demandé ce qu'il était venu faire dans notre galère. Enfin, c'était son destin. Par la suite en prison, heureusement pour lui, j'étais toujours là pour le protéger et lui remonter le moral car il pleurait souvent, se demandant ce qu'il faisait là, moi aussi d'ailleurs, mais moi, regrettant surtout de m'être fait arrêté.

Début de ma vie carcérale : 3ème division, Cellule 423, quartier des mineurs, de nouveau déshabillés. Inutile de vous raconter le système de la fouille. Vous voyez cela dans n'importe quel feuilleton Américain. Et enfin, surtout, une douche. Ensuite, visite médicale. J'eus droit, malgré ma révolte (ils durent se mettre à plusieurs pour me tenir) à une seringue anti-syphilitique... Retour à la cellule. J'eus droit à une gamelle d'eau tiède appelée "Soupe" par nos gardiens, même maintenant j'ai encore dans le nez l'odeur de cette gamelle sale et rouillée qui sentait le fer blanc. Enfin, il fallait bien que je m'habitue à ma nouvelle vie sans savoir combien de temps elle durerait. Nous étions quatre par cellule. J'étais le seul "Politique" avec deux jeunes de 14 ans (eh oui on enfermait les jeunes à partir de 12 ans). Certains se trouvaient là pour avoir volé un lapin dans un clapier. Enfin, la majorité pour des broutilles. Après Jugement, si les parents ne voulaient pas les reprendre, ils étaient condamnés et restaient enfermés jusqu'à 21 ans et ensuite, ils partaient faire leur régiment dans les bataillons d'AFRIQUE. Inutile de vous dire ce qu'ils enduraient et subissaient surtout s'ils se trouvaient avec des voyous plus âgés.

Dans ma cellule, il y en avait un qui allait avoir 18 ans et qui voulait jouer le caïd mais comme j'étais beaucoup plus fort que lui, il a bien été obligé de se calmer. D'ailleurs, les deux autres jeunes qui partageaient nos 12 m² se mirent sous ma protection. Dans nos appartements, il n'y avait qu'un lit en fer scellé dans le mur. Les trois autres couchaient par terre, une planchette, également scellée et dans un coin, des toilettes et au dessus, un robinet, un tabouret toujours scellé. Enfin, le rêve !

Jusqu'à mon arrivée, l'ainé qui se prenait pour un caïd, profitant de sa force, choisissait quand nous recevions le matin notre ration de pain, (une boule) la plus grosse. Dès mon arrivée, ce fut chacun son tour. Le premier jour, j'ai dû le corriger car il voulait continuer à commander. N'oubliez pas que je vous ai dit à un moment donné, que je pesais 74 Kgs et que j'avais fait de la boxe et dorénavant, c'était moi le maître de la cellule. Mais équitablement, chacun sa part, chacun son dû et il a fallu que je fasse cela dès mon entrée dans la cellule. J'ai dû leur expliquer encore une fois, ce que ce que j'avais fait ne m'avait rien rapporté, sinon des coups et des ennuis. D'ailleurs, ils ne m'ont jamais cru.

Nous mourrions de faim. Le matin, nous avions droit, comme je vous l'ai déjà dit, à une petite boule de pain rationnée à l'époque de 350 grammes plus un peu d'eau claire appelée "Café". Le midi, c'était une fine tranche de viande d'environ 5 mm qui devait peser dans les 50 grammes (et je compte large !) mais ce qui était curieux, c'est que la tranche de viande avait toujours une jolie couleur verte un peu jaunâtre... Je n'ai jamais cherché à apprendre son origine ! Elle était accompagnée soit d'une louche de rutabagas, ou d'une louche de navets mal cuits et toujours un peu pourris. Rien de tel pour une bonne cure d'amaigrissement ! Le soir, une louche de ce qui aurait dû être une soupe. De temps en temps, jour de chance, un bout de pomme-de-terre surnageait. Quel délice ! Chaque repas durait en moyenne 10 minutes et encore, parce que nous faisions durer le plaisir !

Enfin, quelques jours après, j'eus droit au parloir et à la visite de mon père, qui venait avec du linge propre. Il faut d'abord que je vous explique le système du parloir : imaginez, vous êtes enfermé dans un petit cagibi, grillagé sur le devant. Mon père dans un même cagibi devant moi, séparé l'un de l'autre de 50 cms environ. Entre les deux, un long couloir où un gardien marche sans arrêt en écoutant les conversations du détenu et de son visiteur. Pour ma part, je n'avais plus de secret à divulguer mais je regardais avec des yeux avides les deux énormes casse-croûtes que mon père tenait à la main. Il me disait, les larmes aux yeux, qu'il avait imploré les gardiens de me les faire parvenir et que ceux-ci avaient refusé, sous le prétexte que c'était interdit par le règlement. J'ai su que mon père avait essayé de les soudoyer avec plusieurs paquets de cigarettes et ceux-ci s'étaient montrés intransigeants. Et moi qui voyait ce pain et ce jambon à travers mon grillage, moi qui était à 50 cms et qui mourrait de faim !

J'ai demandé des nouvelles de mon frère "Jo" qui lui, je venais de l'apprendre par mon père, était à la prison de la Santé. J'en ai parlé précédemment mais c'est à ce moment et à cet instant que j'en fus informé. Et mon père, qui avait un droit de visite par semaine pour chacun de nous... Je lui ai demandé à chaque visite de ne plus me voir, d'aller plutôt à la Santé voir mon frère aîné car, venir de Montreuil à Fresnes en transport en commun, était un vrai parcours du combattant tandis que, Paris était bien plus près.

Mon frère "Jo",a 18 ans

Il m'a répondu que "Jo" lui disait absolument la même chose sous le prétexte que j'étais le plus jeune et que j'avais besoin de plus de réconfort moral (et pourtant j'ai omis de vous dire qu'à la maison pendant les absences de mon père, les peignées qu'on se mettait tous les deux, bien qu'il fût mon aîné d'environ 20 mois, et plus grand, il n'avait pas toujours la loi, je rendais coup sur coup, et ensuite, avant que notre père ne rentre, nous rangions et remettions de l'ordre car le père KLAJMAN n'était pas un plaisantin et quand il se mettait à nous corriger, nous restions plusieurs jours sans pouvoir nous asseoir). Mais c'est dans ce moment difficile que j'ai appris combien nous pouvions nous aimer.

Cela n'a pas empêché notre père, pendant les six mois de notre incarcération, de continuer à venir nous voir l'un et l'autre, et toujours les casses-croûtes à la main, en espérant un jour tomber sur un "bon" gardien. Cela ne s'est jamais produit et le plus curieux, c'est que chaque fois qu'il venait, c'est lui qui pleurait. Mais, j'ai su qu'il était fier de ses fils car nous étions l'un des premiers groupes de Résistants arrêtés à Montreuil. Son seul regret, c'est que nous nous soyons fait prendre et cela sur dénonciation car il ne faut pas oublier que mon père ignorait tout de notre activité illégale. Il ne faut pas non plus oublier, que mon père devait s'occuper également de mes deux plus jeunes frères ; l'un avait 11 ans, il se prénommait Wolf. L'autre, Albert allait sur ses 8 ans.

Revenons maintenant à ma cellule. Elle n'était pas chauffée et l'hiver 40-41 était très rigoureux. Le thermomètre marquait - 15 degrés. Il faisait aussi froid à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ma journée consistait à être assis soit sur le lit ou par terre, ma couverture sur la tête à attendre la soupe. D'ailleurs, après ma sortie de prison, non seulement je n'avais pas grandi, mais j'étais légèrement voûté. Un autre plaisir que nous avions, c'est que tous les jours, nous avions une heure de promenade où je pouvais rencontrer d'autres jeunes, qui avaient été arrêtés pour le même motif que moi et nous discutions de notre avenir et surtout, imaginions les repas plantureux que nous ferions, car nous étions tous logés à la même enseigne.

C'est dans cette cour que j'ai vu Guy MOQUET. Il devait avoir notre âge. C'était le fils d'un Député Communiste. Je pense qu'il devait être là pour la même raison que moi. Je ne pense pas qu'à l'heure actuelle, en 1998, il reste beaucoup de gens qui l'aient connu aussi intimement que moi.

On le voyait tous les jours pendant la promenade. Il ne nous fréquentait pas. Nous n'avions certainement pas les mêmes valeurs. Ce qui nous gênait, nous autres Politiques, c'est que lui fumait. Comment s'était-il procurer ces cigarettes ? Mystère ! Je ne m'étendrais pas sur le sujet car par la suite, il est mort fusillé et de nombreuses Villes ont des rues qui portent son nom. Par la suite, j'ai eu de nombreux camarades qui ont été fusillés et qui sont restés dans l'anonymat mais ensuite, j'ai appris qu'il était le fils d'un Député Communiste, ce qui me permettait d'imaginer qu'il devait avoir faveurs des gardiens. Je pense qu'il devait en être de même pour la nourriture. Je cesse tout commentaire sur ce sujet car, comme nos autres jeunes compagnons qui mourraient de faim, je devenais méchant et hargneux, ce qui dans le fond, n'était pas si mauvais : cela m'a permis par la suite de pouvoir me défendre en toutes circonstances.

Tous les mois environ, nous étions appelés pour aller au Palais, où de nouveau, j'étais enfermé dans la souricière, pendant une journée dans la saleté et dans la crasse, tout cela pour voir le Juge d'instruction afin qu'il nous interroge sur notre affaire, afin de compléter le dossier mais cela me permettait en attendant dans ces immenses salles, accompagné de mon cicerone (garde Républicain), je ne pense pas que lui l'était Républicain, et naturellement menotté, de voir mes autres camarades ainsi que mon frère, attendant chacun notre tour d'entrer dans le bureau, accompagné d'un Avocat. Je voyais également mon père qui par l'intermédiaire de notre Avocat nous faisait parvenir ces énormes casses-croûtes jambon-beurre que nous engloutissions en un temps record, sans mâcher, car il fallait faire vite, pressés par notre garde-chiourme, car nous pouvions être appelés d'un instant à l'autre dans le bureau du Juge.

Nous pouvions également embrasser notre père et essuyer ses larmes car lui ne regardait que nos joues creuses et c'était le seul homme qui avait deux "prévenus". Il allait de l'un à l'autre, s'inquiétait de notre santé, de notre moral qui dans l'ensemble était bon. Quant à nous, nous voulions savoir comment il se débrouillait avec nos deux petits frères, s'il s'en sortait pécuniairement. Je lui demandais aussi comment il faisait pour payer le Maître du Barreau qui n'était pas un philanthrope et qui, comme tous les "bavards" (nous employions déjà des termes de truands pour nommer nos "Maîtres") nous assurait que nous allions bientôt être libérés (il me rappelait mon dentiste avant de m'arracher une dent. Ce n'est pas "Maîtres" qu'on devrait les appeler mais "Menteurs" car je crois qu'ils faisaient traîner l'instruction en longueur pour soutirer davantage d'argent à leurs clients).

Mon père nous rassurait en nous informant qu'un comité s'était crée à Montreuil qui subvenait à tous les frais de Justice que cela lui occasionnait. Notre pensée allait déjà à la prochaine réunion au Palais... Tomberions-nous sur un "bon" gardien qui laisserait passer notre demi-pain "fantaisie" ? (c'est ainsi que l'on nommait les baguettes, à la seule différence que chaque pain pesait 750 grammes). Nous n'étions plus des hommes. Nous étions devenus des estomacs. Je me répète peut-être mais j'avais 17 ans et ne rêvais que de gigots entier.

Ah ! Si j'avais pu prévoir l'avenir ! A part "l'en-cas" de mon père, nous restions la journée entière sans manger et rentrions très tard dans notre "HOME" "Quatre Etoiles". Il fallait attendre que tous ceux qui étaient partis avec nous à l'aube aient également fini leur entretien soit avec leurs Juges, soit les Tribunaux pour éviter que le fourgon cellulaire fasse plusieurs voyages. A l'arrivée dans la cellule, nous avions droit à notre soupe froide et à notre ration de pain. A cette époque, je ne faisais pas trop le difficile, j'ingurgitais le tout voracement et ensuite "dodo" dans cette cellule où il faisait au moins 10 degrés en dessous de zéro. A l'extérieur, il faisait environ - 20. Pour dormir, une seule couverture en coton et comme je dormais par terre avec deux jeunes de 14 ans, nous nous serrions les uns contre les autres afin de nous communiquer un peu de chaleur. Heureusement, que nous avions le sommeil profond, ce qui nous permettait d'endurer ce froid glacial. Nous attendions avec impatience le matin pour avaler le "Café" bien chaud et nous réchauffer un peu.

Un matin, après le départ d'un des co-détenus, j'eus le bonheur de voir arriver dans ma cellule, un autre Politique prénommé Maurice PHILIPPE. Il devait avoir environ 16 ans, il avait été arrêté avec son père qui lui était à la Santé et sa soeur, qui était à la Petite Roquette, la prison pour femmes. Il était originaire de Colombes. Vous verrez par la suite de mon récit, comme le monde est petit. Enfin, j'étais heureux car je pouvais parler des événements politiques, de la guerre, surtout sans penser à ce qui allait nous advenir car les Allemands commençaient déjà à fusiller des Résistants. Pour le moment, nous étions encore entre les mains de la Justice Française.

Pendant notre promenade, j'ai également fait la connaissance d'un autre compagnon de misère, un nommé Raymond LEFEVRE. Je cites également ce nom car comme le précédent, j'eus par la suite des événements, l'occasion de le revoir et c'est par lui que j'ai su que Guy MOQUET, était le fils du Député Communiste de Genevilliers, ville où il résidait.

Décembre, Janvier, Février... Toujours cet hiver Sibérien où la seule façon de se réchauffer était de faire de la gymnastique mais vu notre faiblesse, nous n'insistions pas trop longtemps. Nous attendions et espérions, les beaux jours. Il ne faut pas oublier que pendant toute ma détention qui a duré six mois seulement à Fresnes,, je n'ai reçu aucun colis de la Croix-Rouge ni d'aucun organisme qui étaient censés visiter les prisons, afin d'adoucir notre solitude.

Pour la première fois de ma vie, tous les Dimanche j'allais à la messe. Tout d'abord, c'était l'occasion de sortir de la cellule une fois par semaine, le matin. Cette chapelle était curieuse, nous étions enfermés chacun dans un cagibi, où nous étions obligés d'être agenouillés. Devant nous, nous avions une ouverture d'où nous pouvions entendre le prêtre, mais le plus important, et la raison pour laquelle nous y allions, Politiques et Droits Communs : c'est d'abord que nous faisions des échanges de livres et d'illustrés. Je me demande d'ailleurs comment nous avions pu les récupérer mais, la grande raison, c'est que le Curé remettait à chacun d'entre nous un bonbon, un vrai régal. Malgré cela, je ne pense pas qu'il y ait eu beaucoup de conversion ! Je suis allé pendant les six mois de ma détention en ces lieux privilégiés, attendant le Dimanche suivant avec la joie que vous pouvez imaginer.

Environ tous les mois, j'étais appelé au Palais pour compléter l'instruction de mon "affaire" et chaque fois j'avais le bonheur de voir et d'embrasser mon père et mon frère aîné qui lui aussi s'inquiétait pour moi car à la Santé, eux non plus n'étaient pas chauffés et ressentaient dans leur chair, ce que je pouvais endurer. Mais heureusement, les jours s'écoulant, mois après mois, le temps se radoucissait. Cependant, nous avions tous les yeux hagards et les joues qui se creusaient de plus en plus, toujours obsédés par la faim et pourtant par la suite, dans ma vie, j'ai connu bien pire, mais cela, vous le verrez plus tard.

Tous les mois, j'avais droit à ma seringue anti-syphilitique. Allez-savoir pourquoi. C'était soi-disant obligatoire et prouvait qu'ils s'occupaient de notre santé et de notre "bien-être". C'est dans ces lieux que j'ai compris ce que signifiait l'expression "aimable comme un gardien de prison". Ils ne nous ont jamais frappé, enfin les Politiques, mais nous étions dans l'obligation de les appeler "Chef". Je ne vous raconterai pas les fouilles des cellules une fois par semaine.

Mon père m'apportait du linge propre toutes les semaines car nous étions couverts de poux de corps, qui nous dévoraient et souvent, nous empêchaient de dormir. Nous passions la journée à les tuer, çà nous occupait et faisait passer le temps. J'avais également une fois par semaine, la visite de mon Avocat qui nous informait des événements extérieurs, la poursuite de la guerre. Ce qui m'ennuyait chez mon "Cher" Maître, c'est qu'il voulait absolument me faire dire que je regrettais ce que j'avais fait, il m'affirmait que cela l'aiderait dans la plaidoirie. Je lui répondais que je ne regrettais rien, sauf de m'être fait arrêter ; j'étais déjà cabochard, et ce n'est pas ce que j'ai enduré en prison qui m'a amélioré, tout au contraire. Je devenais mauvais et hargneux. Pendant les promenades, je me battais souvent pour protéger des jeunes qui étaient importunés par des Droits Communs, comme j'étais déjà "un ancien", je commençais à être connu et il valait mieux éviter de me chercher des noises.

Enfin, au mois d'Avril (après six mois d'internement), vint le jour, où nous passâmes au Tribunal. Dans le box des accusés, pour la première fois, nous fûmes tous réunis, heureux de nous revoir, heureux de voir toutes nos familles dans la salle. Il y avait même nos deux petits frères, que mon père avait amenés avec lui, ne sachant pas quand nous nous reverrions. En attendant la "Cour", avec la bénédiction de nos gardes mobiles, nous eûmes droit aux casses-croûtes, que nos parents avaient apportés et que nous devions avaler rapidement, avant l'arrivée des Magistrats qui devaient nous juger.

Je tiens à préciser que c'était en Correctionnelle que nous passions, nos Maîtres du Barreau retroussaient leurs manches, pour essayer de justifier leurs honoraires, mais je crois que les jeux étaient faits à l'avance. J'oubliais le meilleur ou le pire, comme vous voudrez : en arrivant à Fresnes, je pesais 74 Kgs. Au bout de mes six mois, je ne pesais plus que 54 Kgs... Avis aux amateurs qui veulent suivre un régime d'amaigrissement. J'ai toujours rêvé d'aller dans une boucherie et d'y commander un gigot de 20 Kgs pour voir ce que cela pouvait représenter comme viande...

Enfin, après la lecture des actes d'accusation et les plaidoiries de nos ténors du Barreau, certains de mes camarades furent condamnés à 5 ans d'emprisonnement. Mon frère aîné à 6 mois, moi et mon jeune compagnon GAGNAGE qui était avec moi à Fresnes, acquittés car ayant agit sans discernement. Tout cela après six mois d'enfer dans les geôles Françaises.

En principe, mon frère et moi, nous aurions dû être libérés le lendemain, après la levée d'écrou mais comme nous étions étrangers, nous fûmes internés administratifs, emmenés et internés à la caserne des Tourelles, Boulevard Mortier (Métro Porte des Lilas). L'avantage, c'est que nous étions réunis pour la première fois. Ensuite, mon père ne faisait plus qu'un seul voyage pour nous voir et pouvait nous apporter de la nourriture pour nous requinquer. Nous étions dans de grandes chambrées et pouvions aller et venir dans cette vaste caserne, gardée militairement par des Gendarmes... La caserne était entourée de barbelés et il nous était interdit de nous en approcher, sous peine d'être abattus comme des lapins. Enfin, nous étions presque heureux malgré notre internement car nous étions en semi-liberté et à l'air libre.

Parmi nous, ne se trouvaient que des étrangers qui sortaient tous de prison des Droits Communs, mais aussi beaucoup de Politiques. Tous attendaient d'être expulsés de FRANCE. Mais pour aller où ? Toute l'Europe était occupée par les nazis. Mon père venait presque tous les jours avec des gamelles pleines de soupes épaisses et de la viande qui avait une couleur naturelle de viande cuite sans reflets verdâtres ou jaunâtres. Nous ne cherchions même pas à savoir où il se procurait cette nourriture. Mais j'ai appris que le Comité qui s'était formé à l'époque de notre arrestation pour nous aider continuait son entraide.

J'appris aussi que mes camarades qui avaient écopé de cinq ans d'emprisonnement étaient partis vers les Centrales. D'autres avaient été libérés. Nous étions les seuls internés administratifs et cela, à titre d'étrangers.

A cette époque, nous étions encore Polonais et cela malgré la demande que notre père avait fait en 1936 pour obtenir la nationalité Française par naturalisation. Mais hélas, la guerre nous a rattrapés et nous avons conservé la nationalité Polonaise à notre grand regret. Je pense que nous aurions pu nous évader mais pour aller où sans argent ? De plus, nous craignions des représailles sur notre père qui, ne l'oublions pas, avait deux enfants en bas âge à charge. C'est dans ces lieux que j'ai appris à jouer aux échecs avec de vrais champions qui tous étaient comme nous, originaires de l'Europe de l'Est.

Cette tranquillité a cessé fin Mai 1941 lorsque des autobus sont venus chercher tous les hommes de 16 à 40 ans, d'origine israélite. D'ailleurs, toute la région parisienne était concernée, c'était les premières lois anti-juives du Gouvernement de Vichy dirigé par le "Maréchal" PETAIN. Dans ces premières arrestations, se trouvaient des anciens combattants décorés de la Médaille Militaire, reçue pendant la "drôle de guerre". Bien entourés par de nombreux gendarmes et des gardes mobiles, nous prîmes la route du Loiret où se trouvaient deux camps de concentration, Pithiviers et Beaune-La-Rolande. C'étaient des camps qui avaient été conçus à l'origine pour y interner des prisonniers de guerre Allemands. Ces camps, qui n'étaient pas prévus pour des civils, consistaient en des baraques en bois, des châlits et des paillasses. Rien n'était prévu concernant la nourriture ni l'organisation. Heureusement parmi nous, se trouvaient ceux qui comme moi venaient de la Caserne des Tourelles et connaissaient la vie des camps. Ils prirent les choses en main et mirent de l'ordre. Nous avions tous déjà fait de la prison et c'est à Beaune-La-Rolande que notre groupe des Tourelles avait élu domicile.

Dans cette foule affolée, on nomme un chef de baraque, presque toujours un homme qui avait de l'autorité et au bout de quelques jours, tout rentre dans l'ordre. Chacun avait son châlit, son petit coin. Mon frère et moi qui avions l'habitude de l'internement, avions d'entrée choisi un coin et à notre groupe, se joignaient de nombreux amis qui venaient également de Montreuil. A l'intérieur, on organise la cuisine autour des "roulants". Mon frère se désigne d'office "cuisinier", ce qui nous a permis, dès les premiers jours, de manger de la viande et des pommes-de-terre tandis que les autres se contentaient de rutabagas. C'est triste et malheureux de l'avouer mais dans tous les camps, c'était chacun pour soi. On appelait cela de "l'organisation" mais heureusement pour tous les autres, les colis commençaient à arriver pour ceux qui avaient de la famille à l'extérieur.

Je tiens à préciser que nous étions toujours gardés par des gendarmes Français ; je n'ai jamais vu un uniforme Allemand ni en prison, ni dans les camps du Loiret. A ma grande douleur, j'en verrai suffisamment par la suite, et dans des circonstances bien plus dramatiques. Le seul ennui dans le camps, c'était l'hygiène ; nous n'avions que des robinets d'eau froide pour nous débarbouiller et il fallait souvent en laver certains par la force. Je ne les critique pas, il faut avoir été interné pour comprendre ces gens qui pour beaucoup avaient laissé femme et enfants se débrouiller seuls.

Nombreux étaient ceux qui n'avaient pas le moral et se demandaient ce qu'ils faisaient là et combien de temps cela durerait. Certains, obtenaient un droit de visite de leur famille pour une journée complète. Imaginez le déchirement au moment des adieux. Pour nous, les jeunes qui n'avions pas de responsabilité familiale, la vie de camp s'organisait : jeux de cartes, parties d'échecs... Certains apprenaient des langues étrangères. Moi, j'essayais d'améliorer mon Allemand, que je comprenais intégralement mais que je n'écrivais pas. Parmi nous, nombreux étaient ceux qui parlaient couramment quatre ou cinq langues.

Vers le 18 Juin 1941, un groupe de trois jeunes, dont je faisais partie, de moins de 18 ans, fut appelé auprès du Commandant du camp qui nous informa que nous allions être libérés en raison de notre âge. Parmi ce trio, j'étais le seul qui avait fait de la prison et j'étais très surpris de ma libération, d'autant plus étonné que comme pièce d'identité, on me remit à la sortie une expulsion du territoire Français, ce qui voulait dire que j'étais libéré mais aussitôt recherché pour une reconduite à la frontière.

Je n'ai pas demandé mon reste. J'ai pris le train et suis remonté dans la région Parisienne et coïncidence, c'était le jour où mon père avait eu l'autorisation de venir nous voir au camp. Seul mon frère "Jo" eut la joie de l'embrasser. Arrivé à Montreuil, je fus hébergé par des amis de mon père car j'étais déjà recherché par la police. Heureusement pour moi, il régnait une grande pagaille dans l'administration Française. Deuxième chance pour moi, quelques jours plus tard, le 22 Juin 1941, les Allemands envahirent l'Union Soviétique ce qui, vu les événements aurait peut-être empêché ma libération.

Maintenant libre, il me fallait ce qu'on appelait "une planque". Je ne pouvais pas habiter chez mon père car j'aurais été vite dénoncé, ne serait-ce que pour toucher une prime, très peu de Français ayant des idées de Résistance à cette époque. J'aurais pu faire avoir des ennuis à mon père et à mes deux jeunes frères. Par des relations de Résistance (il y en avait très peu mais il y en avait), j'ai pu résider pendant un laps de temps chez Monsieur LIPP, rue de Rosny à Montreuil. Mais, je ne pouvais pas y rester trop longtemps, à cause des voisins qui se seraient posés des questions. Mon père avait une amie qui avait des relations dans le Loiret. J'y fus envoyé pour travailler dans une ferme. Là, du matin 5H00 au soir 21H00, je trimais mais au moins, j'étais bien nourri et naturellement, en guise de paie, je devais m'estimer heureux d'être libre.

Après avoir repris quelques kilos et des forces, je sentais que l'air devenait malsain car les gens qui m'employaient faisaient du marché noir et ne voulaient pas s'encombrer de quelqu'un recherché par la Police.

Je revins donc à Paris où avec la carte d'identité d'un de mes jeunes amis, je pris une chambre d'hôtel. Je parvins à trouver du travail dans l'illégalité car mon père qui n'avait plus le droit d'exercer son métier de commerçant ambulant, commençait à manquer d'argent pour son ravitaillement.

Sachant, par un de mes amis d'école d'origine "Italienne", que son père cherchait de la main d'oeuvre, mais cette fois dans la légalité, pour un travail très bien payé, je lui ai donné la carte d'identité de mon ami Simon STIVELMAN pour me faire embaucher. Naturellement, pour lui mon nom était "KLAJMAN" car nous avions fait cinq années d'Ecole Communale ensemble. Je vois encore sa tête quand il m'a fallu sérieusement le convaincre de me faire embaucher sous mon nom d'emprunt. Son père n'était pas trop regardant. Le principal pour lui était d'avoir de la main d'oeuvre jeune, courageuse et solide. Naturellement, il travaillais pour les Allemands mais je n'avais pas le choix, d'ailleurs les trois-quart des Français oeuvraient pour les autorités d'occupation.

Comme je partais tôt le matin et rentrait tard le soir, très peu de gens connaissaient ma présence dans le quartier et en plus, j'avais un "ausweiss" des autorités d'occupation qui me permettait de circuler dans toute la région Parisienne. L'argent que je rapportais permettait de nourrir mon père et mes petits frères et d'améliorer l'ordinaire. Tous les soirs, un de mes frères m'apportait une gamelle pleine de nourriture dans ma chambre d'hôtel et croyez-moi, mon père ne lésinait pas car pour lui, il valait mieux avoir un pantalon troué mais un estomac plein.

Quant à mon frère aîné, il était en semi-liberté de son camp de Beaune-La-Rolande dans le Loiret, travaillait dans une ferme où le propriétaire était était prisonnier de guerre. Tel que je connaissais mon frère aîné, la fourche qu'on lui avait donnée ne pouvait que l'aider à s'appuyer dessus ; ce qui ne l'empêchait pas d'envoyer à mon père des colis de lapin, du beurre et même des pommes-de-terre. Je n'ai jamais voulu savoir comment mon frère faisait pour payer cette femme de 25 ans et qui était seule ; ce n'est pas mon problème et ce n'est pas le vôtre mais il faut vous dire qu'il n'avait que 19 ans et qu'il était beau garçon, comme tous dans la famille d'ailleurs. Une de ces photos sera insérée dans cet "ouvrage" et vous jugerez par vous-même.

Le temps passait et je cherchais une combine pour partir dans un maquis mais, ceux-ci étaient encore rares à cette époque et les résistants n'étaient pas nombreux. Je changeais souvent d'Hôtel car la Police venait souvent les contrôler et les Inspecteurs de Police collaboraient souvent avec la Gestapo Allemande car ils touchaient des primes pour chaque arrestation et ne négligeaient aucun profit. Pour eux, les Allemands gagneraient la guerre et ils se "mettaient du côté du manche". On vivotait tant bien que mal, plutôt mal que bien mais, que voulez-vous, c'était la guerre. On écoutait "Radio Londres" : les troupes Allemandes étaient rentrées profondément en Russie, et s'approchaient de Moscou et Leningrad. Enfin, la situation n'était pas drôle. Londres était bombardée nuit et jour. Enfin, la Yougoslavie était occupée ainsi que la Grèce. La Hongrie du Régent HORTY était entrée en guerre du côté des Allemands, la Bulgarie, la Roumanie aussi. La situation n'était pas gaie mais pas désespérée : au nord de l'Europe, la Finlande du Maréchal MANNERHEIM occupait la Carelie mais finissait par signer un armistice séparé en 1944...

Puis, vint le 7 Décembre 1941 : les Japonais bombardèrent Pearl-Harbor ce qui entraîna les Etats-Unis d'Amérique dans la guerre qui devient mondiale.

Cet événement changea le cours de la guerre car la formidable industrie des U.S.A. se mit en branle, et on ne pouvait pas s'imaginer à cette époque ce que pouvait représenter la force de ce pays. Il ne faut pas oublier que même la T.S.F. ne transmettait pas de nouvelle de cette région lointaine qui pour nous était un mythe. Les seules nouvelles que nous avions étaient données par les journaux Français à la solde de l'Allemagne.

En France, la situation ne s'améliorait pas pour les Juifs résidant en France. Le port de l'étoile jaune devient obligatoire. Beaucoup de gens, pour être en règle avec la loi, se sont fait enregistrer. Ce qui est curieux, c'est que beaucoup de Français de souche, ne savaient même pas ce qu'était un Juif ; la seule chose maintenant qui les distinguait était cette fameuse étoile. D'ailleurs, beaucoup de Français en mirent sur leurs vêtements pour narguer les Allemands mais c'était un jeu dangereux car ils pouvaient se faire arrêter même par la Police Française qui était à la solde des nazis.

Mon frère aîné "Jo" travaillait toujours dans sa ferme, dans le Loiret. Il aurait pu s'évader mais seulement, il lui aurait fallu de l'argent et hélas, mon père n'en possédait pas.

Un jour, les Gendarmes Français rassemblèrent leurs prisonniers dans le camp de Beaune-La-Rolande et les livrèrent aux Allemands. "Jo" fut déporté à Auschwitz le 28 Juin 1942 et il n'est jamais revenu. Il avait 20 ans.

J'ai appris par la suite en 1945, après la victoire, qu'il avait été fusillé par les Allemands avant l'évacuation de son camp car il occupait un poste très élevé dans la hiérarchie du camp et il aurait pu par la suite témoigner contre les bourreaux... Il devait avoir environ 22 ans. Ce poste il le devait à sa connaissance du Français, naturellement et il parlait l'Allemand, comme moi d'ailleurs, et dans le camp, il comprenait également un peu le Polonais.

En France, la situation ne s'améliorait pas. Nous eûmes des échos, vers le 14 Juillet 1942 qu'une grande rafle se préparait pour le 16 Juillet envers tous les Juifs étrangers (femmes, enfants, vieillards sans distinction). Seuls, les Français devaient être épargnés. Donc, le 15 Juillet, je vais avertir mon père du danger de rester dans l'appartement du 12, rue Marcel Sembat à Montreuil. Moi à cette époque, j'étais hébergé à Rosny. Je préviens donc mon père que je pouvais emmener avec moi mes deux jeunes frères, bien que le dernier, Albert soit Français, étant né à Paris et naturalisé dès sa naissance.

Au cours de cette journée du 15 Juillet vers 19H00, avec l'accord de mon père, je viens chercher ces deux gamins. J'étais accompagné de deux de mes amis, Simon et Henri, deux frères (vous verrez par la suite la raison pour laquelle je les cite). Hélas, ces deux garnements jouaient dans les rues de Montreuil et il me fut impossible de mettre la main dessus. J'avais un horaire impératif à respecter car le dernier bus partait à 20H00 de la Mairie de Montreuil pour Rosny. Enfin par une chance inouïe, je réussis à tomber sur l'aîné, Wolf, mais il nous fut impossible de trouver Albert. J'informais donc mon père que j'emmenais Wolf mais comme les Français n'étaient pas sur la liste de la rafle, nous espérions qu'Albert ne serait pas arrêté.

Mon père quant à lui avait déjà un lieu d'accueil pour cette horrible nuit du 16 Juillet 1942 où la Police Française, sous les ordres de BOUSQUET, Secrétaire Général de la Police Française (équivalent au poste de Ministre de l'Intérieur) sans aucune aide de l'Armée Allemande, outrepassa même les ordres des autorités Allemandes qui n'exigeaient pas l'arrestation des enfants.

Le lendemain, 16 Juillet 1942, (je ne répéterai jamais assez cette date), je redescendis donc à Montreuil où j'appris que deux Policiers en uniforme avaient défoncé la porte de notre appartement et emmené mon petit frère Albert, nu dans une couverture au Commissariat de Police situé à la Croix-De-Chavaux, rue de Vincennes, lieu que je connaissais bien, car c'est en ce lieu que je fus emmené lors de mon arrestation de Novembre 1940. Ce jour là, plusieurs milliers de gens furent arrêtés (hommes, femmes, enfants et vieillards). Moi, mon souci, c'était mon petit frère, seul et sans vêtement.

Il ne faut pas que j'omette de signaler que de nombreux amis Français se sont présentés au Commissariat, en espérant obtenir sa libération. Mais, les Policiers Français les ont menacés de les enfermer s'ils n'évacuaient pas les lieux. A ce moment, j'appris la chose la plus horrible qui puisse m'arriver : mon père s'était présenté spontanément au Commissariat avec les vêtements de son fils et il fut enfermé avec les autres. Malheureusement, cela n'a pas servi à grand chose car ils furent vite séparés. Je ne les ai plus jamais revus ni l'un ni l'autre.

Mon père fut déporté le 31 Juillet 1942 à Auschwitz et certainement gazé à son arrivée. Il avait 46 ans.

Albert fut déporté le 26 Août 1942 et a subi le même sort. Il avait 9 ans.

Je crois que ma haine à cette époque était plus forte envers la Police Française qu'envers les Allemands. Ne pouvant hélas rien faire pour eux, sauf me rendre, ce qui aurait été stupide, il me fallait surtout assurer la survie de mon frère Wolf, que j'avais réussi à sauver et m'assurer qu'il serait en sécurité.

J'aimerais savoir avec certitude ce qui emporta la décision de mon père. Sachant ce qui l'attendait car il connaissait l'existence des camps de concentration et savait le sort des déportés entre les mains des nazis. Il ne pensait peut-être pas à la mort mais aux souffrances qu'ils endureraient. Il connaissait l'existence de ces camps par de nombreux Juifs-Allemands qui avaient fuit leur pays et racontèrent les horreurs que ces malheureux subissaient mais hélas, très peu de gens croyaient ce qu'ils racontaient en disant qu'ils affabulaient, qu'un pays civilisé comme l'Allemagne ne pouvait agir ainsi. Mais, ces gens qui avaient fuit, avaient abandonné tous leurs biens, tous leurs avoirs, n'ayant emmené avec eux que le strict nécessaire, souvent désargentés, vivaient de charité de nombreux organismes qui s'étaient formés pour leur venir en aide. Cela n'a pas duré longtemps car dès que la guerre fut déclarée, les autorités Françaises les considérèrent comme ressortissants Allemands, les internèrent dans les camps (Gers, le camp des Mille et bien d'autres).

Le plus curieux dans cette histoire, c'est que la majorité des étrangers s'étaient engagés dans la Légion Etrangère pour combattre leurs propres nationaux. Rien n'y fit. Ils furent internés et par la suite, après la défaite de la France, livrés aux autorités Allemandes par le Gouvernement de PETAIN.

J'en reviens à mon père, j'aimerais toujours savoir combien de parents se seraient livrés à la Police pour ne pas abandonner leur enfant. Quel dommage de ne pas avoir été là à ce moment, car je savais que ce sacrifice ne servirait à rien, et j'aurais pu éviter qu'il le fasse mais, connaissant mon père, je crois que rien ne l'aurait empêché de tenir son dernier fils dans ses bras.

J'avais déjà décidé de partir et essayer de rejoindre Londres et l'Armée du Général de GAULLE. Pour cela, il fallait traverser toute la France et arriver en zone libre, ce qui n'était pas une mince affaire, mais j'avais 19 ans et après mon passage en prison, rien ne me rebutait et je n'avais peur de rien. Avec mon ami Simon qui avait 20 ans et son frère Henri qui en avait 18, nous avons décidé de rejoindre Marseille où ils avaient un beau-frère qui pouvait nous héberger. Nous avons pris le train jusqu'à une petite gare bien avant la ligne de démarcation.

Ce qui est curieux, c'est que dans ce train, j'ai rencontré énormément de connaissances, des femmes, des enfants qui m'ont supplié de les emmener avec moi et à mon grand regret, j'ai dû refuser car mes amis et moi, ne savions pas nous-mêmes comment nous allions traverser la Loire, qui faisait la frontière entre les deux zones. Après nous être arrêtés dans cette petite gare, nous avons longé la Loire, en évitant les sentinelles Allemandes et les gendarmes Français, cherchant un endroit où nous pourrions traverser le fleuve à gué car, en cette saison, le fleuve était à sec par endroit. C'est vers St Pierre-Le-Moutier que nous avons trouvé l'endroit idéal... Surtout pour moi qui ne savait pas nager. Mes amis, eux étaient des marsouins.

Je tiens à dire que nous n'avions pratiquement pas de bagages. Nous nous sommes déshabillés. Moi, qui avais une tête de plus que mes compagnons, je portais nos vêtements sur ma tête et eux, pouvaient ainsi nager sans difficultés. Vers le milieu du fleuve, j'avais de l'eau jusqu'au menton et mes deux mains tenaient fortement nos hardes. Il y avait environ deux à trois cent mètres à gravir et nous avons immergés de l'autre côté sans problème, en zone soi-disant libre, en plein dans les champs.

Après nous être reposés toute une nuit en pleine nature, recouverts de bottes de paille, car les moissons étaient faites, nous nous sommes nourris de tout ce que la nature pouvait nous procurer : des tomates, des fruits, enfin, nous maraudions et nous n'étions pas difficiles. Après avoir atteint une ville sans problème, nous avons pris le train pour Marseille où nous étions sûrs de trouver un havre provisoire. Moi qui n'avais jamais quitté Montreuil sauf pour les colonies de vacances, imaginez ma joie de me trouver dans cette grande cité, où j'espérais trouver un bateau pour l'Angleterre via l'Afrique du Nord.

J'ai dû vite déchanter. Pour pouvoir embarquer, il fallait beaucoup d'argent et souvent les intermédiaires, étaient à la solde de la Police. Incroyable le nombre de gens de connaissance de Montreuil que j'ai rencontrés dans cette ville cosmopolite ! Détail important qu'il ne faut pas que j'oublie, je n'avais toujours pas de pièce d'identité Mes amis, eux possédaient leur carte d'identité car ils étaient Français, nés à Paris. Ma grande chance, a été de rencontrer un ami de mon quartier, qui pouvait me procurer une vraie carte d'identité avec de vrais tampons. Il m'a demandé le nom d'emprunt que je voulais et l'endroit ou j'aurais aimé naître et le curieux de l'histoire, c'est que le nom que j'ai choisi, je l'ai conservé pendant près de deux ans sans aucun problème.

Voici donc le nom que j'ai choisi : Gaston REBIERE, né aux Brotteaux, Banlieue de Lyon. Je ne me souviens même plus de l'orthographe exacte... Je vais vous donner la raison du choix de ce nom : c'était celui d'un ancien ami de Rosny Sous Bois qui s'était engagé dans la Légion des Volontaires contre le Bolchevisme et qui était parti sur le front Russe... Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. Avec ce pedigree, je pensais être à l'abri de toute recherche. Ce qui s'est avéré exact ; n'oublions pas que nous étions fin Juillet 1942 et que j'ai vécu sous ce nom d'emprunt jusqu'en Octobre 1944.

N'ayant aucune possibilité de départ, soit vers l'Afrique, soit vers l'Espagne, et nos fonds étant en baisse, nous nous sommes décidés, mes amis et moi, à partir pour le Portugal en traversant l'Espagne. Un autre ami de Montreuil, prénommé Bernard (je ne me souviens plus de son nom de famille) qui devait avoir environ 40 ans, s'était joint à nous. La seule chose que nous possédions était une carte de l'Espagne, même pas une boussole ! Nous avons donc pris le train en direction de Cerbère (Pyrénées Orientales) et c'est dans ce petit tortillard, que nous fûmes contrôlés par des gendarmes Français. A Banyuls-Sur-Mer, ils nous escortèrent jusqu'à la Gendarmerie de Cerbère, l'Adjudant nous ayant demandé ce que nous faisions dans la région. Après lui avoir répondu que nous venions faire les vendanges, nous reçûmes une bastonnade qui n'avait rien à envier à celle que m'avaient donnée les Policiers qui m'avaient arrêté la première fois.

Ayant fouillé nos affaires, ils trouvèrent naturellement la carte de l'Espagne et devinèrent sans peine nos intentions. Après nous avoir "hébergé" toute une une nuit, ils nous relâchèrent, n'ayant rien à nous reprocher, et nous faisant faire la promesse de retourner à Marseille ou tout du moins, de quitter les Pyrénées Orientales. Ayant retenu la leçon, nous sommes partis de nouveau vers l'Espagne, mais à pied, en évitant de passer dans les villes et les villages. Nous sommes repassés près de Cerbère, par l'intérieur des terres. Nous savions que la première ville en Espagne était Port-Bou, que nous avons également évitée, craignant la Guardia-Civile. Nous nous trouvions en haut d'une montagne et cherchions la route à suivre pour arriver à Barcelone et nous avions indiqué chacun, une route différente. Nous avons failli nous séparer mais, j'avais une totale confiance en mon ami Simon qui avait du flair.

Avec mon ami Simon,

avant notre départ pour l'Espagne,en 1942

CHAPITRE III

Effectivement, c'est lui qui avait indiqué la bonne route et quelques kilomètres plus loin, toujours en suivant les chemins montagneux, nous avons vu le village de Junqueras (je ne garantie pas l'orthographe). Le nom de ce village était peint sur le flanc de la montagne. Etant sur la bonne voie, nous avons continué notre chemin (si l'on peut dire) car nous grimpions montagne sur montagne comme des chèvres, par les sentiers, en évitant toute agglomération, nous nourrissant toujours de tomates, de raisins verts, de figues de Barbarie, fruits délicieux mais que nous ne savions pas qu'il fallait peler ce qui fait que le lendemain, nous nous sommes réveillés avec des lèvres qui avaient triplé de volume. La seule chose qui était merveilleuse c'était l'eau de source qui coulait fraîche et glacée. Mais, ce que nous ne savions pas, jeunes citadins que nous étions, c'est que les tomates et les raisins étaient traités avec du sulfate de cuivre. Sur le moment, notre organisme le supportait mais hélas, par la suite, nous l'avons payé et chèrement, je dirais même dramatiquement. J'en parlerai au moment voulu.

C'est en haut d'une montagne sous une pluie battante et sans rien pour nous abriter, que nous nous sommes aperçus que notre compagnon Bernard devenait aveugle. L'histoire tournait au tragique. Comme nous ne pouvions pas l'abandonner, nous avions décidé de continuer, en le tenant par la main, chacun notre tour. Et toujours ces montagnes que l'on montait et redescendait ; la plus petite faisait au moins 2000 mètres. Quand je pense qu'aujourd'hui, j'ai le vertige ! En continuant notre route, nous avons aperçu le village de Figueras, dont le nom était également peint sur le flanc de la montagne. C'était à l'époque des villages ou des petits bourgs avec une seule rue principale.

Nous sommes descendus une nuit pour voir si nous pouvions trouver quelque chose à manger. Seuls les vergers étaient accessibles. Il ne faut pas oublier que nous traînions toujours Bernard par la main et sa cécité s'aggravait. Nous étions toutefois décidés à l'emmener avec nous, malgré le poids mort qu'il représentait. Nous aurions pu le laisser dans le village mais le lendemain, nous aurions eu toute la Guarda-Civile à nos trousses et c'était des gens à éviter car d'après ce que j'ai su sur eux, ce n'était pas des tendres. Nous sommes donc remontés dans nos montagnes et avons continué notre chemin, col après col. Nous savions d'après notre carte que c'était la ville de GERONE, la deuxième ville de la Catalogne après Barcelone. Il ne faut pas que j'oublie de dire que j'étais parti de Montreuil avec mon costume, c'est d'ailleurs le seul que je possédais.

Enfin arrivés à Gérone, nous étions en loques, tout au moins, nos affaires. Après un débarbouillage dans un ruisseau, nous étions un peu plus présentables, rasés, coiffés, dépoussiérés, et sans parler un seul mot d'Espagnol, nous avons cherché le Consul Anglais. Cette ville devait bien avoir à l'époque, environ 30.000 habitants, autant chercher une aiguille dans une botte de foin... Eh bien, aussi curieux que cela vous paraisse, nous avons fini par le dénicher ! C'était un marchand de bois qui faisait office de Consul. Quand ce brave homme vit dans quel état nous étions, je crois qu'il nous a pris en pitié. Il a commencé par nous donner à manger ; il n'est pas nécessaire de vous expliquer comment nous nous sommes jetés sur cette nourriture et en plus, il parlait le Français.

Il a commencé par nous conseiller de retourner en France, que l'Ambassade Anglaise ne pourrait rien faire pour nous mais comme il voyait que nous étions décidés à continuer notre route, il a fait une chose merveilleuse à notre égard. Comme nous ne possédions pas une seule peseta, il nous a remis à chacun d'entre nous, la somme de 75 pesetas ; c'était une somme énorme pour nous. Imaginez que nous pouvions avoir un bon repas pour 10 pesatas environ, vin compris. Il nous a fait signer à chacun d'entre nous un reçu, je ne pense pas qu'il ait été jamais remboursé, mais comme je l'ai déjà dit, c'était un brave homme.

Enfin, après avoir passé l'après-midi dans sa scierie, munis de cet énorme pécule, nous sommes allés dans un restaurant où nous avons été accueillis, en montrant que nous avions de quoi payer. Pour la première fois de ma vie, j'ai bu du vin rouge Espagnol à 16°. En sortant de ce "comida" (restaurant Espagnol), nous avons trouvé un camp de romanichels. Nous nous sommes allongés sous une roulotte où nous avons dormi 24 heures d'affilé, sans être dérangés. Réveil avec une petite gueule de bois...

Nous avons repris la route en direction de Barcelone, toujours par des chemins de traverse et par la montagne. Sur notre chemin, nous nous sommes arrêtés dans un village du nom de "Tordera", à environ 60 Kms de Barcelone. Nous sommes entrés en contact avec un Espagnol qui parlait le Français. Comme il avait de la famille en France, il nous a demandé de lui traduire du courrier car il ne savait ni lire, ni écrire notre langue. Nous lui avons également écrit plusieurs lettres. En échange, il nous a logé dans une grange et nous a nourri. Après avoir repris des forces, nous sommes restés environ huit jours dans le village puis, nous avons décidé, d'un commun commun accord, de partir pour Barcelone.

Avec l'argent qui nous restait, nous avons pris le train, un petit tortillard et sommes arrivés dans cette immense ville sans incident. Nous fûmes reçus par un Attaché d'Ambassade à nous avons exposé notre désir de nous rendre en Angleterre pour combattre notre ennemi commun. Le seul conseil qu'il nous donna fut de retourner en France par le même chemin que nous avions emprunté à l'aller (ce n'est pas une galéjade !). Devant notre désarroi, et estimant que nous ne pourrions pas poursuivre notre route jusqu'à Lisbonne, nous avons décidé, d'un commun accord, de retourner à "Tordera" où nous pouvions rester cachés, en attendant de prendre une décision.

Nous étions assis en retrait sur le bord de la route quand nous vîmes arriver un cycliste qui pédalait tranquillement. Arrivé prés de nous, nous eûmes la grande surprise de reconnaître un Montreuillois qui était avec nous à Marseille et qui tentait de faire le même parcours que nous. Mais, sa méthode était plus simple et moins fatigante que la nôtre. Après avoir franchi la frontière en fraude comme nous, ce qui avait été plus simple pour lui, car il était seul, à Port-Bou, il a tout simplement acheté un vélo dans un commerce de cycles et depuis, il roulait tranquillement sans être nullement inquiété (il fallait oser). Après lui avoir expliqué qu'il était inutile d'aller voir les Britanniques à Barcelone, qu'il se ferait éjecter, il nous a informés qu'il était au courant et curieusement, c'était au Consulat Français qu'il fallait aller, qu'il venait de passer en dissidence et recrutait toutes les bonnes volontés, prêtes à rejoindre le Général de GAULLE.

Après qu'il nous eut quitté, toujours sur sa bicyclette, nous ne l'avons plus jamais revu. Qu'est-il advenu de lui ? J'aurais bien aimé connaître le fin mot de cette histoire.

Enfin, après nous être reposés une bonne nuit dans une grange mise à notre disposition par notre paysan, nous avons décidé de partir dès le lendemain matin, par le train de Tordera, pour parcourir les 60 kms qui nous séparaient de Barcelone. Nous savions qu'un omnibus partait vers les 5 Heures du matin. Nous pensions donc être tranquilles.

Après avoir pris nos billets avec l'argent qui nous restait, nous avons débouché sur le quai où nous avons eu la grande surprise de voir deux carabiniers, avec leurs énormes bicornes. Ils nous demandèrent nos papiers (notre veine, si près du but...) devant notre air hagard, aucun de nous ne parlait Espagnol, ils nous ont embarqué à la "Casa" ou si vous préférez, au Commissariat du Village. Après avoir cherché un interprète, ils nous ont demandé ce que nous faisions dans la région et comment nous y étions arrivés. Mais, vu notre état vestimentaire, ils n'ont pas insisté. Nous, comme de gros malins que nous étions, avons récidivé en leur disant que nous venions pour faire les vendanges. Je préfère éviter de vous raconter la corrida qui a suivie : ils étaient cinq et nous tapaient dessus avec leurs bicornes qui étaient bien capables de fendre un crâne. Cette danse a duré environ une heure, mais comme ce bâtiment était situé en plein dans la grande rue, nos cris et hurlements ont attiré une foule de badauds qui criaient leur indignation. Une Française du pays qui était mariée avec un Espagnol a tenté d'intervenir mais menacée, elle-même par nos bourreaux, elle a dû s'enfuir. Elle a eu la bonne idée d'aller chercher le prêtre du village qui seul, a pu faire cesser le carnage. Nous étions en sang et enchaînés tous les quatre ensembles, menottes aux mains et chaînes aux pieds mais, heureux d'être vivants, car j'avais l'impression que ces brutes n'auraient arrêté le carnage qu'après la mort de l'un d'entre nous (et moi qui me plaignait des gendarmes Français. En comparaison, ce sont des anges !)

Après avoir rempli des tas de formulaires, que nous avons signés sans en connaître le contenu, (eux aussi avaient trouvé notre carte d'Espagne dans notre petit barda avec notre itinéraire). Personne ne s'est rendu compte de la cécité de Bernard, qui y voyait de moins en moins. Il était seul juge. Fallait-il en informer nos bourreaux ? Pour le moment, il refusait d'en parler. Après avoir passé une nuit dans une cellule (je commençais à m'y habituer), nous fûmes emmenés le lendemain dans un bâtiment qui servait de réserve pour le corbillard mais où se trouvait une immense cellule avec un bas-flanc, une petite fenêtre avec des barreaux et des toilettes. Pendant notre transfert, à pied, nous avons été suivis par presque la moitié du village qui curieusement, nous applaudissait. Notre porte devait avoir une épaisseur d'un minimum de 30 cm et une serrure qui devait dater au moins du Moyen-Age. La clé était énorme, j'en parle car par la suite, elle entre dans mes souvenirs.

J'ai omis de vous dire, que cette geôle était située au rez-de-chaussée et qu'en montant, sur un tabouret qui faisait partie de notre mobilier, nous avions vue sur la rue et sur le trottoir où se trouvait une dizaine de personnes, surtout des jeunes filles très jolies d'ailleurs (n'oubliez pas qu'à part Bernard qui était un vieux d'une quarantaine d'années, nous avions Henri : 18 ans, Moi : 19 ans et Simon : 20 ans). Nous étions sous la surveillance d'un garde-champêtre, un très brave homme d'ailleurs, et nous étions nourris "chichement" par une femme qui vivait seule au premier étage de notre palace. Si je dis "chichement" c'est que cette nourriture était constituée principalement de pois-chiches et de haricots ! Heureusement, la Française du village nous complétait nos repas qui ne rassasiaient pas nos estomacs de jeunes loups affamés. Les filles du village nous apportaient également de petites douceurs et en échange, nous leur chantions des chansons Françaises d'époque qu'elles adoraient, surtout celles de Rina Key (je ne garantie pas l'orthographe).

Les journées passaient, monotones. Un jour, Simon eut l'idée, avec sa cuillère, de fabriquer une clef de notre cellule (c'était un très bon ajusteur professionnel) et croyez-moi si vous voulez, il y est arrivé assez facilement. Mais, nous nous trouvions dans l'entrée avec une nouvelle porte qui donnait sur la rue, et cette serrure, plus récente, impossible de l'ouvrir ! Sans nous démonter, avec une autre de nos cuillères, en limant l'extrémité, nous avons fabriqué un tournevis et un soir, nous avons décidé de faire un tour dans la campagne afin d'opérer une razzia de fruits frais. Seul Bernard devait rester dans notre "appartement" pour nous ouvrir à notre retour.

Deux heures plus tard, revenus dans notre "home", après avoir passé notre musette par les grilles de notre fenêtre, nous avons demandé à Bernard de venir dévisser la serrure de la porte d'entrée qui était de nouveau fermée à clef, avec le tournevis de notre fabrication, travail qui devait durer au maximum 5 minutes, mais le pauvre ne voyait pas clair... Au bout d'une heure, nous avons été obligé de sonner notre gardienne afin de nous ouvrir la porte. Elle a failli s'évanouir en nous voyant dehors ! Je dois vous dire que notre intention n'était pas de nous évader en abandonnant Bernard, nous aurions d'ailleurs été vite repris. Le lendemain, nous avions de nouveau la visite de nos gardes-chiourmes qui, cette fois, étaient venus en nombre. Avant de pouvoir donner la moindre explication, nous avons reçu une correction qui a duré près de deux heures (ils se relayaient). Nous étions de nouveau en sang et nos cris ont réveillé tout le village qui dans la rue grondait contre les policiers.

Ceux-ci étaient persuadés que nous avions des complices extérieurs et il a fallu que nous fassions une démonstration de la façon dont nous avions quitté notre cellule pour que cesse le carnage et, par la suite, ils nous ont regardé avec admiration pour notre dextérité et notre habileté, ce qui ne les a pas empêchés de nous menotter tous les quatre ensembles.

Pour aller aux toilettes, c'était la grande rigolade. Nous étions obligés d'y aller tous les quatre ensemble. Moi, j'avais la chance d'être à une extrémité mais, comme la cuvette était près du bas-flanc, les trois autres étaient obligés de monter dessus, et de se tenir en équilibre ! Cela a duré plusieurs jours ensuite, le "serenio" est venu nous voir et nous a fait promettre de ne plus nous évader. Nous étions sous sa seule responsabilité. La Guardia-Civile a consenti à nous enlever nos menottes...

Nous n'en voulions même pas à ce pauvre Bernard qui se sentait responsable de ce qui nous était arrivé. Naturellement, notre évasion a fait le tour du village et nous étions considérés comme des héros. Devant la fenêtre de notre cellule, de plus en plus de gens venaient nous saluer et nous leur chantions tout notre répertoire en Français ! Les journées s'écoulaient plus rapidement, nous étions en Août 1942 et il faisait très chaud.

Un beau jour, nos anges gardiens vinrent nous chercher, nous mirent nos jolis bracelets et nous emmenèrent jusqu'à la gare, bien encadrés ; deux gardiens par personnes, jusqu'à BARCELONE à la prison, dans la "Casa Modelo de Barcelona". Nous fûmes séparés, ce qui à mon avis était le plus pénible. Je ne vous parlerai pas de cette prison, où je fus enfermé dans une cellule infecte, crasseuse... Nous devions être au moins six par cellule. J'ai eu la chance de trouver un Français parmi nos co-détenus, qui se trouvait dans la même situation que moi. D'après lui, qui y était depuis plus longtemps, nous devions être transférés dans un camp nommé "Miranda". J'aurais donné tout pour sortir de ce trou à rats, d'autant plus que non seulement la nourriture était infecte, mais chichement distribuée.

A la fin de la guerre, j'ai appris que "Miranda" était un camp de concentration qui n'avait rien à envier aux camps Allemands ; la mortalité atteignait un pourcentage très élevé.

Deux mois s'étaient écoulés et je n'avais aucune nouvelle de mes compagnons. Un beau jour, on est venu me chercher, ainsi que l'autre Français, destination inconnue. J'eu la joie de revoir mon ami Simon, qui comme nous avait une jolie paire de bracelets aux mains (un jour, je ferai le compte du nombre de fois où j'ai été menotté, je crois que je ne ferais pas loin des 3 chiffres) et là, j'appris l'affreuse nouvelle : le décès de son jeune frère Henri. Il avait 18 ans et n'avait pas supporté la malnutrition ainsi que les fruits que nous avions ingurgités depuis notre départ de Marseille. Ces fruits qui étaient le plus souvent traités et que ne lavions pas, n'ayant pas toujours de l'eau à notre disposition.

Je tiens à préciser que ce pauvre Henri fut inhumé dans un cimetière de Barcelone. Après la guerre, son frère et ses soeurs, ont pu aller s'incliner sur sa tombe.

Après ce triste épisode, nous continuions à vivre notre destin. A la gare de Barcelone, un train nous a emmenés jusqu'à Port-Bou dernière ville Espagnole avant la frontière Française. En face de nous, côté Français, la petite ville de Cerbère où les gendarmes français se firent une joie de changer de menottes. Je tiens à dire que les uns valaient les autres ! Nous eûmes aussi le plaisir de retrouver les mêmes pandores qui nous avaient arrêtés à l'aller, et qui ricanaient, heureux de nous dire que nous n'avions aucune chance d'arriver en Angleterre. Mais il n'était pas question de leur raconter nos mésaventures et notre manque de réussite. Enfin, c'était notre destin, emmenés à la gendarmerie, et cette fois sans rigueur, je dirais même avec un peu de compassion, nous qui nous attendions à un passage à tabac en règle. Ce fut tout le contraire. Nous fûmes même un peu choyés (ça devenait inquiétant).

Il ne faut pas oublier, et c'est très important, que nous étions encore en zone libre et nous étions aux environs du 15 Octobre 1942. Le lendemain de notre retour en France, les gendarmes nous donnèrent le choix soit de rester en prison, pour avoir franchi la frontière sans passeport, et sans autorisation, soit de contracter un engagement dans l'armée d'armistice, qui était stationnée en zone libre. Composée de 100.000 hommes, tous volontaires, nous avons su par nos Gendarmes, que nous pouvions choisir notre lieu d'affectation à titre d'engagés. L'Afrique du Nord, l'Algérie ou la Tunisie pouvait être notre destination. C'est donc des deux mains que j'ai opté pour cette solution.

Emmenés le jour même à Perpignan avec nos menottes, ils eurent la délicatesse de mettre leurs capotes sur nos mains, afin d'éviter la curiosité de la population qui pouvait s'imaginer que nous étions de dangereux criminels. Arrivé dans la caserne de cette ville Catalane, j'ai passé avec succès, le Conseil de Révision, Simon aussi d'ailleurs, ainsi que notre troisième compagnon dont j'ai oublié le nom (nous n'avions aucune nouvelle de notre compagnon Bernard qui a dû rester en Espagne).

Sitôt prononcé "bon pour le service armé", par un trio de médecins militaires, les Gendarmes nous quittèrent, en nous saluant avec ces quelques mots :

"Messieurs, maintenant, vous faites partie de l'armée, notre travail est terminé".

En principe, je devais faire mes classes à Perpignan et ensuite, partir soit pour le 8ème Régiment de Zouaves à Alger (ce n'est pas une plaisanterie), soit pour la 4ème à Tunis avec mon ami Simon mais j'ai attrapé une grippe et fus hospitalisé huit jours à l'infirmerie. Simon m'a quitté sur ordre et est parti à Rodez (je l'ai su bien plus tard). Moi, après mon rétablissement, je fus habillé de pied en cape en kaki. J'eu même droit au calot à pointe et fus expédié à Montpellier et incorporé au 8ème Régiment d'Infanterie Coloniale.

Aux environs du 1er Novembre 1942, notre Général était DELATTRE de TASSIGNY qui prévoyait de nous expédier rapidement en Afrique du Nord car les événements se précipitaient. Les Américains avaient "envahi" cette partie du Continent Africain et occupèrent rapidement le pays. Je dus dire Adieu à mon rêve de soldat de la Coloniale et à celui de rejoindre l'Armée du Général de GAULLE car, onze jours plus tard, les Allemands envahirent et occupèrent la Zone Sud. Leurs canons braqués sur tous les bâtiments de la caserne, il était environ 6 Heures du matin. Toute la troupe fut réunie dans la cour et libérée le soir même dans les rues de Montpellier, toujours vêtus de notre uniforme (seuls les officiers furent internés et emmenés je ne sais où) car la majorité parmi eux étaient Gaullistes et comme nous, demandaient à en découdre pour libérer le territoire National.

Hébergé pendant quelques jours par un de mes compagnons, dont les parents possédaient une ferme dans le département de l'Hérault nous fûmes démobilisés par la suite.

Avec mon certificat de démobilisation, j'eus droit à une carte d'alimentation toujours sous le nom de Gaston REBIERE. Après avoir travaillé environ deux mois dans une ferme de la région, et ayant touché ma prime de démobilisation, somme énorme pour l'époque, j'ai vécu encore environ un mois à Béziers. Entre temps, après avoir perçu mon pécule, j'ai envoyé la plus grosse partie de cet argent aux gens qui hébergeaient mon jeune frère. Cet argent arrivait à point, car ils avaient l'intention de le mettre dans un orphelinat et qui sait ce qu'il serait devenu. Naturellement, j'ai appris cela à mon retour à Montreuil.

Ayant des papiers en règle, j'ai décidé de remonter dans la région Parisienne. J'aurais pu rejoindre un maquis dans la région ou aller en Haute-Savoie où j'avais des amis qui commandaient un maquis F.T.P.F. (Francs-tireurs et Partisans Français) mais je pensais que je pouvais être plus utile dans la région Parisienne car à cette époque, je connaissais PARIS et la Banlieue Est comme ma poche. Je pense avoir fait le bon choix, j'ai suivi ma destinée mais ne croyez-pas que mon intégration dans une organisation de résistance s'est faite sur ma bonne mine.

Connaissant quelqu'un de très haut placé de la Banlieue de Rosny, je subis un long interrogatoire et je dus remplir ce que l'on nommait une biographie (un nom qui ne faisait pas partie de mon vocabulaire) et que j'ai appris par la suite à connaître. Je ne connaissais même pas le nom de mon organisation. Je ne l'ai su qu'après la guerre. Ce ne fut qu'après une bonne quinzaine de jours, que je fus accepté et reçus mes premiers ordres. Il faut que vous sachiez que les gens qui commandaient étaient méfiants car combien de petits réseaux étaient démantelés par l'introduction d'une brebis galeuse.

Pour moi, il n'y eu aucun problème car ils connaissaient mes antécédents, ma première arrestation, mon évasion de France... Enfin, tout était vérifié. Je fus affecté à un groupe, ou plutôt à un triangle car nous n'étions que trois à nous connaître, ce qui évitait en cas d'arrestation de connaître trop de monde et, sous la torture, de parler. En cas d'arrestation par la Police, nous avions ordre de résister au moins 24 Heures, ce qui permettait à nos organisateurs de se perdre dans la nature, et d'éviter d'autres arrestations tout en essayant de sauver le plus de matériel possible.

Je fus donc affecté dans la région "Est" de Paris, comme "inter-Régional". Cette région comprenait toute la banlieue "Est" de Paris, ainsi que la région Parisienne, jusqu'à la Bastille. Je fis la connaissance de mes deux compagnons, mon ami René NIAUCEL, qui avait 34 ans ainsi que mon "vieux" pépé Julien BAUDUIT qui devait avoir environ une cinquantaine d'années d'où ce nom de pépé.

Notre travail consistait à imprimer des tracts et des journaux petits formats. Je vais essayer d'en citer quelques uns : "L'Humanité, Francs-tireurs, Combat". Il y en avait de nombreux autres mais ma mémoire me fait défaut. D'ailleurs, nous faisions de nombreux échanges avec d'autres organisations qui en imprimaient d'autres. Mon travail personnel consistait, avec mon vélo-porteur, à faire des livraisons qui par la suite, étaient réparties dans toute l'Ile-de-France, secteur par secteur. Mes deux compagnons, eux, étaient chargés de les imprimer. J'étais chargé également de leur fournir le papier et les stencils car j'étais le seul qui avait un contact avec une quatrième personne qui nous transmettait les ordres.

Les rendez-vous n'étaient jamais au même endroit et jamais à l'endroit fixé, mais deux rues plus loin. Enfin, l'organisation était bien huilée. Il ne faut pas que j'oublie le lieu où nous travaillions et imprimions car nous avions une vraie petite imprimerie qui malheureusement, faisait un boucan du diable, située dans la cave (4, rue de l'Avenir) à Fontenay-Sous-Bois. C'était un lieu un peu retiré, la rue et la cave cave existent toujours et pour moi, quand j'y passe, c'est une sorte de pèlerinage. J'étais permanent ce qui consiste à pouvoir être appelé et à être disponible 24 Heures sur 24. J'étais rémunéré : 2.000 Francs par mois, à charge pour moi, avec cette somme, de me me nourrir, vêtir et me loger. C'était dérisoire, mais c'était mon choix et en plus, je risquais ma vie mais je n'y pensais pas du tout. J'avais des camarades d'école que je rencontrais parfois dans les rues de Montreuil et qui me proposaient des mines d'or pour faire du trafic au marché noir, et moi, je leur proposais mes 2.000 Francs par mois pour faire de la résistance et risquer de se faire fusiller en cas d'arrestation ! Je préfère éviter de vous donner leurs réponses...

Mon travail illégal a quand même duré de Janvier 1943 à Octobre de la même année et il était rare d'avoir pu tenir si longtemps sans être arrêté. Je me vois encore sur mon vélo, avec mon porte-bagage chargé de journaux et souvent quand j'avais de grosses livraisons à faire, je traînais derrière mon vélo un chariot plein à ras bord. Je faisais cela normalement et sans aucune inquiétude, comme un travail normal.

Le plus gros de mes livraisons se faisait aux alentours de la Bastille, rue St Claude, rue des Tourelles, rue du Pas de la Mule, enfin tout le secteur. Je livrais et en échange, je prenais les journaux des autres secteurs. Un jour, j'eus la surprise de voir une tête connue : mon ami Raymond LEFEVRE, qui faisait le même travail que moi, mais lui pour le secteur Ouest. Je l'avais connu à la prison de Fresnes, où il avait été incarcéré pour les mêmes raisons que moi. A sa sortie, il avait fait le même choix que moi. J'aurais l'occasion de vous parler de lui par la suite.

Pour le moment, je faisais mon travail clandestin, absolument comme si j'allais travailler. Je partais de l'endroit où je logeais, à Montreuil, chez des amis sûrs qui faisaient semblant d'ignorer mon activité clandestine. Je donnais mon écot pour ma nourriture et participait à une part du loyer, car ils avaient de faibles moyens. Je rejoignais donc la rue de l'Avenir avec mon vélo, vers les 8H00 du matin où mes deux compagnons m'attendaient. Je remplaçais de temps en temps, un des deux sur la rotative et quand j'avais ma ration de tracts et de journaux (petits formats), j'allais faire mes livraisons. J'avais mes rendez-vous au jour le jour, soit à Fontenay, Montreuil, Rosny, Romainville, mais le plus souvent à Paris où, comme je vous l'ai dit plus haut, je faisais des échanges à chaque rendez-vous. L'heure était fixée à la minute près. Si au bout de 5 minutes, mon correspondant n'était pas là, mes ordres étaient de filer rapidement. De ce côté, je n'ai jamais eu de problème. Le lendemain, je reçevais un autre rendez-vous et jamais dans le même secteur. Un de mes deux compagnons était en contact avec un de nos supérieurs. Enfin, pour tout dire notre travail était bien cloisonné et, en principe, en cas d'arrestation, seul notre triangle était concerné et devait éviter les arrestations en masse comme lors de ma première affaire. Tout était prévu. Enfin, notre organisation était bien huilée.

En principe, je devais rentrer avant 20H00 afin d'éviter les contrôles de Police mais je pouvais être appelé, à titre de permanent à toute heure de la nuit. Seule mon organisation connaissait mon lieu de résidence. Pour vous dire la vérité, je ne savais même pas pour laquelle organisation de Résistance je travaillais ! Je ne l'ai su que bien plus tard, à ma libération mais cela ne m'inquiétais pas. Le principal était de bien faire son travail, et surtout d'être prudent. Je tiens à vous dire que nous n'étions pas armés. Le seul ordre que nous avions, en cas d'arrestation, était d'ameuter la population et d'en profiter pour fuir.

A plusieurs reprises, j'ai demandé à être muté de mon travail afin de rejoindre un maquis, et enfin me battre les armes à la main, contre nos ennemis (les Allemands et la Police Française, la milice n'existait pas encore et surtout les collaborateurs qui participaient à l'arrestation de nombreux groupes de résistance). Chaque fois, mes demandes de mutation étaient refusées sous prétexte que j'étais indispensable dans mon secteur et qu'ils auraient du mal à me remplacer.

Après le débarquement, de nombreuses personnes se sont octroyés le titre de "Résistant" mais, même en 1943, rares étaient ceux qui voulurent risquer leur vie. Beaucoup plus nombreux étaient ceux qui préféraient voir venir les événements et quand la victoire se dessina, on les vit dans les rues de Paris, collabos, pétainistes, doriotistes, enfin tous les "istes", certains miliciens se sont même déclarés gaullistes... Certains ont même réussi à se procurer des certificats de résistants de la première heure ! Enfin pour moi, je continuais mon travail, inconscient du danger. Tous les jours, je retrouvais mes deux compagnons et notre petite ronéo tournait sans relâche. Mon travail consistait aussi à me procurer du "papier et de l'encre". Même le dimanche était un jour de travail, il était surtout consacré aux livraisons afin d'éviter le bruit de notre machine.

Les mois s'écoulaient et notre travail prenait de l'ampleur. J'avais de plus en plus de secteurs à livrer et nous pensions bien aller ainsi jusqu'au débarquement et à la libération de la France car les nouvelles du Front étaient bonnes, surtout sur le front Russe où, après la défaite des Allemands à Stalingrad en 1943 (en Janvier), les troupes Russes continuaient à avancer sur le front de l'Est. Les Anglo-Américains, aidés par des troupes Françaises avaient chassé les nazis de toute l'Afrique et avaient commencé à envahir l'Italie par le Sud. Nous, nous attendions le débarquement et moi, il me tardait d'avoir enfin un fusil à la main afin de venger les membres de ma famille qui avaient été déportés, et de nombreux camarades qui avaient été fusillés. Je ne sais pas si j'en ai parlé mais, vu le travail que nous faisions, il nous était interdit de posséder une arme. Enfin, cela a duré jusqu'au mois d'Octobre 1943.

Un matin, en allant prendre mon vélo, qui se trouvait à l'intérieur de notre planque, je vis deux grands gaillards à chaque coin de rue qui faisaient les cent pas. Je suis donc passé auprès d'eux sans m'arrêter. Cent mètres plus loin, je fis demi-tour avec l'intention de jeter un regard sur notre cave où mes compagnons devaient déjà se trouver. Au coin de la rue, les deux énergumènes se jetèrent sur moi, en me demandant mes papiers. Sachant à qui j'avais à faire, je me suis souvenu de mes leçons de boxe. J'ai commencé par briser le nez de l'un d'eux et par frapper le second dans le bas-ventre. Je fis demi-tour en m'enfuyant vers Fontenay mais, après les hurlements des deux Inspecteurs, (car c'était la Police), cinq hommes sortirent de notre planque et se mirent à me courir après, en tirant des coups de revolver en l'air, ce qui me fit accélérer. Hélas pour moi, j'avais des chaussures en si mauvais état que c'était mes chaussettes qui martelaient la chaussée (à quoi ça tient la vie et la liberté d'un homme !). Je n'avais pas eu les moyens de me payer un ressemelage ce qui fait qu'ils gagnèrent du terrain sur moi. Je pris la première rue à droite, dans la rue de Stalingrad (rue baptisée ainsi après la guerre) pensant trouver une porte ouverte où je pourrais me cacher. Hélas pour moi, deux des sbires m'ont rattrapé et le combat de rue a recommencé et croyez-moi, ils n'avaient pas la loi jusqu'à l'instant où l'un d'eux m'a mis son revolver sur le ventre. Nos ordres étaient en cas d'arrestation de faire un scandale sur la voie publique et d'ameuter des gens qui se trouvaient là et d'en profiter pour s'échapper. Hélas pour moi, un attroupement d'une dizaine de personnes s'est bien formé et menaçait dangereusement mes deux sbires, mais quand le deuxième a pointé son revolver sur la foule, celle-ci s'est éparpillée comme une volée de petits moineaux. Je ne peux pas leur en vouloir, n'importe quel être humain un peu sensé en aurait fait autant mais pendant ce temps, mon esprit ruminait. Je pensais qu'ils allaient m'emmener au Commissariat de MONTREUIL et que nous devrions automatiquement passer devant notre planque de la rue de l'Avenir. Comme pour une fois, je n'étais pas menotté, je profiterai de cet instant pour me débattre et au besoin, désarmer un de mes gestapistes (à cette époque j'en avais la force et le courage), ameuter mes compagnons pour qu'ils viennent me donner un coup de main ou au besoin, les informer qu'ils devaient fuir. Ainsi fut fait : j'ai recommencé à me battre contre mes deux Inspecteurs mais hélas, en lieu et place de mes deux amis, c'est sept, et oui ! Sept individus qui sont sortis de notre petite pièce.

J'avais alors 19 ans

En fin de compte, ils étaient venus à neuf pour nous arrêter. Nous devions réellement être considérés comme de dangereux malfaiteurs pour qu'on eut mit tant de monde sur notre petit trio. Jeté un peu brutalement à l'intérieur de notre cave, je vis mes pauvres René et Julien, enchaînés l'un à l'autre qui me regardaient d'un air contrit. D'un autre côté, j'étais heureux, car ils n'avaient pas l'air d'avoir été frappés. Mais, la musique changea quand le chef de la brigade s'aperçut que l'un d'entre eux était en sang et avait le nez fracturé par une de mes caresses. Si bien que tout a changé : ils m'ont menotté et ce fut à celui qui frapperait le plus fort. Essayez de vous défendre dans une pièce de 4 mètres sur 3 contre neuf malabars qui jouaient au ballon avec moi... Ma seule défense, c'était mes pieds et croyez-moi, ils ne chômaient pas ! Au bout d'une heure de combat, loyal (neuf contre un) je dirais plutôt huit car celui que j'avais amoché me regardait avec crainte et admiration (celui-là même par la suite ne m'a plus jamais touché). Une fourgonnette est venue nous chercher et, contrairement à ce que je pensais, ce fut la direction de la Préfecture de Police de Paris où pour commencer, ils m'ont menotté les mains dans le dos à un radiateur. Dans le fond, j'étais un peu fier car je voyais bien qu'ils me craignaient et évitaient de passer à portée de mes pieds. Remarquez que je n'étais pas beau à voir, tout en sang, les yeux pochés et à demi fermés. Je ne pensais même pas que je pouvais être livré aux Allemands et fusillé. Il ne faut pas oublier que j'avais été arrêté sous le nom de Gaston REBIERE avec de vrais papiers : carte d'identité, fiche de démobilisation, et carte d'alimentation. Mais malheureusement, ils ont retrouvé ma véritable identité d'après mes empreintes digitales. Incroyable mais vrai. Les suppôts qui m'avaient interpellé étaient la B.S.A., la Brigade Spéciale Anti-Communiste et Anti-Gaulliste dont le chef était le Commissaire DAVID. J'ai sû par la suite qu'il avait été fusillé à la libération, peine légère si on considère les centaines d'arrestations qu'il a effectuées ; la majorité a été déportée et n'est pas revenue des camps.

Après un nouveau passage à la "Tour Pointue", l'anthropométrie, où je reçus une nouvelle dérouillée pour avoir omis de leur signaler que j'étais déjà passé en ces lieux, je fus de nouveau métré, mesuré, calibré, toutes mes cicatrices remises à jour car il y en avait de nouvelles après mes "passages à tabac" successifs. En ce lieu, vous trouverez les noms des plus grands bandits et assassins de la France et naturellement, j'y fus photographié, pas rasé, le col de ma chemise lacéré. Je suis persuadé que j'y figure encore. Quel dommage que je ne puisse pas récupérer cette photo, elle ferait très très bien dans mon livre de mémoire.

Après mon passage dans ces lieux historiques, je suis redescendu à la Préfecture où je dûs signer mes aveux dans lesquels, j'étais un affreux terroriste, à la solde de Moscou ou de Londres. Ensuite, avec mes deux compagnons, nous fûmes emmenés au dépôt dans une cellule. Nous y étions bien une vingtaine à attendre le bon vouloir du Juge d'Instruction. Comme nourriture, nous avions une gamelle d'eau chaude, qu'ils osaient appeler "soupe". Ce qui est curieux, c'est que les truands qui se trouvaient dans notre cellule me regardaient avec respect et la seule question qu'ils se posaient était de savoir combien d'argent cela m'avait rapporté. Ils n'ont jamais voulu admettre que je faisais cela pour l'honneur de la France.

Après plusieurs jours passés dans ce trou à rats, mes plaies non soignées commencèrent à s'infecter. J'étais protégé par mes deux amis. Nous fûmes enfin conduits devant un Substitut qui nous inculpa et remis à chacun une mise en écrou. Je dois vous redire que le Palais de Justice, le dépôt et le Cabinet du Juge communiquaient par de longs couloirs souterrains et que chaque fois que nous allions de l'un à l'autre, deux gardes républicains (si on veut) nous menottaient et nous emmenaient dans ces couloirs, où l'eau coulait des murs. Les parcours duraient parfois 15 minutes avant de trouver la bonne porte, naturellement verrouillée.

Avec mon mandat d'écrou, je fus de nouveau emmené, cette fois dans un panier à "salade", direction la prison de la Santé, Boulevard Arago. Je tiens à dire que c'est sur une civière que je fus transporté à l'intérieur de la Santé. Tout cela pour vous dire dans quel état la Police dite "Française" avait arrangé ma figure. Elle était tellement congestionnée qu'elle avait doublé de volume. Mais le moral était bon. Je tiens à signaler une histoire curieuse : la première personne qui m'a reçu, à part les gardiens était un Docteur condamné qui portait le costume de bure, et faisait office de Secrétaire. Il m'a remis, avant d'être enfermé, du chocolat, des cigarettes et du pain d'épices. J'ai cru que c'était le Père Noël et qu'il devait y avoir erreur sur la personne ! Eh bien non ! "Mes performances" à la Préfecture et ma résistance avaient déjà franchi les murs de la Santé ; je n'ai jamais su comment. Je pense que c'est par l'intermédiaire des Avocats (sans garantie). J'ai su aussitôt le nom de mon bon samaritain : c'était Monsieur DUTILLEUL, Trésorier National du Parti Communiste qui, vu son âge, (il devait avoir 60 ans) attendait son transfert dans une Centrale.

Je tiens à dire qu'il était respecté de tous, aussi bien des gardiens que des droits communs et qui, par son travail se promenait en toute liberté à l'intérieur de notre "3 Etoiles". Il m'a fait savoir qu'il attendait mon arrivée et qu'un Infirmier détenu viendrait soigner mes plaies. Je me souviendrais toute ma vie de sa gentillesse à mon égard. Plusieurs fois par jour, il venait à mon chevet, demandait de mes nouvelles. En attendant que l'on me désigne une cellule fixe, où j'allais passer six mois de ma jeunesse, j'eu le plaisir d'apprendre que nous ne serions qu'entre Politiques Résistants, dans une division spéciale, quatre par cellule et que n'ayant pas encore 21 ans, je serais parmi les "J3" avec d'autres jeunes de mon âge et contrairement à Fresnes, je ne côtoierais pas les droits communs dans ma cellule ou ailleurs dans la division de la Santé.

Du fait de ce séjour, je pourrais dire par la suite que j'ai eu un "appartement à Paris" avec salle d'eau et toilette. L'ennui c'est que la salle d'eau consistait en un robinet, au dessus des toilettes et il fallait appuyer sans arrêt sur le robinet pour que l'eau coule. Pour se débarbouiller ce n'était pas évident. Heureusement, comme nous étions quatre par cellule, l'un de nous se dévouait pour appuyer sur le bouton, et l'eau coulait dans les toilettes, qui était une cuvette située comme dans les grands hôtels, dans un coin de la cellule, sur une plaque en ciment. Celle-ci nous fut très utile car c'est sur elle que nous affûtions nos cuillères en métal pour faire des couteaux. Imaginez le temps qu'il fallait passer pour en faire une lame qui nous servait à couper notre maigre ration de pain. A part la "salle de bain", la cellule se composait d'un lit scellé au mur, d'une petite table et d'une chaise, également scellées. La cellule devait faire environ 4 mètres sur 3. Il y avait également trois paillasses ce qui fait qu'un seul couchait dans le lit à tour de rôle et les trois autres, par terre, ce qui ne nous dérangeait pas. N'oubliez pas que nous avions 20 ans ! Le plancher était fait de petites lattes de bois. Je vous dirais par la suite, la raison de ce détail.

Maintenant, je vais vous présenter mes compagnons de misère : Arnaud DELEUZE qui par la suite fut déporté et n'est pas rentré. Sa mère était à la prison de femmes, à la petite Roquette, Claude BAUDOIN, également déporté, non rentré et le troisième, là est ma grande surprise, Raymond LEFEVRE. Oui, celui que j'avais connu à FRESNES et que j'ai de nouveau retrouvé dans la Résistance, celui qui faisait le même travail que moi, mais dans la région Ouest.

Sur le moment, comme il avait été arrêté avant nous, j'ai pensé que c'était lui le responsable de mon arrestation mais hélas, son arrestation était bien plus tragique et dramatique que la mienne. Sur une dénonciation, la Police a débarqué chez le ponte qui conservait la biographie de toute la région Ouest et ils ont procédé à l'arrestation de 300 camarades qui étaient fichés avec noms et adresses. Je crois que c'était la plus grande rafle de résistants, d'un seul tenant. Le nom de ce chef était "BROSSARD" et par la suite, on a appelé cette arrestation "l'affaire BROSSARD". Heureusement pour eux, comme l'instruction était très longue, je crois qu'aucun de ces 300 internés n'a été déporté. Ils ont été libérés en 1944, à la libération de Paris. Nous avons essayé avec mes deux compagnons de nous faire intégrer dans le groupe afin de retarder notre Jugement. Hélas, notre Juge d'Instruction était intraitable, nos noms ne figuraient pas dans ce fichier donc, nous serions jugés à part.

Je revins ici sur le parquet de notre cellule. Nous avons réussi à nous procurer, Dieu sait comment, un petit flacon, genre bouteille de sirop, et notre journée consistait avec le "cul" de la bouteille à frotter ce plancher, ce qui faisait qu'il était aussi reluisant que si nous avions passé de l'encaustique et croyez-moi, ce n'était pas une corvée. Chacun de nous attendait son tour pour frotter. Dans notre cellule nous marchions en chaussons, nous en avions reçu dans nos colis, tout du moins nos compagnons qui avaient de la famille à l'extérieur et recevaient également des visites de parloir. Pour en revenir à notre plancher, dès qu'une goutte d'eau avait éclaboussé et sali une de nos lattes, le premier qui l'avait vue, se précipitait sur le flacon et nettoyait cette tache. Tous les gardiens et nos camarades de la division venaient jeter un oeil sur notre petit musée. L'avantage de ce travail, outre le plaisir et l'occupation que cela nous procurait, faisait que nous n'avions aucune vermine (poux, puces) et nous exigions de tous une grande propreté corporelle. Si mes amis avaient la chance de changer de linge toute les semaines par l'intermédiaire de leurs familles extérieures, moi, je devais faire tous les jours ma petite lessive avec notre robinet. Les éclaboussures nous donnaient du travail si nous voulions garder notre parquet dans son état le plus éclatant.

Les journées étaient longues, entrecoupées de ce que l'on pouvait appeler des repas, rations de pain de 350 grammes, tranche de viande à midi, fine comme une feuille de papier à cigarette, toujours d'une couleur bleu verdâtre et une gamelle de rutabagas.

Le soir, seule une gamelle de rutabagas nous était accordée. Heureusement, cette fois, les colis familiaux étaient autorisés et tout était partagé équitablement. Je pense aux parents qui devaient se priver de leurs rations pour nous faire parvenir cette nourriture. Comme moi je n'en recevais pas, j'eus droit mensuellement à un colis de la Croix-Rouge, partagé avec les autres.

Tous les jours, à heure fixe, nous avions droit à un communiqué sur la poursuite de la guerre. Ce communiqué était lu d'une cellule par une des petites fenêtres et l'écho qui se répandait, faisait que toutes les divisions du côté politique pouvait entendre l'avance de l'Armée Rouge sur le front de l'Est ainsi que celle des armées Américaines, Anglaises, sans oublier l'armée Française qui avait libéré l'Afrique du Nord, la Corse et s'attaquait à l'Italie où le Maréchal BADOGLIO avait demandé l'armistice et déclaré la guerre à l'Allemagne. Nous avions une carte collée sur le mur de notre cellule et nous pointions l'avancée des troupes alliées, soit sur le front Russe, soit sur le front Italien. Ensuite, une vibrante Marseillaise résonnait à l'intérieur de la prison. C'était vraiment émouvant.

Il faut que je vous explique comment nous communiquions entre cellules, même d'un bout à l'autre de l'étage, même d'un étage à l'autre. Pour descendre d'un étage, rien de plus facile, il suffisait de laisser pendre une ficelle avec le message et ceux du dessous, avertis, sortaient le bras et récupéraient le courrier qu'ils faisaient passer à qui il devait parvenir. Pour faire expédier une lettre d'une cellule à l'autre, rien de plus facile ! D'ailleurs, cela s'était toujours pratiqué et se pratique encore actuellement, à condition que la petite fenêtre soit ouverte mais l'ouvrir n'était pas un problème, bien que cela fut interdit. On avertissait soit la cellule de droite ou de gauche en cognant au mur, et par la fenêtre ouverte, nous les informions que nous avions du courrier à transmettre. Les receveurs sortaient leurs petites balayettes, que toute cellule possédait, et nous lancions le message, attaché au bout de la corde avec une pierre, nous balancions notre corde jusqu'à ce qu'elle soit prise par le manche de la balayette. Pas plus difficile que çà et ce pli était remis à qui de droit par le même système.

Nous avions droit tous les jours à une promenade dans des espèces de cellules extérieures où nous tournions en rond pendant une heure. C'était l'occasion de faire connaissance avec nos jeunes compagnons de misère. Dans l'ensemble, le moral était bon mais nous attendions le débarquement.

Bon nombre de nos camarades disparaissaient de la prison car, condamnés ils partaient dans les "Centrales" accomplir leurs peines. Tous les soirs, nous avions également droit à un communiqué qui nous annonçait les peines de prison de nos camarades qui étaient passés en Jugement et nous savions que dans la semaine, ils quitteraient la prison de la Santé (la majorité a été déportée et si peu sont revenus...). Nous constations, à la gentillesse subite de nos gardiens, les matons (cela se dit toujours d'ailleurs) que les événements tournaient en notre faveur.

Mais, les mois s'écoulaient et le tout était de savoir si nous serions libérés avant notre Jugement. Presque une fois par semaine, nous étions convoqués au Palais de Justice, où je voyais mes amis René et Julien. Nous étions enfermés dans la souricière une journée entière. L'odeur y était toujours aussi intenable et tout cela pour une heure de discussion avec le Juge d'Instruction. J'étais avec mon Avocat, commis d'office, car je n'avais pas les moyens de le payer, et notre organisation ne pouvait pas intervenir, d'ailleurs cela n'aurait servi à rien, notre condamnation était prévue à l'avance. Le tout était de savoir combien d'années nous aurions. Nous passions en Cour Spéciale, des Juges Français, vêtus de robes rouges, qui en certaines périodes, vers le début des années 1943, condamnaient encore certains détenus politiques à la peine de mort...

Mais, les événements avaient beaucoup évolué. Les Allemands reculaient sur tous les fronts, ce qui influençait beaucoup les Juges qui tous avaient prêté serment à PETAIN. Mais nous étions malgré tout, considérés comme des terroristes (je trouve ce terme "flatteur"). En attendant dans notre cellule, notre ami Raymond LEFEVRE, qui avait fait une demande pour épouser sa fiancée Huguette (quelle mémoire), avait reçu un avis favorable. Un jour, il fut appelé dans le bureau du Directeur où le Maire du 14ème arrondissement l'attendait pour l'unir à sa bien-aimée. Le Directeur et le gardien chef lui servirent de témoins. Après la cérémonie, il eut le droit d'embrasser son épouse et c'est tout. Je raconte cette histoire car il est remonté dans notre cellule avec huit casses-croûtes, garnis de beurre et de jambon ! Et pendant qu'il pleurait dans son coin, nous, nous fêtions son mariage à pleines dents... Un communiqué fut lu dans notre division, annonçant l'événement et les félicitations affluèrent de toutes parts (nous étions réellement méchants et sadiques).

Maintenant, je vais vous mettre au courant d'un événement qui aurait pu être tragique pour moi. Un jour, je fus appelé au Greffe avec toutes mes affaires et le papier de ma mise en "écrou", qui était pour nous tous notre carte d'identité. Le gardien n'a pas voulu nous dire où l'on m'emmenait, ne le sachant pas lui-même, mais comme il avait un air tragique, nous avons pensé aussitôt au pire ; j'allais être livré aux Allemands pour être fusillé. Les adieux dans la cellule furent touchants, car tous connaissaient mes origines, et avec deux arrestations à mon encontre, je n'attendais aucun cadeau de la part de la Justice Française. Aussitôt, un communiqué fut annoncé dans la division, annonçant que le camarade KLAJMAN allait être livré aux Allemands, pour être fusillé. Aussitôt, une vibrante Marseillaise fut entonnée dans toutes les divisions des politiques. Moi-même, j'en fus remué et je me souviens de l'avoir chanté en descendant les escaliers qui menaient vers le Greffe. Curieusement, je n'avais pas peur. Je me disais que ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Je crois que pendant toute la guerre, je n'ai jamais eu peur, même pendant les périodes les plus tragiques. Etait-ce l'inconscience de mes 20 ans ? Attention, je ne me considérais pas comme un "héros", je croyais en mon destin (arrivera ce qui doit arriver).

Arrivé au Greffe, je fus prié de déballer mes affaires qui, en tout et pour tout, se composaient de deux caleçons courts, de deux chemises, et de deux paires de chaussettes. Après m'avoir demandé si je ne possédais pas d'autres chaussures que celles que j'avais aux pieds, à ma réponse négative, ils m'annoncèrent qu'ayant fait une demande de chaussures à la Croix-Rouge (les miennes étaient totalement percées, je marchais d'ailleurs sur mes chaussettes), celle-ci (la Croix-Rouge) dans sa bonté, m'offrait une paire de sabots en bois. Je préfère éviter de répéter ici ce qu'ils pouvaient faire de leur paire de sabots. L'on m'a fait remonter dans ma cellule... Inutile de vous dire la joie de mes compagnons de cellule et l'hilarité qui s'en est suivie dans toute la division ! Par la suite, on m'appelait "le miraculé" et mes compagnons m'ont prié de leur éviter de telles émotions.

Les jours s'écoulaient. Enfin, dans le courant du mois de Mars 1944, nous fûmes appelés, mon ami René, Julien et moi au Palais de Justice afin d'y être jugés. Nous connaissions approximativement les tarifs car tous les jours, des camarades y étaient appelés et le soir, dans un communiqué, ils annonçaient le nombre d'années de travaux forcés dont ils avaient écopés.

Nous, nous comptions prendre entre cinq et dix ans, suivant l'humeur du Juge de la Cour Spéciale. Assis dans le box des accusés, nous regardions ces hommes vêtus de robes rouges qui, un an plus tôt avaient condamné et envoyé des hommes à la guillotine. Mais, comme je l'ai indiqué plus haut, les événements militaires sur tous les fronts tournaient en notre faveur. Après deux heures de blabla entre nos Avocats et la Cour, mes amis René et Julien eurent droit à cinq ans de travaux forcés et moi, vu mon âge, à deux années de la même peine. De toute façon le nombre d'années comptait peu car nous savions que nous serions livrés aux Allemands. Nous fûmes de retour à la prison de la Santé tard dans la soirée car il fallait attendre à la "souricière" que le panier à salade fût complet avant de rejoindre nos "appartements". Nos camarades nous attendaient pour connaître les résultats et un communiqué fut annoncé informant toute la division. Aussitôt, une vibrante Marseillaise fut entonnée. C'était vraiment émouvant de savoir la solidarité qui pouvait exister entre tous les détenus politiques. Les droits communs des autres divisions se demandaient toujours combien d'argent cela avait pu nous apporter.

Le lendemain, je quittais définitivement mes amis et ma cellule pour être habillé de bure, cette fois avec des sabots de l'administration pénitentiaire. J'intégrais une cellule de condamnés avec mes amis René, Julien et un quatrième, dont j'ai oublié le nom, également condamné. La peine infligée importait peu, nous attendions notre départ pour une "centrale". Quant à nos jeunes compagnons, je ne les ai plus jamais revus. Comme je l'ai déjà dit, deux ont été déportés et ne sont pas rentrés, seul Raymond LEFEVRE, le jeune marié, qui est resté interné jusqu'à la libération, car il faisait partie de l'affaire "BROSSARD" (les biographies). Comme ils étaient 300, leur instruction ne fut jamais terminée

Au bout de plusieurs jours, tous les condamnés furent réunis, vêtus de notre beau costume marron, on nous appela par ordre alphabétique, menottés deux par deux avec un compagnon dont le nom de famille commence également par un "K", les chaînes aux pieds avec un boulet d'environ une dizaine de kilos. Pour marcher, nous devions le porter car il était impossible de le traîner. Notre voiture cellulaire nous attendait dans la cour de la prison. Nous étions deux par deux, l'un debout, l'autre assis, les jambes écartées afin que celui qui était debout puisse insérer entre les jambes le boulet de fonte posé sur le sol. Direction gare d'Austerlitz où un train avec des wagons cellulaires nous attendait. Tous les deux mètres, les gardiens armés nous accompagnaient.

Monter dans un train, enchaînés deux par deux avec un boulet aux pieds n'est pas évident. Mon compagnon de chaîne, âgé d'environ 40 ans, souffrait le martyr. Les menottes nous blessaient les poignets et tirer sur le boulet nous blessait également les chevilles. Maintenant, je vais vous expliquer en quoi consistait un wagon cellulaire : celui-ci était partagé en deux dans le sens de la longueur. Le gardien nous enfermait derrière une grille, toujours enchaînés. L'autre partie du couloir était réservée aux gardiens qui circulaient tout le long du wagon, et pouvaient nous observer comme des lions en cage. Quand nous devions aller aux toilettes en tête du wagon, c'est deux par deux et accompagnés par un garde que nous faisions nos besoins. L'un tenait le boulet, et c'est avec une seule main que nous devions nous déculotter (essayez c'est très amusant). Naturellement, la porte des toilettes était grande ouverte. Je dois admettre que le gardien assistait à cette opération d'un air malheureux. Ensuite, c'est l'autre compagnon qui devait faire la même manipulation et le boulet changeait de mains. Puis, retour dans notre cage.

Le terminus de notre voyage était la gare de Blois où, toujours enchaînés, nos voitures spéciales nous attendaient, direction le centre de la ville où se situait la Centrale des condamnés aux travaux forcés. Arrivés dans notre nouveau Palace, nous fûmes débarrassés de nos chaînes, dévêtus, et chacun d'entre nous, reçu un nouveau costume de bure, les anciens furent renvoyés à leur lieu d'origine : la prison de la Santé. Pour nous, il n'y eut aucune différence, même si les sabots furent changés ainsi que les sous-vêtements, car nous avions droit à un caleçon long, un tricot de corps et à de grosses chaussettes. Après être passé au Greffe (je commençais à connaître les usages), nous furent affectés à une cellule, où cette fois, j'eus la chance d'être avec mes amis, René NIAUCEL, Julien BAUDUIT, ainsi qu'un quatrième dont j'ai oublié le nom, mais je revois encore son visage émacié, un charmant camarade, très cultivé qui avait un très haut poste dans la Résistance. Mais dans ce lieu, nous étions à égalité, l'entente était parfaite. Comme j'étais le plus jeune et que nous ne recevions pas de colis, chacun d'entre eux me donnait un morceau de pain en supplément, pris sur leur ration. La nourriture était toujours infecte, la soupe aux rutabagas journalière, accompagnée de cette mince tranche de viande qui avait ce reflet verdâtre. Malgré tout, notre seul regret, c'est qu'il n'y en eut pas davantage, pour remplir cet estomac qui réclamait sans arrêt. Nous avions le droit de cantiner, pour ceux qui avaient de l'argent naturellement. Mon compte était toujours approvisionné par mon organisation de Résistance. Eh oui ! On ne nous oubliait pas.

La seule chose que nous pouvions acheter était un camembert qui non seulement était à 0 % mais ressemblait à du plâtre. Malgré notre faim, nous avions du mal à l'avaler. Nos cellules n'étaient pas chauffées et nous faisions des mouvements de gymnastique une bonne partie de la journée pour nous réchauffer. Notre cellule avait la même apparence que l'ancienne à la seule différence que nous avions chacun notre lit superposé, ce qui nous permettait d'être plus à l'aise pour dormir. Une chose étonnante, nous avions également des draps d'une jolie couleur bleu ciel et par la suite, quand j'ai eu la joie de retrouver des camarades qui ont occupé ces lieux (Blois), la seule chose que nous évoquions : "te souviens-tu de la couleur des draps ?" Et par ces paroles, je reconnaissais quelqu'un qui avait été logé dans les mêmes locaux. Tous mes compagnons ronflaient et j'ai passé plus d'une nuit blanche.

Tous les jours, nous avions droit à une promenade d'une heure dans ce que j'appelais "une cage à ours" où nous ne côtoyions aucun de nos autres camarades. Notre cellule s'ouvrait, nous sortions un par un en rang d'oignons séparés de 50 cm environ et le gardien scandait : *"Gauche, Droite"*. Je l'ai entendu plus d'une fois par la suite, même dans la cage nous étions obligés de marcher. Un gardien sur un muret au dessus de nos têtes surveillait. Pendant tout mon séjour en ce lieu, je n'ai jamais entrevu un seul de mes anciens camarades ayant fait le voyage avec nous. Le soir, nous devions nous déshabiller et mettre nos uniformes devant notre cellule. Nous les récupérions le lendemain matin vers 6H00 avec notre "jus". Il fallait vraiment avoir envie de boire quelque chose de chaud pour avaler cette mixture.

Maintenant, je vais arriver à une période dramatique de ma vie de jeune de 20 ans. J'avais une longue chevelure coiffée à la zazou (eh oui, c'était la mode, et ça embêtait les Allemands). J'en prenais soin car c'était ma plus belle parure. Vint le jour, où nous devions tous passer à la tondeuse. Mes camarades y allèrent décontractés mais pour moi, ils durent se mettre à cinq pour me tenir et me passer la boule à zéro. J'ose l'avouer, j'ai pleuré de rage et de colère. Deux jours plus tard, je n'y pensais même plus. Je regardais mes compagnons et je pensais à "Chéri-Bibi".

Le temps s'écoulait et nous jouions aux cartes. Je ne me souviens pas comment ce jeu a atterri dans notre cellule, mais le fait est là, nous en avions un et c'était notre seule distraction.

Aux environs du 10 Mai 1944, nous fûmes tous réunis sous le grand préau de la prison, où l'on nous remit nos vêtements civils, même nos ceintures et nos lacets, ce à quoi, nous n'étions plus habitués. Nous étions plusieurs centaines qui venaient de toute la France : Lyon, Bordeaux, Marseille... J'eus la joie de retrouver des camarades de la prison de la Santé que nous n'avions pas revu depuis notre "déménagement" mais cette fois, la plaisanterie était terminée et c'est là que j'ai appris par l'un de nos gardiens que dès que la prison était pleine, nous étions pris en charge par l'administration. Curieusement, ce n'était pas des S.S. qui prenaient la relève mais des soldats de la Luftwafen (armée de l'air).

Emmenés dans des camions jusqu'à la gare de Blois, bien entourés par nos gardes-chiourmes c'est dans des wagons de voyageurs de 3ème classe (eh oui ! çà existait encore) que nous avons fait le voyage jusqu'à Paris, gare d'Austerlitz. Bien sûr, nous pensions à nous évader mais nous étions trop bien gardés et la troupe était nombreuse. Dans un coin retiré de la gare, nous eûmes le plaisir de voir des membres de la Croix-Rouge. Ils nous offrirent des boissons chaudes, ainsi que des parts de pain d'épices mais, il nous était interdit de leur parler. Certains d'entre nous purent malgré tout leur souffler des adresses qui parvinrent à leurs destinataires. Tout cela, je l'ai su par la suite.

Nous connaissions notre destination : le camp de Compiègne (Oise). Embarqués dans des camions militaires, dix par camions bâchés avec deux sentinelles à l'extrémité du banc sur lequel nous étions assis. Là aussi, nous complotions entre nous Fallait-il tenter l'évasion ? Après réflexion, nous avons renoncé car avec la longue file de camions et de motards qui nous entouraient, nous aurions été abattus comme des lapins.

Arrivés dans cet immense camp, qui à l'origine était un camp de prisonniers de guerre, nous fûmes immatriculés et répartis dans des baraques en bois où nous nous installâmes par affinité. Curieusement, la moitié des baraquements étaient vides, et c'est à ce moment que j'ai appris que tous les huit jours environ, un convoi d'environ 2.000 hommes partait pour un lieu inconnu en Allemagne. Le camp se remplissait rapidement. Il en venait de toute la France. Ce camp était dirigé par un Colonel Français, prisonnier de guerre, qui nous faisait la morale, prônait la discipline, et nous incitait à obéir aux autorités Allemandes. J'aurais aimé savoir ce qu'il est devenu après la guerre. D'autres internés Français portaient un brassard avec l'inscription "Police".

Le premier qui a voulu me donner des ordres est mal tombé, je crois qu'il a perdu deux dents dans l'aventure qui nous a opposée, ce qui compensait toutes celles que j'ai perdu à chacune de mes arrestations. Quelques jours après notre arrivé, un appel nominal fut effectué et environ 2.000 internés qui étaient avec nous dans le camp "A" furent transférés dans le camp "B", signe de départ le lendemain à l'aube vers une destination inconnue. Aucun de nous ne fut appelé mais nous étions assurés d'être du prochain transport.

Effectivement, le lendemain, vers les 4H00 du matin, nous nous étions confinés dans nos baraques. Ce long convoi quittait le camp, direction la gare (j'ai su par la suite, que sa destinée était le camp de "Buchenwald"). Comme je comprenais l'Allemand, les responsables de mon groupe m'envoyèrent écouter les conversations des "S.S." qui se promenaient à l'intérieur du camp. J'ai surpris une conversation entre un "S.S." et un Alsacien interné qui se disait pro-Allemand, jurait qu'il n'avait rien fait et se demandait ce qu'il faisait dans ce lieu. L'Allemand lui assurait qu'il ne pouvait rien faire pour lui, mais en tant que compatriote, il lui donnait un conseil pour sa survie : le jour où il partirait en convoi pour l'Allemagne, on lui remettrait une grosse boule de pain ainsi qu'un saucisson. Il lui conseillait surtout de ne pas manger ce saucisson qui était un vrai bloc de sel. Le voyage durerait plusieurs jours et il n'aurait rien à boire de sorte qu'il pourrait en mourir. Je fis mon rapport à mes dirigeants qui se moquèrent de moi. Ils rêvaient déjà à ce casse-croûte monumental. Hélas, la suite m'a bien donné raison. Quand je pense que je m'adressais à des hommes d'environ 40 ans et qui avaient bien plus d'érudition que moi qui venait d'avoir 20 ans depuis cinq mois. J'avais déjà plus d'un an et demi de prison et plus d'une année d'illégalité, Résistance comprise. Je dois avouer que j'avais un caractère endurci. J'étais devenu hargneux et toujours l'esprit en éveil, toujours prêt à me battre. Je pense que par la suite cela m'a bien été utile.

Enfin, arrive le 20 Mai 1944. Nous sommes tous rassemblés sur la place d'appel du camp et appelés un par un, nous passions directement dans le camp "B" où se trouvaient déjà de nombreux camarades Français qui venaient du camp de "Voves", pour la plupart des communistes et également des droits communs du même camp. Ils faisaient partie d'un groupe qui avait purgé sa peine de prison mais, ils avaient été internés administratifs, gardés par des gendarmes Français et également livrés aux Allemands. Nous étions environ 2.000 hommes et nous savions que le lendemain, nous partions pour une destination inconnue.

CHAPITRE IV

Le lendemain, réveil 4 Heures du matin. Comme prévu, l'on nous distribua à chacun une grosse boule de pain ainsi que ce fameux saucisson. Certains commencèrent à dévorer cette manne, sans se rendre compte qu'aucune goutte d'eau n'accompagnait ce festin.

Et maintenant, je vais essayer de raconter la plus tragique et dramatique période de ma vie, ainsi que celle de mes compagnons.

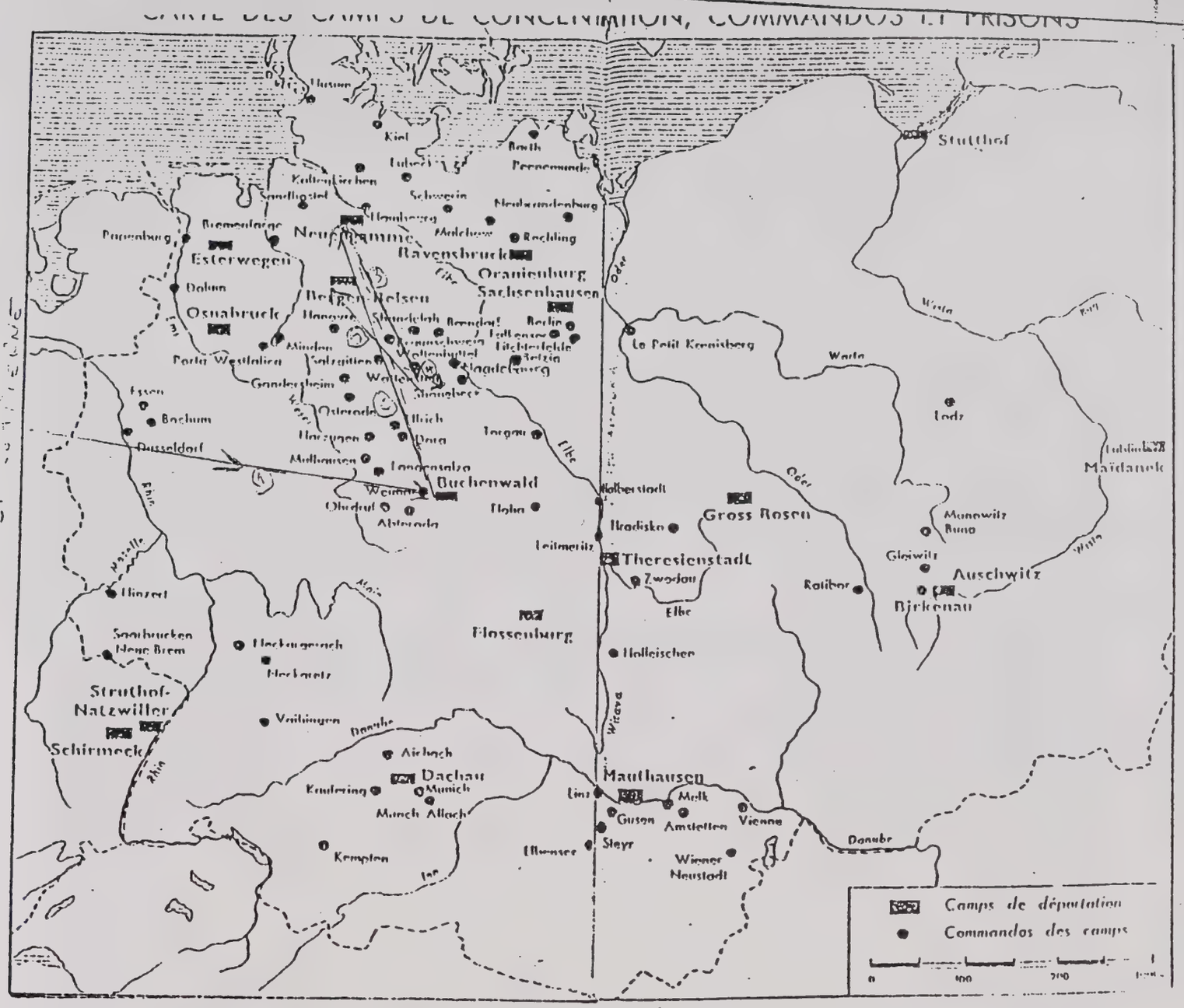
Réunis par groupes de cent, entourés de "S.S.", nous quittons le camp de Compiègne et traversons la ville. Nous voyons des rideaux de fenêtres remuer : de nombreuses familles essayaient de reconnaître qui leur fils, leur mari... Mais les "S.S." avaient l'ordre de tirer sur les stores qui bougeaient... Combien de femmes, d'hommes ont vu ainsi partir les leurs pour la dernière fois ?

Arrivés à la gare, nous vîmes ces fameux wagons de marchandises (8 chevaux, 40 hommes) qui normalement servaient aux troupes Françaises en période de guerre pour les amener sur le front. Cette fois, c'est nous qui en héritions, cent hommes et parfois 120 par wagon. Moi, j'eus de la "chance" : devant notre wagon, nous n'étions que cent. Nous avons essayé de nous grouper entre résistants ou politiques mais hélas, de nombreux droits communs se sont infiltrés dans notre centaine. Nous nous sommes posés la question de savoir comment nous allions tenir. Naturellement, les Allemands, avant l'embarquement nous ont averti qu'en cas d'évasion, tous ceux qui resteraient seraient fusillés, ce qui je crois ne nous a pas beaucoup impressionnés. Notre problème était de savoir comment nous allions pouvoir tenir avec notre bagage surtout qu'à l'intérieur, de notre "pulmann" se trouvait déjà une grosse tinette pour nos besoins. La solution fut vite trouvée pour certains d'entre nous qui avaient le sens de l'organisation. J'eus la chance de monter le premier. L'on me fit asseoir à une extrémité du wagon, les jambes écartées, et le suivant s'est incrusté, son dos collé sur ma poitrine et ainsi de suite. Celui qui s'est collé à moi, était une de mes vieilles connaissances : Maurice PHILIPPE, que j'avais connu à la prison de Fresnes et qui venait du camp de Voves. Son père était aussi dans notre convoi (comme le monde est petit !) Au début de mon récit, je vous avais signalé que je parlerai de lui et l'occasion se présente. Par la suite, nous avons été dans le même camp commandos et je l'ai revu quelques années plus tard à Paris : son père qui avait une quarantaine d'années n'est pas revenu des camps.

Quand notre groupe de cent personnes est monté dans ce wagon, nous avons eu droit à un petit discours d'un Allemand qui bredouillait quelques mots de Français. Il nous a demandé pour la dernière fois, de lui remettre nos couteaux et nos "armes" ; si nous étions surpris avec de l'outillage, tout le wagon serait fusillé. Sur notre réponse négative, la lourde porte du wagon s'est refermée ; nous avons entendu le lourd loquet se rabattre et notre wagon fut plombé. Déjà, nous commencions à manquer d'air. Il fut recommandé à chacun d'éviter de remuer et de trop parler pour économiser l'oxygène. Certains se trouvaient déjà mal et notre convoi n'était pas encore parti. Dans chaque wagon se trouvaient deux petites ouvertures à hauteur d'homme, condamnées par du fil barbelé et le peu d'air que nous respirions venait de là. Certains essayaient de se lever pour se rapprocher de ces lucarnes en écrasant ceux qui étaient devant. C'est triste à dire mais il a fallu commencer à les frapper pour qu'ils se tiennent tranquilles. Ensuite, on a organisé un tour, afin que chacun puisse respirer pendant une dizaines de minutes.

Malheureusement, malgré tous nos efforts pour n'être qu'entre politiques, la moitié de notre wagon était composée de droits communs qui venaient du camp de Voves. Dans notre wagon se trouvait un noir, je crois que c'était le seul de notre convoi de 2000 individus qui pourtant venaient de toute la France. Par la suite, j'ai su que c'était "John WILLIAMS", son nom d'artiste. Il avait également une vingtaine d'années et il devait mesurer environ 1.80 mètres et n'était pas encore connu. Sitôt notre porte fermée, il a sorti un couteau, nous avions pourtant été fouillés cinq ou six fois d'ailleurs, il n'était pas le seul à posséder une lame. Comment avaient-ils fait ? L'explication serait trop longue et puis cherchez, vous devinerez !! Dès que le convoi fut en route, ils ont commencé à entailler le plancher de bois. Aussitôt, les droits communs se sont mis à crier qu'ils allaient taper sur les parois pour avertir les "S.S.", qu'ils ne voulaient pas tenter de s'évader pour ne pas être fusillés. Sous leur pression, chacun du ranger sa lame et attendre une autre occasion pour tenter de fuir.

La chaleur qui tapait sur le toit du wagon et le manque d'air commencèrent à agir et la soif se faisait sentir surtout pour ceux qui avaient dévoré leur pain et leur saucisson, même parmi mes camarades qui ne m'avaient pas cru. Nous étions au mois de Mai 1944 et la chaleur extérieure était torride. Ce jour là, j'ai appris ce qu'était un sauna. Nous transpirions à grosses gouttes et même notre sueur était salée.



Mon périple,après mon départ de Compiégne:

Weimar(Buchenwald), Neuengamme,

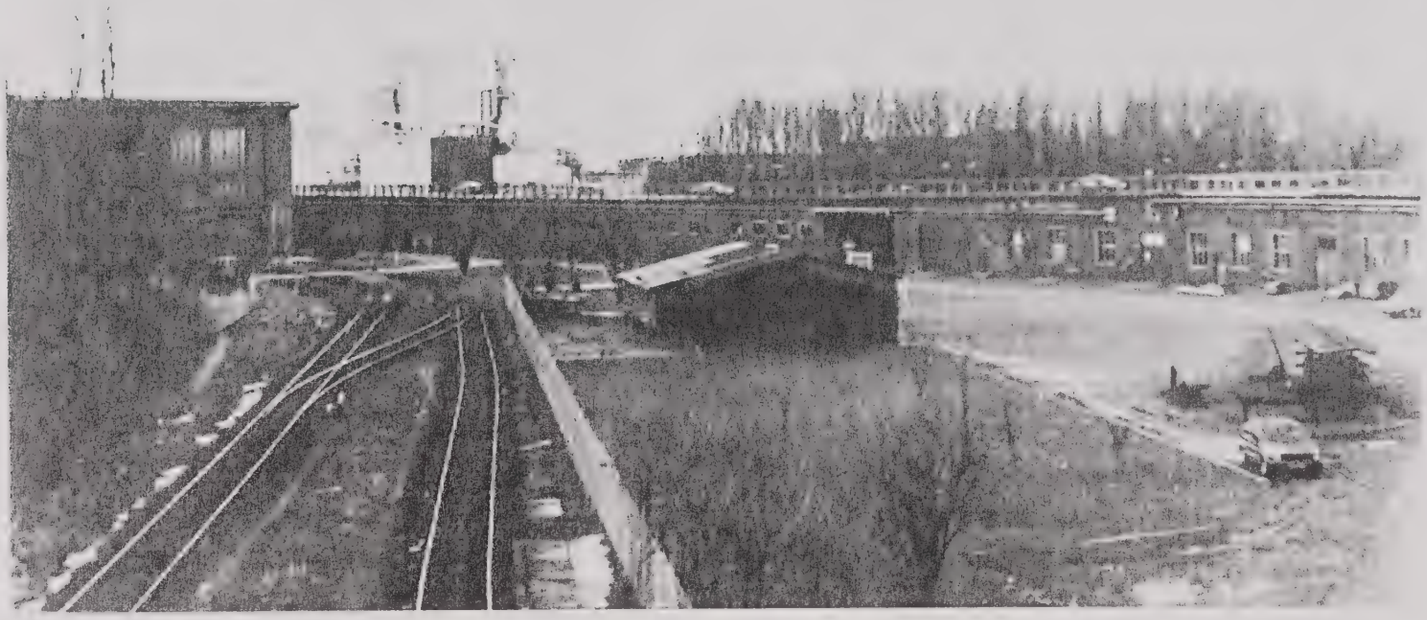
Wattensted, Drütte, Bergen-Belsen

Nous n'étions qu'au premier jour et nous n'avions aucune idée de la durée de notre voyage. Heureusement, aller respirer auprès de la lucarne chacun son tour, marchait à peu près bien, bien qu'il fallait souvent se fâcher pour évacuer ceux qui restaient trop longtemps. Comme nous avions nos montres, le passage de chacun était chronométré et nous étions obligés de frapper ceux qui ne voulaient pas quitter cette ouverture. Certains préféraient recevoir des coups et gagner deux ou trois minutes d'air frais.

Au bout de quelques heures, un autre problème se posa : notre tinette commençait à se remplir. Pensez-donc ! Nous étions cent. Il fut décidé bien tardivement que ceux qui voudraient uriner, le ferait par les petites entailles qui existaient dans le plancher. Le train continuait à rouler et les "S.S." qui devaient être au courant, ne s'inquiétaient pas de ces "petits détails". Et toujours cette soif lancinante ! ! Même moi, qui n'avais entamé ni ma ration de pain (ou si peu), ni le saucisson, j'avais la gorge desséchée, aucune salive. Certains commençaient à devenir fous et il fallut les assommer. Sans compter la tinette qui débordait ! ! Pour épargner le plus possible les pauvres gars qui étaient autour, il fallut interdire aux gens de faire leurs besoins. Ca devenait catastrophique ! ! Heureusement, la nuit approchait et il y avait un peu de fraîcheur. Nous roulions depuis 6 Heures du matin et ce n'était que la première journée. Combien de temps allait durer notre calvaire ? Tant que le train roulait, c'était supportable mais, il s'arrêtait parfois en rase campagne et y restait plusieurs heures et çà devenait intolérable.

Le lendemain, 22 Mai, la porte s'ouvrit enfin et il nous fut interdit de descendre. Seuls deux gars furent autorisés à aller vider la tinette dans les champs. Nous réclamions à boire et c'est sous les ricanements des "S.S." que la porte fut de nouveau refermée. Notre train reprit la route vers l'Est. Par la suite, j'ai souffert de la faim, mais la soif était quelque chose d'horrible. Certains devenaient fous, buvaient leurs urines (qui me croira ?) d'autres saignaient du nez et se délectaient de leur sang (qui peut me croire ?).

Le train continuait d'avancer vers l'Allemagne et il s'arrêta de nouveau Cette fois-ci tout le wagon dut descendre, même les morts ! Nous étions arrivés à la frontière Franco-Allemande, laquelle ? Je crois que c'était plutôt en Alsace, région qui venait d'être annexée car sinon, nous aurions du voir le Rhin.



Voie de chemin de fer ,longeant le camp de Drütte,par lequel nous avons évacués,à l'approche des troupes Anglaises

C'est à ce moment que je commençais à entrevoir la sauvagerie des nazis, car, toujours sans boire, nous fûmes obligés de remonter dans notre wagon pour être comptés et au passage, chacun d'entre nous eu un coup de trique sur la tête. C'est ainsi que nous sommes remontés. Aussi curieux que cela puisse paraître, nous étions entassés debout tous les cent dans la moitié du wagon, les quelques morts entassés dans un angle empilés les uns sur les autres. Le wagon fut de nouveau refermé et malheureusement, ce fut à coups de poings que chacun essaya de s'installer près de la porte par où un brin d'air réussissait à s'infiltrer dans notre cercueil ambulant. Le train continua à rouler ; à chaque arrêt dans une gare, mes compagnons me firent approcher près de la porte pour essayer de savoir où nous étions et comme j'étais le seul à comprendre un peu l'Allemand, j'essayais de les informer du lieu où nous nous trouvions.

Le 23 Mai, notre convoi entra dans une forêt et se mit à l'arrêt devant une gare. Là, à travers les interstices, je vis le nom de "Weimar". Nous ne savions pas encore à cette époque que c'était le fameux camp de "Buchenwald" et pour la première fois depuis notre départ, je vis des hommes dans cette forêt, vêtus de costumes de "zèbres". Après une longue journée d'attente dans ce bois, toujours enfermés et sans boire, j'ai entendu que l'on détachait deux wagons de queue de notre convoi. Le train se mit de nouveau à rouler. Pendant toute la nuit, de nombreux camarades se mirent à râler en chantonnant, ce qui signifiait que leur fin était proche. Dès que nous constations le décès de l'un d'entre nous, nous l'empilions sur le tas déjà existant. J'ose à peine vous parler de l'odeur des cadavres et des excréments mais malgré tout, nous nous encouragions mutuellement.

Enfin, notre train s'arrêta de nouveau et nous fûmes autorisés à descendre sur le quai. Nous étions à Hambourg et nous eûmes droit à un quart d'eau chacun. Ne cherchez pas à comprendre ce que représentait pour nous ces quelques gouttes d'eau. C'était la survie. Hélas, c'était des seaux qu'il aurait fallut à chacun mais nous étions dehors et nous respirions à pleins poumons. Les "S.S." formaient un barrage entre nous et les nombreux civils qui nous regardaient comme des bêtes curieuses.

Je vais ici vous narrer une anecdote qu'il faut avoir vu pour le croire. Un jeune Allemand d'une dizaine d'années qui était là avec sa mère, s'est approché d'un "S.S." et lui a demandé la permission de s'approcher du noir de notre wagon qui se trouvait à côté de moi. Il a mouillé son doigt et il a frotté la peau de notre camarade pour voir s'il ne déteignait pas. C'était la première fois de sa vie qu'il voyait un homme de couleur.

Après nous être dégourdis, nous fûmes priés à coups de crosses, de remonter dans notre wagon et le train se remit en marche. Nous étions le 24 Mai 1944. Dans la soirée, notre train s'arrêta définitivement et c'est de nouveau à coups de crosses, et de nerfs de boeuf, que nous arrivâmes à destination. Des "S.S." avec leurs chiens attendaient. Obligés de descendre nos morts, nous fûmes comptés une dizaine de fois, afin d'atteindre le chiffre 100.

Nous étions dans le camp de Neuengamme, à 30 Kms environ de Hambourg, au nord-est de l'Elbe. Après être entrés dans le camp par la porte principale, puis appelés, nous fûmes de nouveau recomptés et dirigés à l'extrémité du camp dans une immense cave, pleine de poussière et toujours sans boire. Malgré tout, nous avions de la place et nous pouvions bouger. De temps en temps, une centaine d'entre nous, sortait de cette cave pour être rasés, douchés et pour changer de "vêtements". Je l'ai su quand mon groupe de cent est parti à son tour dans le bloc de tonte et de douche. Nous n'étions pas fiers.

Mon ami René NIAUCEL qui avait été arrêté avec moi m'a dit en prenant un air sérieux : *"Ne t'inquiètes pas, je te prends sous ma protection"* et moi, je lui ai répondu : *"Mon pauvre René, ici en Allemagne, c'est moi qui te prends sous mon aile aile car tu ne comprends pas un traître mot de la langue de GOETHE"*. Il s'est vite rendu compte que c'est moi qui était dans le vrai.

Ils ont commencé par nous raser la tête ; cela ne m'a pas beaucoup tracassé, car j'avais déjà la boule à zéro, suite à mon passage à la Centrale de Blois. Nos coiffeurs étaient des droits communs Allemands. Nous les reconnaissions à leur triangle vert cousu sur leurs vestes, mais également des Polonais qui eux avaient comme nous par la suite, un triangle rouge peint en bas. La plupart étaient des droits communs ou des politiques mais de toute façon, les uns comme les autres n'aimaient pas les Français, soit-disant qu'ils avaient perdu la guerre par notre faute ! Après le rasage de tête, la tondeuse passait sous les aisselles, sur la poitrine, ensuite, à quatre pattes ! La tondeuse arrachait nos poils entre les fesses et autour de notre sexe. Imaginez alors l'état de la tondeuse et des rasoirs alors que 1600 hommes étaient déjà passés avant moi ! Nous étions également rasés sur toutes les parties de notre corps, même les plus intimes. Ensuite, nous avions le droit aux endroits où nous étions rasés, de recevoir avec un pinceau, une couche de grésil. Imaginez sur certaines parties de notre corps qui étaient écorchées les douleurs que cela pouvait occasionner.

Ensuite, nous eûmes droit à la douche qui était tiède. Je crois que ce jour, j'ai dû boire au moins cinq litres d'eau et j'étais toujours assoiffé. Nos vêtements nous avaient été retirés à l'entrée ainsi que nos objets de valeurs, mis dans des sacs. Mon pain et mon saucisson m'avaient également été confisqués à l'entrée. Je dis cela pour indiquer que cela faisait quatre jours que je n'avais rien mangé ! Juste quelques morceaux de pain pendant mon voyage.

Nettoyé et récuré, j'ai reçu à la sortie, comme pantalon une culotte de cheval, qui m'arrivait aux genoux, la veste d'un prisonnier de guerre Russe qui était trois fois trop grande pour moi ainsi qu'un bonnet, venu d'un prisonnier Russe, qui me couvrait toute la tête ; seuls mes yeux ressortaient, un caleçon long, une chemise ainsi qu'une paire de claquettes en bois aux pieds. Et voilà tout. Nous étions une centaine dans une arrière-cour. Dans notre accoutrement, je n'ai reconnu aucun de mes camarades.

Je cherchais mon ami René, qui de son côté essayait de m'apercevoir et ce n'est qu'en appelant son nom, et lui le mien, que nous nous sommes retrouvés face à face, méconnaissables. Nous sommes partis d'un fou rire qui ne s'arrêtait pas. J'ai aperçu un Allemand vêtu de rayé avec un brassard au bras "kapo". En Allemand, je lui ai demandé poliment si je pouvais avoir un mouchoir. J'ai reçu une première gifle et j'ai cru que ma tête allait se décoller du cou, avec un commentaire : *"tout de suite Mademoiselle"* avec l'accent guttural teutonique et là, j'ai compris que nous étions dans un camp de concentration Allemand. En temps normal, je me serais rebiffé mais j'ai vite compris que cet individu avait le droit de vie et de mort sur moi ; je l'ai d'ailleurs signalé à mon ami René qui ne comprenait pas ma passivité.

D'ailleurs, ce "kapo" tapait déjà sur nos camarades avec un "goumi", longue trique en caoutchouc pour nous rassembler et nous conduire dans un "bloc", en Français, une baraque. A l'intérieur de ce camp, je fus surpris de passer devant un de ces blocs où était affiché un grand écriteau avec ce terme : "muselmane". Dans un premier temps, j'ai pensé aux Arabes mais ils ne leur ressemblaient pas du tout. Je vis des êtres qui n'avaient que la peau sur les os. J'ai su par la suite, que c'étaient des tuberculeux qui attendaient la mort et qui finiraient dans le four crématoire. J'étais hébété et ne comprenait pas comment on pouvait laisser des gens mourir ainsi. Pour la plupart, c'était des Russes, des Polonais, des Yougoslaves, enfin des gens dont le pays était occupé par les Allemands.

Parmi eux, peu de Français car nous étions le premier convoi en provenance de la "douce France". Parmi les 30.000 à 32.000 personnes internées ici, il y avait bien par-ci par-là, dans cet immense camp, quelques Français éparpillés mais la plupart étaient des anciens "S.O." ou des volontaires qui étaient venu travailler en Allemagne et qui y avaient fait des bêtises (vols ou autres méfaits). Ils y avaient été internés et par eux, nous avons appris les réjouissances qui nous attendaient.

Il fallait répondre immédiatement à l'appel de notre numéro matricule : le mien était le Numéro 31613 (c'est pour cela que j'ai toujours dit que le 13 était mon numéro porte-bonheur, sinon je ne serais pas là à vous raconter les péripéties de cette partie de ma vie). Naturellement, l'appel de votre numéro était fait en Allemand et gare à celui qui ne répondait pas immédiatement ! On allait le chercher dans le camp et il pouvait recevoir une raclée qui pouvait aller jusqu'à la mort (oui vous avez bien lu "la mort"). Une chance pour mes compagnons, je leur traduisais simultanément en Français car croyez-le, pour des Français qui pour la plupart venaient de la campagne, et même des citadins, comprendre l'Allemand du jour au lendemain n'était pas évident. Par la suite, j'ai passé des jours, et même des nuits à leur faire dire leurs numéros. Ma grande joie était d'avoir pu en sauver une centaine mais croyez-moi, c'était difficile.

Le lendemain, appel de tout notre convoi sur la place d'appels qui était immense. Ils nous comptèrent une dizaine de fois, debout pendant plusieurs heures. Par la suite, je me suis toujours demandé s'ils savaient compter jusqu'à cent ou bien était-ce une façon de nous fatiguer ou de nous avilir, chacun de nous avait son opinion. Pour moi, ce fut l'instant crucial du début de ma vie concentrationnaire. Il y en eut d'autres, terribles mais de celui-ci, de ma rapidité de réflexion dépendait mon avenir immédiat. Jugez-en vous même : 2.000 hommes sont réunis et dans un silence de "mort", un interprète demande à tous les "Juifs" et "Nègres" de sortir des rangs. Pour les personnes de couleur, pas de problème, d'après mon ami RESTOUEIX, il y en avait trois, d'après moi, il y en avait qu'un : celui de notre wagon mais en dehors de moi, je savais qu'il y avait de nombreux Juifs dont de très grands responsables de la Résistance et c'était ces grands hommes, les érudits, ces hommes qui pour la plupart sortaient de Grandes Ecoles, qui jetaient des regards anxieux sur moi me demandant ce "qu'il fallait faire". Je me souviens leur avoir dit en chuchotant qu'ils fassent ce qu'ils voudraient mais moi, de ce jour, je les ignorerait.

Je n'ai pas bougé, eux non plus d'ailleurs. D'après mon ami GRINCOURT, un seul s'est présenté et toujours d'après lui, il n'est pas rentré. Ensuite, après dissolution des rangs, nous fûmes parqués dans des "blocs", dans ce camp immense qui d'après moi, pouvait contenir 50.000 personnes de toutes nationalités, mais en majorité, des Russes et des Polonais. Pour les Russes, c'était presque tous d'anciens prisonniers de guerre mais comme les Allemands ne respectaient pas la Convention de Genève, ils les avaient parqués dans des camps où ils étaient condamnés à une mort lente, comme nous d'ailleurs, mais je ne le savais pas encore.

Le lendemain, nous fûmes de nouveau rassemblés sur la place d'appel et chacun d'entre nous, dût passer devant des rangées de "schreibers" Allemands, des droits communs ; et chacun d'entre nous dût décliner son état civil : nom, prénom, date et lieu de naissance, le nom du père, de la mère. Quand arriva mon tour, je risquais le tout pour le tout (car je savais qu'ils possédaient nos dossiers qu'ils avaient emmenés avec eux de France). Comprendre l'Allemand me servit une fois de plus, quand on me demanda mon nom, j'ai annoncé : CLEMENT, prénom : Jacques, lieu de naissance Bastia (Corse). Je savais que la Corse était libérée du joug Italo-Allemand, le nom de nom de mon père : Félix (pourquoi Félix, je n'en sais rien, c'est le premier nom qui m'est venu à l'esprit), j'en ris encore, son lieu de naissance : la Corse, je ne me souviens plus du nom que j'ai donné pour ma mère, mais le lieu de naissance, la CORSE (allez contrôler !) Entre nous, je n'étais pas fier. Et s'ils découvraient la vérité ? J'ai su dans la journée que j'avais bien fait car tous nos dossiers venant de France avaient été brûlés par l'interprète du camp qui les avait eu en sa possession. A la lecture de nos dossiers, il avait vu que la majorité du convoi était composé "N.N." : "nacht" und nabel", des "nuits et brouillards", des individus qui ne devaient pas revenir vivants des camps Allemands (tous ceux de Voves étaient pour la plupart des Communistes).

Nous, nous étions considérés comme des terroristes, mais dans notre convoi, se trouvaient également ce que les Allemands appelaient des "Proéminents" c'est-à-dire des otages à protéger. Parmi eux, de nombreux Généraux ou des Préfets, ce qui fait que les dossiers brûlés, nous étions tous logés à la même enseigne. Cet interprète chef du camp, d'après moi était Hollandais, d'après mes camarades, il aurait été Belge, ce qui ne change rien au problème car par la suite, il fut pendu !

Voilà la raison pour laquelle, ils étaient obligés de relever nos identités. Mon ami René NIAUCEL était un peu rassuré. Moi, un peu rassuré avec ma nouvelle identité, en mon for intérieur, je me disais qu'il fallait que je trouve une solution afin de me séparer de tous mes camarades qui connaissaient mes vraies origines. L'occasion s'est présentée le lendemain, 27 Mai 1944. On demandait des volontaires pour partir en commando". Je me suis aussitôt présenté ainsi que mon ami René qui maintenant ne voulait plus me quitter car il avait compris que c'était lui qui se mettait sous ma protection (grâce à ma connaissance de la langue Allemande).

Nous fûmes rassemblés dans un bloc où on nous enleva nos défroques et nous eûmes droit à la fameuse tenue rayée, toute neuve, notre matricule cousu sur le côté gauche de la veste (le mien était le 31613). Au dessus, un triangle rouge, pointe en bas avec un "F" peint à l'intérieur. La pointe en bas signifiait "Politique", le "F", tout simplement la nationalité Française. Mon matricule était également cousu sur la jambe gauche de mon pantalon. J'eus également droit à un caleçon long ainsi qu'à une paire de chaussures en toile et à semelles de bois. Une fois vêtus, nous fûmes rassemblés et là, à ma grande désillusion et à ma grande peine, mon ami René ne fut pas accepté dans ce commando. Plus tard, j'ai connu la raison : avant de partir pour ce commando, nous avions passé une visite médicale devant des médecins "S.S." et mon ami René avait été refusé car il avait une hernie. Bien après mon retour, j'ai appris qu'il avait été transféré au camp de "Saxenhausen" et qu'il y avait été porté disparu.

Le 28 Mai 1944 au matin, le matricule 31613 est devenu dorénavant mon "identité". C'est sous ce numéro, dit en Allemand, que je devrais me présenter à chaque appel, au garde à vous, tête nue, le "mutse" (calot en Français) de la même couleur que mon costume zébré, tenue d'été d'une toile très fine. Nous fûmes embarqués environ 500, dont une majorité de Français. Seuls les "kapo" étaient des Allemands, au triangle vert, des droits communs pour nous commander dans des wagons découverts, des minéraliers, et en route pour une destination inconnue. Le voyage a duré une journée et une nuit, souvent arrêté par des alertes aériennes. En arrivant le lendemain matin, j'ai su que nous étions dans le "land" de "Brauschweig" et notre camp avait comme nom "Wattensted". C'était nous qui l'étrennions, en tant que déportés. Il y avait une dizaine de baraques en bois ce qui signifiait que d'autres déportés ne tarderaient pas à arriver.

Nous étions momentanément en quarantaine mais, trois jours plus tard, rassemblement à 5 Heures du matin et en route pour l'usine, où le travail commençait à 6H00 et se terminait à 18H00. Je tiens à vous parler de cette usine qui s'étalait sur des dizaines de Kilomètres carrés et qui fabriquait d'énormes obus. Dans ces lieux étaient extraits le métal, le charbon, enfin tout ce qui était nécessaire pour la fabrication de ces engins de mort. Comme la plupart d'entre nous, dont la majorité venait de la campagne, nous ignorions en quoi consistait notre travail. Devant nous, dans ces immenses ateliers, se dressaient des presses gigantesques, des fours énormes et quand la porte d'un de ces fours s'ouvrait, il se dégageait une chaleur de 1800 degrés (oui, vous avez bien lu). Notre travail consistait à y enfourner avec de longues pinces, un bloc d'acier qui ressortait par l'arrière de ce mastodonte, tout rougi. Il était repris par d'autres déportés, également avec de longues pinces et il était embouti pour lui donner sa forme oblongue.

Mon travail consistait à prendre ce bloc d'acier en forme d'environ un mètre de long. Nous étions deux à le récupérer à l'arrière de la presse, et à le faire rouler encore incandescent, sur du sable afin de le laisser refroidir. Avec mon compagnon de misère, il fallait synchroniser nos gestes sinon, c'était la catastrophe. Quand les blocs étaient refroidis (ce qui pouvait durer des heures), d'autres camarades venaient les chercher et ils partaient à l'usinage. Naturellement, j'apprenais au fur et à mesure.

Nous avions avalé à notre réveil une espèce de café et ce n'est seulement qu'à midi que nous avions droit à un litre de soupe, où surnageaient quelques rutabagas mais pour nous, quel festin ! Notre gamelle que nous appelions "michka", je n'ai jamais cherché à savoir pourquoi, mais cela devait être d'origine Russe, n'avait pas besoin d'être lavée, nous la remplissions d'un litre d'eau que nous avions à volonté et que nous buvions d'un seul trait, ce qui nous permettait de nous remplir l'estomac et d'épancher notre soif car imaginez la chaleur, devant et derrière ces fours. Quand pendant notre travail nous voulions boire, il f allait se faire remplacer car les blocs d'acier sortaient sans discontinuer des fours. La seule satisfaction que nous avions, était de pouvoir se relayer une heure devant les fours, une heure derrière car il était impossible de rester une journée complète devant ces gueules béantes qui avalaient ces blocs d'acier, sous les cris incessants des kapos qui hurlaient sans cesse "loos, loos", vite, vite, et qui de temps en temps, pour se distraire, donnaient un coup de schlague sur la tête ou sur le dos d'un déporté (qui peut se l'imaginer ?).

Le 6 Juin 1944, comme nous avions appris le matin même le débarquement sur les côtes Normandes, inutile de vous dire notre joie. Nous nous voyons déjà libérés vers le 14 Juillet pour la Fête Nationale et c'est ce jour, que dans l'usine, j'ai vu un Français reconnaissable car il avait sur le dos l'uniforme vert des chantiers de jeunesse. En principe, nous n'avions pas le droit de lui parler, car il était soit ouvrier libre, soit volontaire pour venir travailler en Allemagne, soit S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). Je me suis approché de lui et comme lui avait le droit d'écrire et de recevoir du courrier, je lui ai soufflé une adresse à Montreuil en lui disant de faire savoir que Jacques était vivant et qu'il espérait bientôt rentrer. Ce triste individu m'a traité de bandit et m'a dit qu'il ne voulait pas finir comme moi. Quel dommage que je je n'ai pas pu le retrouver à mon retour des camps ! !

A cette cadence, l'infirmerie du camp se remplissait assez rapidement, que ce soit par malnutrition, fatigue ou brûlure : j'ai connu un jeune Français (BERGNOT) qui a eu le pouce brûlé et que le Docteur Polonais du camp, qui était un Généraliste, a été obligé d'amputer de son doigt, avec pour seule anesthésie, du chloroforme et par la suite, comme la gangrène s'était propagée, on dut amputer d'autres doigts puis, toute la main. A son retour en France, car par chance, il est revenu, je l'ai revu à un de nos Congrès. Tout l'avant bras avait été gangrené car le Médecin, qui entre parenthèses parlait couramment le Français ; ne possédait que quelques outils rudimentaires pour opérer. La liste des brûlés s'allongeait et ensuite, comment stérilisait-il les outils ? Cela demeure un mystère. Il avait pour aide un Espagnol qui n'avait jamais été infirmier et qui soulageait les pauvres diables que nous étions avec un peu de sulfamides mais hélas, son stock s'épuisait vite.

Nous attendions avec impatience l'heure de rentrer au camp pour percevoir notre ration de pain, un pain Allemand d'environ 1 Kg où il y avait davantage de son que de blé. Ce pain était partagé en quatre, ce qui nous faisait environ 250 grammes par jour, plus une ration de margarine. Quelquefois, nous avions droit également à une rondelle de saucisson. Je serais incapable de vous dire avec quoi cela était fait. Tout était dévoré en deux minutes. Nous tentions de faire durer la "dégustation" mais comme la faim nous tenaillait l'estomac, il nous était difficile de résister. Notre unique plaisir était de nous raconter des recettes de cuisine. En rêve, nous imaginions des gigots entiers avec des pains de quatre livres, ou des pains fantaisies entiers avec deux centimètres de beurre... J'arrête là cette énumération car le livre entier n'y suffirait pas.

Il ne faut pas que j'oublie les appels continuels au cours desquels, nous pouvions rester des heures debout car ils n'arrivaient jamais à trouver le compte exact des déportés. C'est au bout de deux mois de ce travail de forçat que j'ai attrapé une otite à l'oreille gauche avec une forte fièvre et que je pus entrer au "revier", l'infirmerie du camp. Pour y entrer, il fallait avoir une forte fièvre, ce qui était mon cas. Quel plaisir d'avoir un châlit à étage pour soi seul, de ne plus avoir à se lever à l'aube, de ne pas travailler, de pouvoir se laver, de pouvoir reprendre forme humaine et surtout, d'avoir la même ration que les travailleurs ! Mais hélas, pas de médicament pour me soigner, sauf ces fameux sulfamides et encore, parce que je pouvais parler avec notre infirmier en Espagnol ; car j'arrivais encore à le parler couramment.

A l'infirmerie, les malades avaient droit à des rations de soupe et tout cela, sans rien faire. Le soir, je voyais arriver mes pauvres compagnons de misère, sales et déguenillés, obligés de subir ces appels interminables avant de recevoir leurs maigres rations. C'est triste à dire mais c'était devenu "chacun pour soi". J'ai connu en ce lieu des hommes qui dans la vie courante était des dirigeants, des hommes de caractère qui ici, après avoir avalé leur ration, couvaient du regard la ration du voisin, les yeux exorbités. Ces hommes qui étaient devenus des loques ne se lavaient même plus. Ils étaient obligés de recevoir des coups de "goumi", administrés par les Kapos pour aller se laver.

Il m'est difficile de transcrire ici, noir sur blanc, ce qui me trotte par la tête... Par ce que nous subissions physiquement et moralement, ils cherchaient à nous avilir ; d'ailleurs, nous n'étions plus considérés comme des êtres humains mais comme des bêtes toujours à l'affût de notre nourriture, avec la seule différence que nous, nous étions obligés de la gagner par un travail d'esclave. Oui c'est bien le terme qu'il faut employer.

Vers le mois d'Août, j'ai vu arriver dans le camp voisin du nôtre, un convoi de femmes. Certaines parlaient le Français mais il nous était interdit de leur adresser la parole. D'ailleurs, nous étions séparés par une double rangée de fer barbelé. Ce convoi de femmes, que je n'ai pas pu approcher, devait subir le même sort que nous, travailler pour leur nourriture. Elles devaient certainement subir le même sort que nous pour les coups, la famine, la saleté, la crasse, et pour elles, le manque d'hygiène devait encore être plus pénible que pour nous mais comme nous, elles devaient subir et résister.

Pour moi, là était ma force : résister, ne jamais baisser la tête, répondre quand cela était possible coup sur coup. En un mot, se faire respecter et dans mon cas, cela m'a beaucoup aidé car j'avais de la volonté et je n'avais qu'un but : résister et revenir en France et pouvoir relater ce que nous avions vu et subi.

Il faut que je vous raconte une histoire qui s'est passée à l'usine. Avant mon séjour à l'infirmerie, je revenais des toilettes quand, j'entendis des cris et des hurlements. Je m'approchais de l'endroit d'où provenait ce tumulte et là, je vis une chose horrible : Un kapo Allemand, droit commun évidemment qui frappait avec un manche de pioche un homme à terre et qui lui disait en Allemand : *"Vite, au boulot !"* Et l'homme, sanguinolent lui répondait en Français : *"Non ! Je suis Français et je ne travaille pas pour la machine de guerre des ennemis de mon Pays !"* Le rapport-Fuhrer, disons plutôt le "S.S." qui commandait notre commando s'est approché du groupe en demandant en Allemand que je comprenais facilement ce qui se passait. *"Cet homme refuse de travailler"* répondit le Kapo. Le sergent "S.S." s'est approché de notre compatriote, à terre, et lui a ordonné de reprendre le travail et là, je vis quelque chose d'inouï : notre camarade allongé sur le sol a craché à la figure du "S.S.". Celui-ci a sorti son revolver et lui a logé une balle dans la tête. Je ne me souviens pas exactement d'où il venait mais je crois que c'était soit de Clermont-Ferrand ou de Saint-Etienne. Je tenais absolument à raconter cela et montrer le courage de certains d'entre nous, car refuser de travailler c'était la mort certaine. Etait-ce du courage ou de l'inconscience ? A vous de juger.

Malheureusement, tout a une fin. Courant Août, à une vingtaine d'entre nous, pour la plupart des Français, on annonça qu'on allait changer de camp, que nous allions avoir un travail plus léger en tant que malades. Ce camp était situé à environ 5 Kms du nôtre. Ce changement de travail consistait, au lieu de fabriquer de gros obus, à usiner pour les canons de "88", que les Allemands appelaient "Action 88", je n'ai jamais compris pourquoi. Ce camp se composait de quatre blocs, de 45 mètres de long sur 12 mètres de large, était tout en longueur mais dans chaque bloc, nous étions environ 800 à 900 et cela sans erreur de ma part, car sur chaque porte d'entrée était inscrit le nombre de "stuc" (traduction en Français : des morceaux). Je fus affecté au bloc 1.

Le jour de mon arrivée, nous étions environ 850 "stucs" et heureusement pour nous, nous étions une centaine de Français et tous groupés. Le bloc était partagé en deux rangées de châlits. Au centre, quelques tables et une vingtaine de tabourets. Le début du bloc, quatre mètre environ était réservé au "blocktester" (chef de bloc) et au "stubdienst" pour l'entretien du bloc. C'était un tzigane Allemand, du nom de "Pepi", il mesurait environ 1.80 mètres et était gros et lourd. C'est lui qui recevait les rations de nourriture et le pain qui nous étaient destinés. Inutile de vous dire qu'il ne connaissait pas les affres de la faim.

Au fond du bloc, une dizaine de mètres étaient réservés au "waschrum", lavabos ainsi qu'aux toilettes, une vingtaine approximativement pour tous. Ce qui fait qu'il restait trente mètres pour loger nos 800 stucs. Les châlits étaient à trois étages, d'une largeur d'environ 80 cm. Si vous avez le temps, faites le calcul : comment 800 à 900 hommes même squelettiques, pouvaient-t'ils tenir ? Nous couchions à 2 ou 3 par châlits, têtes bêches... Il faut vous dire que nous n'étions pas bien gros et nous arrivions à nous caser. Je commençais à regretter "Wattensted" mais le pire que nous avions à endurer, c'est que ce camp était infesté de poux. Dés notre arrivée, au contact d'autres déportés, nous commençâmes à nous gratter, c'était horrible. Mais par la suite, nous nous habituâmes à vivre avec (et eux avec nous !).

Dès le lendemain de notre arrivée, réveil à 4 Heures, distribution à volonté d'une eau chaude, noirâtre que la plupart ne buvaient pas, ce qui fait que nous en avions à foison. L'avantage de cette mixture est qu'elle était chaude. Réunion à 5 Heures sur la place d'appel et comptage et recomptage par les "S.S.". Quel travail pour réussir à nous grouper par centaines ! Enfin, le départ pour l'usine où nous devions obligatoirement commencer à 6 Heures. Notre atelier était situé à environ 1 Km 200 du camps. Nous remplacions l'équipe de nuit. Notre usine de fabrication d'obus travaillait 24 Heures sur 24 . Je fus appelé à l'usine de peinture. C'était le bout de la chaîne de fabrication. Comme les gros obus, ils étaient coupés en morceaux, chauffés dans les presses, emboutis, refroidis et ensuite arrivaient dans notre atelier "Hall 1" où ils étaient usinés, taraudés. Ils arrivaient chez nous et l'intérieur recevait une couche de peinture noire. Auparavant, ils passaient par le "contrôle" qui était clôturé par un grillage car de nombreux civils y travaillaient, surtout de nombreuses femmes Allemandes. Le contrôle consistait à vérifier si l'extrémité de l'obus était bien taraudée de l'intérieur et chaque obus était tamponné avec un poinçon soit un "T" (Tolérés), soit un "G" (gute) (bon).

Les "Bons" servaient pour les canons, les "Tolérés" servaient pour les bombardements.

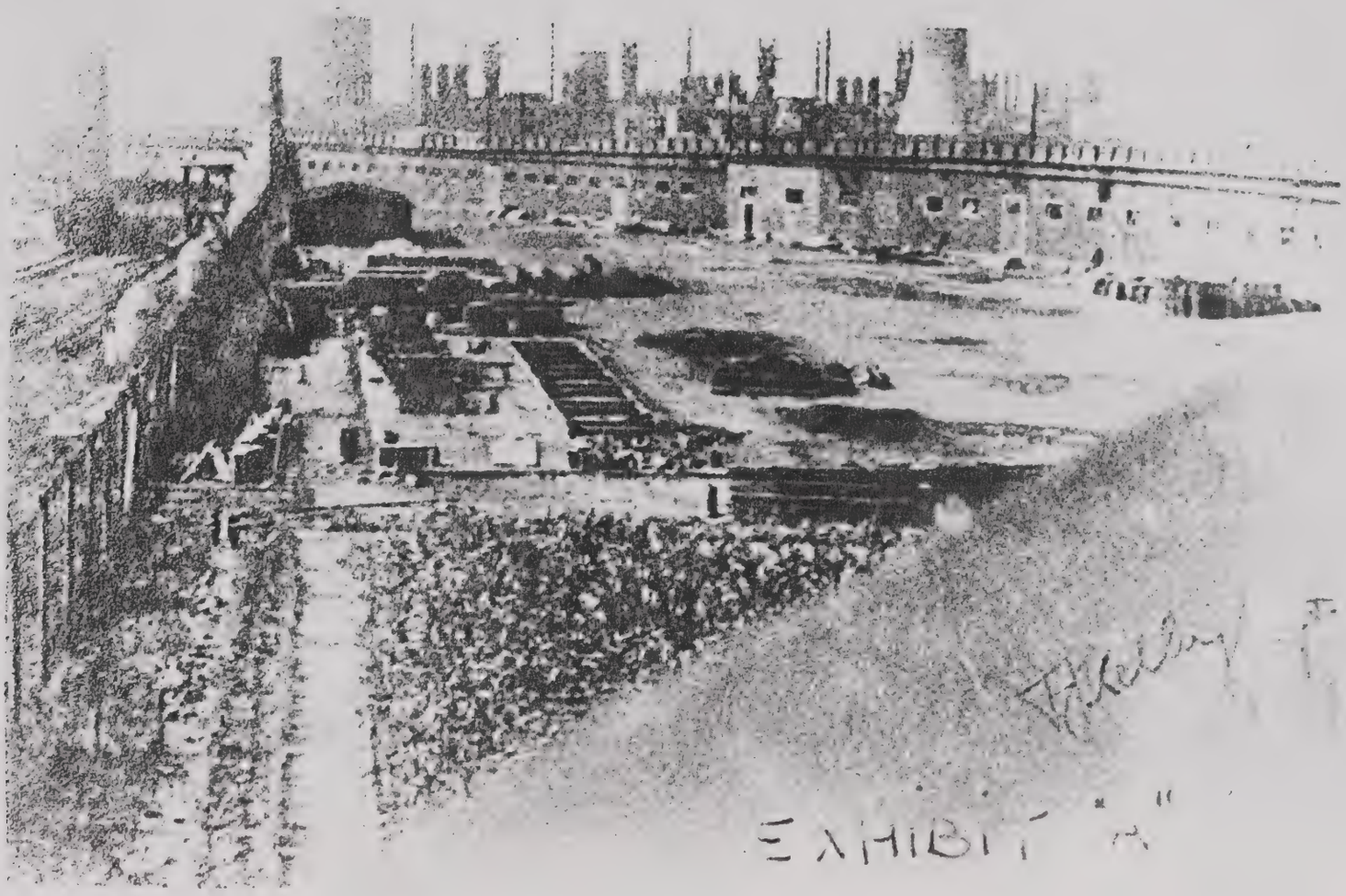
Comme des Français étaient chargés de ce travail, inutile de vous dire le nombre de "T" et de "G" inversés ! C'était du sabotage. S'ils étaient pris, c'était la corde. J'ai assisté à de nombreuses pendaisons, tout le camp était obligé d'y assister. Plusieurs qui s'étaient évadés et avaient été repris furent pendus. Ceux qui avaient pu s'évader, étaient souvent des Polonais qui étaient de connivence avec des civils de même nationalité qui leur fournissaient des vêtements civils. Tous ceux que je connaissais ont été repris et pendus. Un jeune Polonais de 19 ans avait récupéré un bout de cuir d'une courroie d'un des tours, cette courroie était inutilisable et traînait dans un coin de l'atelier. Ce jeune Polonais avait avec ce bout de cuir rapiécé ces claquettes que nous avions aux pieds. Il fut dénoncé au rapport-Fuhrer (le Sergent). Il reçut une volée de coups de bâton pour "sabotage". Une quinzaine de jours plus tard, il fut appelé et pendu devant tous les déportés du camp (qui peut imaginer cela ?). Une autre fois, ce fut un évadé repris et un Alsacien traduisit en Français les raisons de sa punition, textuel j'entends encore sa phrase : *"Il s'est évadé et a volé un cochon pour le manger"*. Il devait avoir faim et un sacré appétit !

J'en reviens à la peinture des obus : après la peinture intérieure, mon travail consistait à visser un bouchon sur la partie conique et à l'accrocher sur une chaîne qui tournait en permanence. A l'autre extrémité, un autre peintre avec un pistolet, peignait cet obus en jaune. L'obus passait ensuite dans un séchoir et quand il repassait devant nous, nous devions le décrocher et l'entasser avec les autres obus dans un carton prévu à cet effet. Quand la quantité était suffisante et comme la voie de chemin de fer était à l'extérieur, nous remplissions des wagons qui partaient à la poudrerie. A midi, le travail s'arrêtait et nous allions toucher notre litre de soupe, certains avaient parfois la chance de récupérer quelques morceaux de rutabagas, quand ils avaient le bonheur d'arriver vers le fond de la marmite. Les premiers avaient un litre d'eau et s'ils rouspétaient, ils avaient droit en plus à un coup de louche sur la tête et souvent à une partie de la gamelle renversée. Nous avions donc intérêt à nous taire.

Cimetière,non loin du camp de Drütte,ou de nombreux déportés ont été enterrés

Vers 12H30, le travail reprenait, la faim nous tenaillait le ventre et cela jusqu'à 18 Heures, heure où l'équipe de nuit prenait la relève, ce qui fait que les machines ne s'arrêtaient pas. Après le rassemblement, retour au camp où nous étions à nouveau comptés. Puis, nous attendions l'entrée au bloc. Si le chef du bloc était de bonne humeur, nous rentrions immédiatement, et touchions notre ration de pain et de carré de margarine ; en cas contraire, selon son bon plaisir, il nous faisait attendre à l'extérieur par n'importe quel temps, parfois plus d'une heure. Il faisait cela par sadisme, et nous n'avions pas intérêt à rouspéter car le râleur recevait en plus une bastonnade.

Pendant les premiers mois, notre ration de pain était d'un pour quatre, par la suite, un pour cinq. Quand nous étions quatre, j'avais avec moi un Français, Jean MARTIN, un Rennois, résistant et deux Russes dont un Nicolas, faisait la répartition du pain et c'était au milligramme près. D'ailleurs, il avait fabriqué une petite balance. Nous avions de la chance de l'avoir avec nous car il était honnête. Dans d'autres groupes, c'était la bagarre tous les soirs. Pour moi, il ne fallait pas cinq minutes pour avaler mon morceau de pain sur lequel j'avais étalée ma margarine. Mon ami GRINCOURT, faisait durer le sien près d'une heure (c'est lui qui avait raison). Ensuite, en attendant le couvre-feu, nous sortions sur la place d'appel retrouver d'autres Français et parler de festins que nous avions fait et de ceux que nous ferions à notre retour. D'autres déportés de toutes nationalités faisaient du troc : du pain contre des cigarettes ou l'inverse, incroyable ce qu'on pouvait trouver sur ce marché ! Mon ami Jean ne me quittait pas car je traduisais pour lui tout ce qui était dit en Allemand. Il avait environ 35 ans et tenait un salon de coiffure à Reims, il me parlait souvent de sa femme et de sa fille. Je lui évitais souvent des corrections par la traduction simultanée de l'Allemand en Français. Il était venu comme moi de "Wattensted" et ne me quittait pas ; je lui appris son matricule en Allemand et il m'en était très reconnaissant. Nous partagions le même châlit. Ce qui m'amuse c'est qu'il m'avait promis, si l'on revenait tous les deux, du champagne pour toute la vie. Moi, je ne savais même pas que ce vin existait. Il avait un avantage en tant que Friseur (coiffeur) du bloc de percevoir un demi-litre de soupe le jour où il rasait et nous tondait, car ils nous avaient imposé d'être rasés tous les deux jours, sous peine d'être privés de pain. Chacun se débrouillait comme il pouvait. Moi et d'autres Français, profitions de notre ami pour passer en priorité, d'ailleurs la même chose se produisait pour les autres nationalité avec les coiffeurs Russes et Polonais.



Vue d'avion du camp de concentration de Drütte,

après la libération

Ce que vous voyez à droite,est une route,et en

dessous,avec les petites lucarnes,ce sont nos blocks

Vue d'avion du camp de Drütte,après le libération

Naturellement,les clotures electrifiées sont enlevées

Pour la tonsure, tous les quinze jours environ, nous étions tondus, sur les côtés de la tête, ce qui nous laissait apparaître une crête au milieu du crâne. Cette semaine là, nous étions appelés "les hurons" ; la quinzaine suivante, la tondeuse nous enlevait cette crête, ce qui laissait un vide au milieu du crâne, vide que nous surnommions en Allemand "losen strass", "route des poux" car il est inutile de vous dire que nous en étions couverts. Quand vous passiez votre main sous vos aisselles, vous en rameniez des poignées. Notre amusement, il fallait bien se distraire, était d'en ramasser de nombreuses poignées et d'y mettre le feu, on se serait cru un 14 Juillet tellement çà pétaradait... Nos vêtements étaient désinfectés environ une fois par mois. Au fond du camp, après l'infirmerie qui était le 5ème bloc, existait un petit bloc destiné à cet usage.

Il faut que je vous explique comment cela se passait : le jour où nous étions en repos, ordre nous était donné de nous déshabiller et d'entasser nos vêtements dans une voiture à bras qui était dirigée vers l'étuve. Nous restions nus toute la journée en attendant le retour de nos loques. Nos paillasses qui étaient également infectées de vermine, restaient dans les blocs (méthode Allemande de désinfection), nos vêtements étaient ramenés le soir, à peine secs et étaient déversés à l'intérieur de notre bloc. Imaginez 800 à 900 individus qui se précipitaient sur cette montagne de chemises, caleçons, vestes et pantalons, chacun essayant de récupérer le sien, car il ne faut pas oublier que nous avions notre numéro matricule sur notre veste et notre pantalon... Pour les sous-vêtements, les premiers prenaient les moins déchirés, les plus faibles parmi nous, prenaient ce qui restait et naturellement, certains prenaient deux chemises et les derniers qui étaient dépourvus allaient se plaindre au chef du bloc qui leur en remettait une (chemise ou caleçon) mais auparavant, leur infligeait une correction (surtout, ne me demandez pas pourquoi, je pense que c'était pour se défouler). Pour les costumes rayés, c'était la même chose mais la plupart n'avaient plus leurs numéros et là était ma chance car travaillant à la peinture, dès notre retour à l'usine, je voyais défiler tous mes compagnons et avec un bout de bois trempé dans la peinture noire, j'inscrivais leurs numéros car ceux qui n'avaient pas leurs numéros étaient privés de soupe (méthode Allemande). Inutile de vous dire que le lendemain dans le bloc, nous avions autant de vermine que la veille.

Six mois déjà que le débarquement avait eu lieu. Nous avions appris la libération de Paris. Nous savions que les Russes avançaient à l'Est mais pour nous, rien de nouveau. Un jour, je vis arriver mon ami Henri GRINCOURT (dont j'ai parlé plus haut). Il sortait de l'infirmerie et était intégré à mon commando de peinture. Nous avions passé plusieurs mois côte à côte à accrocher les obus et à décortiquer ces fameux bouchons filetés sur lesquels, la peinture s'était agglomérée. Moi, j'en faisais 3 ou 4 pendant que lui était toujours au premier. Les miens étaient faits à la va-vite, les siens avaient l'aspect du neuf. Il faisait un travail soigné, lentement, absolument et procédant de la même manière pour manger sa ration de pain. Nos discussions à longueur de journée consistaient à parler de mangeaille. Il me parlait de sa mère et de la manière dont elle s'y prenait pour accommoder un gigot : je pourrais même vous dire le nombre de gousses d'ail qu'elle utilisait pour donner du goût à sa viande ! Et nous, nous salivions à cette pensée ! Sans oublier les kilos de flageolets qui l'accompagnait. Je savais que sa mère achetait son pain d'épices à Pithiviers dans le Loiret, parce que c'était là qu'il était le meilleur... J'arrête l'énumération de la nourriture. Nos estomacs grondaient et réclamaient. Henri n'était pas le seul à me confier ses préparations culinaires favorites, tous les Français avec qui j'étais en contact, et ils étaient nombreux, venaient me détailler leurs recettes.

Les semaines et les mois s'écoulaient. Nous avions des nouvelles du front et pour nous, cela n'avançait pas assez vite. Henri m'avait quitté pour entrer à l'infirmerie il s'était enfoncé une énorme écharde sous l'ongle d'un doigt et celui-ci s'était infecté. A sa sortie de l'infirmerie il changea de commando mais nous ne nous sommes pas perdus de vue. Un autre Français l'avait remplacé, il venait d'arriver à Drütte, un nommé Max, un grand échalas d'environ 1m80 avec un accent du Sud de la France. Son seul sujet de conversation : la bouffe, la bouffe, la bouffe... Il en devenait fou. D'ailleurs, il en est mort mais je vous en parlerais plus tard, le pauvre, il maigrissait à vue d'oeil et pourtant, il avait quitté la France et le camp de Royalieu près de quatre mois après moi.

Le plus dur après la faim, la crasse et les mauvais traitements, était le manque de sommeil. Imaginez que pour être au travail à 6H00 du matin, quand nous étions d'équipe de jour, le réveil se faisait vers les 4H00, sortie du bloc une demie heure après. Imaginez la vitesse à laquelle nous devions faire nos besoins, nous débarbouiller à la va-vite et nous rendre sur l'appel platz (place d'appel) en groupe de cent par rangées de cinq.

Le plaisir de notre stubdienst (l'homme à tout faire du bloc) était de nous faire sortir en un laps de temps, toujours de plus en plus court. Il allait au fond du bloc prenait le tuyau d'arrosage avec un embout de cuivre, et le faisait tournoyer devant lui, en marchant vers la sortie, tant pis si cela rencontrait un crâne, un bras ou tout autre membre. Le déporté devait se relever et filer vers la sortie sinon c'était presque la mort assurée. D'autres fois, pour changer, il prenait un trépied que nous avions dans le bloc, en arrachait un des pieds puis balançait le trépied devant lui, se servant de cet énorme bout de bois qu'il faisait tournoyer devant lui comme un gourdin. Il réussissait à faire sortir entre 800 et 900 individus en moins de cinq minutes. Son grand plaisir était d'établir un record. Dehors, nous devions attendre le bon plaisir du "S.S." et je te compte et te recompte, et tout cela au garde à vous par n'importe quel temps : pluie, neige ou gel. Le premier qui bougeait recevait un coup de matraque. Enfin, c'était le départ au pas cadencé car nous devions être à l'usine avant 6H00 pour remplacer l'équipe de nuit.

Après la sortie du camp, environ 500 mètres plus loin, nous devions traverser un souterrain. Ce souterrain a une histoire, il faisait environ 800 mètres de long et était toujours dans l'obscurité. Tout d'abord, c'est là que nous nous mettions à l'abri pendant les bombardements et il y avait toujours environ 20 cms d'eau : imaginez ce que nous subissions quand nous le traversions ou quand nous y restions des heures pendant les alertes aériennes avec les pauvres claquettes que nous avions aux pieds et qui étaient sensées nous servir de chaussures. Je suis toujours étonné que très peu d'entre nous n'aient pas attrapé de pneumonie. D'ailleurs, nous ne faisions plus attention à ces petits détails. A l'usine, juste à la sortie du tunnel, nous étions recomptés encore une fois et toujours au garde à vous en attendant 6H00 pour nous rendre à notre poste de travail.

Pendant cette période, j'eus la chance de connaître une Française volontaire qui travaillait au contrôle. Séparée de nous comme je l'ai déjà dit par un grillage, elle avait environ 20 ans et elle ne m'a pas caché qu'elle était venue volontairement pour travailler en Allemagne mais grâce à elle, j'avais un journal tous les jours, rédigé en Français par les Allemands : "L'Echo de Nancy". On avait des nouvelles mais il fallait lire entre les lignes. J'éviterais de vous dire à quoi ce journal servait ensuite. J'en donnais quelques morceaux à mes amis Russes qui s'en servaient pour rouler des cigarettes avec du tabac qu'ils avaient réussi à se procurer.

Je me demande toujours comment j'ai pu séduire cette fille car elle était jolie en plus... Son prénom était Rose et elle venait des Pyrénées. Moi, dans l'état où j'étais : maigre à faire peur, sale et crasseux, les vêtements en lambeaux, avec ma crête de huron ! Mais pour moi, quel plaisir de parler à une jolie fille et surtout en Français. Je l'ai vue presque pendant deux mois, nous faisions presque les mêmes horaires mais nous devions faire attention pour nous parler car elle était libre et si nous avions été surpris, ils auraient été capables de la mettre dans un camp de travail.

Une chose merveilleuse qui m'est arrivée avec elle : un jour, elle m'appelle vers la grille de séparation et en plus du journal, me remet un petit paquet en précisant d'aller dans les toilettes pour l'ouvrir et surtout de ne pas en parler à mes compagnons. Là mes aïeux, je n'en croyais pas mes yeux, dans ce paquet il y avait une énorme bouchée au chocolat ! Je ne parlerais pas du temps que j'ai mis pour l'avaler et à mon retour, seuls mes yeux parlaient en la regardant et elle, me regardait avec une joie non dissimulée pour le plaisir qu'elle m'avait procuré. J'ai toujours dit que cette bouchée au chocolat avait prolongé ma vie et m'avait permis de revenir de cet enfer. Comme j'aurais aimé la retrouver à mon retour pour l'aider, car elle a dû certainement avoir des ennuis en tant que volontaire pour le travail en Allemagne.

Souvent, quand j'étais seul, elle me passait toujours à travers les grilles, des morceaux de pain avec une couche de margarine. Elle me précisait chaque fois que c'était pour moi seul et que je ne devais surtout pas le partager, même avec mes camarades Français, et ils étaient nombreux... Je me demande toujours comment j'avais pû la séduire... Hélas, cela n'a duré, comme je l'ai déjà dit, environ que deux mois et elle a disparu... Mais cela m'a fait beaucoup de bien au moral.

Auparavant, j'ai parlé du papier journal qui nous servait aussi pour les toilettes mais personne n'a jamais indiqué comment nous faisions quand nous n'avions rien (en termes crus pour nous essuyer les fesses). Pour ma part, j'avais déchiré un morceau de ma chemise, et je l'utilisais. Ensuite, après usage, j'allais le laver, et le mettais, tout humide, dans la poche de ma veste. Il fallait le faire ! Je ne sais pas comment faisaient les autres mais la majorité sentaient mauvais. Nous n'y faisions pas attention, nous étions habitués aux mauvaises odeurs. D'ailleurs, nous n'avions aucune possibilité de nous laver. Pas de savon, pas de serviette.

Quand nous pouvions nous approcher des robinets et que nous pouvions nous essuyer, nous n'avions aucune possibilité de changer de chemise. J'ai dû garder la mienne pendant plusieurs mois (qui veut me croire ?). Et encore, il ne faut pas oublier que pendant que je m'essuyais, je tenais fortement serrée ma veste entre mes jambes sinon, elle disparaissait. C'était réellement la loi de la Jungle. Il fallait pouvoir pour survivre, s'organiser, se débrouiller, seuls les forts pouvaient survivre dans cet enfer. J'ai aidé beaucoup de camarades à surnager. D'abord, comme je l'ai déjà dit, je comprenais leur langage et comme j'étais bagarreur, je me faisais respecter et il ne faut pas oublier que j'avais derrière moi plus de deux ans de camp et de prison et que j'étais endurci. Beaucoup de jeunes quittaient quant à eux pour la première fois le cocon familial et c'est parmi eux qu'il y eut le plus de pertes.

Le Kapo du bloc et de mon lieu de travail était un dénommé BOLEK, avec son compère BRONEK, son chef d'équipe, étaient deux Polaks (c'est péjoratif mais c'est volontaire) car c'étaient deux brutes qui dès qu'ils voyaient un "F" Français inscrit sur une veste, ils se sentaient obligés de gifler et de frapper. La haine se lisait sur leurs visages. Par la suite, j'ai su que la même chose s'était passée dans les autres camps, que ce soit à Buchenwald, à Dora, à Saxenhausen et d'autres. J'ai appris la raison de leur haine envers les Français : ils nous rendaient responsables de la défaite de leur pays. Comme si nous, pauvres diables, nous y pouvions quelque chose ! Combien de Français ont-ils tués ? Je m'étais toujours promis, si je revenais, de les rechercher et de leur rendre la monnaie de leur pièce, mais le temps efface tout, et à mon retour, j'avais d'autres problèmes et d'abord ma santé.

Maintenant, je vais vous raconter quelques anecdotes qui me sont arrivées et qui auraient pu être tragiques. Comme je travaillais à la peinture, nous avions du dissolvant pour nettoyer nos pinceaux et également nos mains et détacher nos vêtements. Un matin en arrivant à mon poste de travail, j'ai enlevé ma chemise qui était pleine de vermine. Je la mis dans ce produit qui croyez-moi valait tous les désinfectants. Ensuite, je la retirais toute trempée et l'accrochais au tourniquet où séchaient nos obus. Comme c'était mon lieu de travail, je l'attendais à la sortie mais, ce jour là, le Maister, le chef d'atelier un civil Allemand passait par là, décrocha ma chemise en hurlant, comme tout Allemand qui se respecte, que c'était du sabotage. J'ai commençé à devenir pâle car "sabotage" signifiait la corde.

Il s'approcha de moi en me demandant si c'était la mienne. J'ai juré que non, que j'avais la mienne et avec mon culot, je voulais déboutonner ma veste pour le lui prouver. Heureusement pour moi, il est parti ne voulant pas m'approcher mais il fallait absolument me trouver une chemise avant la distribution de la soupe. Je me suis adressé à un des rares amis Russes avec qui je sympathisais et cinq minutes plus tard, il revenait avec une chemise presque neuve. Je tiens à préciser que nous étions à l'usine. Comment se l'était-il procurée ? Mystère ! Ils appelaient çà "l'organisation". J'étais son ami parce que lorsque j'avais le journal que Rose, la Française, me procurait, je lui en donnait toujours une page. Je tiens à préciser que c'était lui, Nicolas, qui était chargé de la répartition de la ration de pain que nous recevions dans le bloc et la répartition était faite au gramme près mais je crois que j'en ai déjà parlé !

Une autre fois en me réveillant un matin pour partir à l'usine, j'ai constaté que l'on m'avait volé mon "Müste", mon bonnet rayé et sans couvre chef à midi, pas de soupe. J'aurait bien été me plaindre à mon chef de bloc mais suivant son humeur, il aurait pû me frapper en me laissant sur le carreau car lui non plus n'aimait pas les "Françoses". J'ai donc décidé d'aller à l'usine sans mon calot, sachant à l'avance comment j'allais me débrouiller pour m'en procurer un. C'était en hiver et il faisait nuit noire mais en marchant en colonne, j'en avais repéré un beau et dès que nous sommes entrés dans le tunnel, je suis sorti des rangs. Je m'était d'abord assuré qu'il n'appartenait pas à un Français. J'ai avancé de cinq pas et avec une adresse diabolique, j'ai enlevé le calot et réintégré mon rang avec mon couvre chef sur la tête. Et oui, vous me croirez si vous voulez. En sortant du tunnel, tout le monde avait la tête couverte ! "Organisation" toujours "Organisation" !

Une autre anecdote : une nuit en me réveillant, j'ai constaté la disparition de mes claquettes. Si par malheur je l'avais fait constater le matin en allant au travail, selon l'humeur du chef de bloc (un triangle vert donc un droit commun), j'aurais reçu une bastonnade avec un manche de pioche qui aurait pu me laisser pour mort ou une simple paire de gifles mais j'ai préféré éviter d'en faire l'essai. J'avais remarqué la veille, avant l'extinction des feux, un Allemand qui dormait avec une paire de chaussures en toile presque neuve. Il les avaient nouées autour de son cou avec les lacets. Je me suis approché de lui et en pleine obscurité, j'ai réussi à dénouer les lacets, et à m'approprier ce trésor sans le réveiller. Je devenais un artiste dans l'organisation et la débrouillardise !

Départ à l'usine et comme j'étais toujours à l'atelier de peinture, j'ai peint une des bottines (un grand mot) en jaune et m'apprêtais à peindre l'autre en noir, les deux couleurs qui étaient en notre possession. Mon lieu de travail était au bout d'un hall qui devait faire environ 100 mètres de long. Après avoir peint une des bottines, je l'ai déposée derrière moi sur mon établi, prêt à peindre l'autre. J'ai senti une présence dans mon dos. Le temps de me retourner et ma première chaussure avait disparu et personne aux alentours... ! J'ai couru dans tout le hall, pieds nus, mais impossible de remettre la main sur mon "voleur". J'ai donc enfilé celle qui me restait et mon ami Russe, Nicolas, m'a procuré une claquette pour l'autre pied. J'avais donc une chaussure en toile et une claquette. Au cirque, ils m'auraient embauché tout de suite. La petite étoile qui veillait sur moi m'a peut-être sauvé la vie car le soir, en rentrant au bloc l'Allemand à qui j'avais emprunté son bien était à la porte et surveillait tous les pieds. Moi, avec ma chaussure jaune et ma claquette, je suis passé sans être inquiété. Encore une fois, j'ai échappé à la corde car si j'avais été pris, en plus de la bastonnade, j'y aurais eu droit. C'est bien le destin et la chance...

Je vais vous expliquer quels étaient nos horaires de travail dans le détail : Il y avait deux équipes : une de jour, et l'autre de nuit dont nous faisions partie à tour de rôle. Le matin, réveil à 4H00 pour l'équipe de jour qui devait être sur son lieu de travail à 6H00. Les machines ne devaient pour ainsi dire pas s'arrêter, l'appel durait environ une heure sur la place d'appel dans le froid, la neige, et sous la pluie, le ventre vide à part le jus dont j'ai déjà parlé, nos pieds nus dans les claquettes, en hiver souvent dans 20 centimètres de neige ou dans la boue. Certains d'entre nous, s'étaient fait des "chaussettes Russes" qui consistaient à déchirer des lanières dans nos couvertures et à s'envelopper les pieds. Là aussi il ne fallait pas se faire prendre sinon "sabotage" et la corde. Nous faisions cela surtout en hiver car nous partions travailler avec la nuit et revenions dans l'obscurité. Retour au bloc vers 6H30 du matin, comptage et recomptage pour voir s'il n'y avait pas d'évadés et s'il ne manquait personne.

Le Dimanche, changement d'équipe. Quand nous étions de nuit, nous rentrions le matin et reprenions le collier le Lundi matin. Le Dimanche suivant, arrivée à 18H00 et reprise du travail à 6H00 du matin, ce qui fait qu'avec les appels et la distribution de notre ration de pain, nous n'avions que quelques heures de sommeil. Nous avions souvent des alertes aériennes et notre usine était souvent bombardée. Pendant les période où nous étions dans les blocs, nous ne bougions pas, ils nous servaient d'abris mais pendant que nous étions à l'usine, nous entendions les sirènes qui annonçaient tout d'abord la pré-alarme ensuite, un quart d'heure après, la vraie alerte.

Quand les avions étaient déjà sur l'usine et que les bombes tombaient, nous devions courir et nous mettre à l'abri dans le tunnel, qui comme je l'ai déjà dit, était à proximité de notre hall, ce fameux tunnel où nous barbotions dans 20 cms d'eau ou de boue, suivant la saison avec nos claquettes. Les "S.S." eux étaient à l'abri sur les trottoirs... Nous nous entassions les uns contre les autres pour nous tenir chaud. Pour ma part, je m'arrangeais toujours pour être au milieu d'un groupe et entouré de Français de préférence et nous pouvions parler des repas pantagruéliques que nous ferions à notre retour. Quel dommage que je n'ai pas pu noter toutes les recettes des uns et des autres. Il y aurait eu de quoi faire un livre de recettes car il ne faut pas oublier qu'il y avait là des Français de toutes les régions, serrés les uns contre les autres. Nous étions environ 1500 êtres humains (moi, j'emploie encore ce terme...) qui se balançaient. Certains dormaient debout, réchauffés par le voisin qui lui-même cherchait un peu de chaleur. Plus d'une fois, ballottés et à moitié endormis, nous tombions les uns sur les autres et ceux qui étaient en dessous dans la boue, et qui avaient reçu plusieurs corps sur le dos frappaient dans le tas pour se dégager.

L'alerte pouvait durer plusieurs heures et cette attente dans le tunnel était infernale. Cela fait partie des plus mauvais moments de ma vie concentrationnaire car imaginez que serrés comme nous étions, nous ne pouvions même plus gratter la vermine qui nous dévorait, sans compter le froid, les courants d'air, les pieds gelés et cette faim qui nous tenaillait. Je crois que nous préférions travailler dans les ateliers où nous étions au moins chauffés.

Maintenant, je vais vous raconter une histoire que si je n'y avait pas assisté, serait inimaginable. Comme je l'ai déjà dit, nous étions au bloc 1, un groupe de Français, beaucoup de jeunes et ceux que nous appelions "les vieux", qui devaient avoir la quarantaine. Parmi ceux-ci, des politiques qui venaient du camp de Voves (Eure et Loire), quelques droits communs mais nous les ignorions. Mon ami Lucien DELMAS avait dans la bouche un bridge de 4 à 5 dents en or. Il se l'ai fait arracher à la pince par notre "Stubdienst", "Pepy" le tzigane en échange de deux pains et d'un litre de soupe par jour pendant une semaine. Il fallait le faire ! (en plaisantant, il nous disait qu'en rentrant, il se ferait faire tout un dentier en or).

Il a partagé un pain avec son petit groupe de Français et l'autre, il me l'a donné, à charge pour moi de le répartir avec d'autres jeunes de notre groupe. Il ne pouvait pas le conserver car on le lui aurait volé dans l'heure qui aurait suivi et il aurait même reçu un mauvais coup s'il s'était défendu. Cela fait près de 55 ans que cet événement a eu lieu et je m'en souviens comme si c'était la veille. Mon pauvre Lucien, il est mort dans mes bras, mais de cela, je vous parlerai plus tard, le moment voulu. Ce pain je l'ai partagé en quatre avec trois autres Français et amis. Hélas, aucun de ce groupe n'est plus là pour le confirmer.

Depuis mon passage à l'infirmerie, dans l'ancien camp de Wattested, mon oreille gauche, qui ne m'a pas gêné pendant plusieurs mois, s'est remise à suppurer. En guise de coton, j'ai déchiré une fine lanière de ma chemise (elle servait à tout) et je l'ai mise dans mon conduit auditif mais un jour, en rentrant de l'usine, je devais avoir dans les 40° de fièvre. J'ai couru jusqu'au "Revier", l'infirmerie, pour me faire hospitaliser. Après avoir fait la queue pendant près d'une heure, je fus éjecté avec un coup de pied dans les fesses par l'infirmier qui officiait en me signifiant qu'on ne rentrait pas dans ce lieu pour un petit bobo. Je tiens à préciser que cet infirmier qui faisait office de Médecin était un français (je ne mets pas de "F" majuscule volontairement). C'était un ancien volontaire venu travailler en Allemagne et qui avait sûrement fait une bêtise qui lui avait valu d'être interné dans un camp de concentration. Il se prénommait Raymond et je me suis promis de le revoir, si j'avais la chance de rentrer. J'ai su par la suite, par mon ami Henri, qu'effectivement, il était revenu et qu'il avait été arrêté à son retour en France ; ce qu'il est devenu ne m'intéresse plus. Il m'a fallu reprendre le travail avec de la fièvre et avec le pus qui coulait de mon oreille.

L'usine était continuellement bombardée et par chance, ou malchance, notre lieu de travail avait été épargné jusqu'à ce jour. Au mois de Janvier, la grosse alarme se fit entendre. J'étais à l'entrée du tunnel, une bombe est tombée à 20 mètres de moi. Elle est tombée sur un de mes camarades Français qui courrait se mettre à l'abri. Je le connaisser intimement, comme la plupart de nos compatriotes mais celui-ci en particulier, un ancien de Voves, habitait à Bagnolet, ville qui touchait Montreuil et nous parlions de nos secteurs respectifs... La seule chose que nous avons retrouvé de lui, sont ses ses claquettes. Etait-ce un bien ou un mal pour lui ? J'en ai vu tellement mourir par la suite dans d'atroces souffrances. Lui avait cessé de souffrir.

Sitôt l'alerte finie, il fallait reprendre le travail, frappés par nos kapos à coups de manches de pioches.

Ici, il faut que je vous raconte une histoire amusante (çà arrivait). Parmi les Français que je côtoyais, il y avait un homme de 40 ans environ que nous appelions "le petit père DUPLAT", c'était son vrai nom. Il était de la région de Bordeaux où j'ai appris par d'autres camarades de sa région, qu'il possédait presque tous les bistrots, cafés et troquets de la Ville. Dès qu'il avait un problème avec son kapo, et il en avait presque tous les jours, il courrait vers moi pour que je le protège. Naturellement, c'est moi qui prenais la raclée car lui se cachait derrière mon dos. Un jour, il m'a promis que si nous avions la chance de rentrer, il ferait de moi, un "loufiat" de son meilleur Café de Bordeaux. Je l'ai envoyé sur les roses car je ne me voyais pas en garçon de Café à servir les clients. Je l'ai regretté car nous sommes rentrés tous les deux et l'on m'a dit qu'avec ce travail, je serais devenu au bout de deux ans, propriétaire d'un grand Café mais réellement, je ne me voyais pas en garçon de Café avec une serviette sur le bras (les regrets sont éternels) à Bordeaux où je ne connaissais personne...

Deux autres anecdotes : une bonne et une dramatique. Commençons par la première : l'endroit où je travaillais donnait sur la voie de chemin de fer où comme je l'ai déjà indiqué, nous chargions les obus finis dans des wagons. Entre les voies, poussait de l'herbe et des pissenlits que nous, les Français, nous cueillions, lavions et mangions (sans vinaigrette). Les autres nationalités, dont les Russes, qui étaient majoritaires, nous prenaient pour des lapins car nous mangions de l'herbe. Mais nous, cela nous remplissait l'estomac.

La deuxième histoire est plus triste : de nombreux déportés, en majorité des Français, avaient les jambes qui enflaient, doublaient ou triplaient de volume. Ils avaient de l'oedème. Nous y enfoncions un doigt jusque la deuxième phalange sans qu'ils ressentent la moindre douleur. L'infirmerie refusait de les hospitaliser, ne considérant pas cela comme une maladie et nombreux sont ceux qui en mourraient. Ma chance m'a évité d'avoir cette infirmité (allez savoir pourquoi ?) J'avais un instinct qui m'a permis d'éviter des coups (ma chance, toujours ma chance).

De par mon travail à la peinture, je percevais tous les jours un demi-litre de soupe supplémentaire ainsi qu'un demi-litre de lait écrémé trois fois par semaine. Mon Vorarbeiter (chef d'équipe), un Polonais exigeait que je lui donne mon lait. Naturellement, j'ai refusé et il m'a voué une vraie haine, bien qu'il n'aimait déjà pas les Français. Il n'osait pas me frapper car il savait que je répondrais et qu'avec moi, en tête à tête, il n'aurait pas la loi. Il n'osait pas se plaindre au kapo, de peur de passer pour un lâche ; il attendait son heure. Elle est venue à cause de ma bêtise et de ma grande gueule...

Un jour que les bombardements étaient plus violents que d'habitude, tout le Hall 1 fut réuni et le Sergent "S.S." qui s'occupait de notre commando nous a annoncé que dorénavant, le rabiot de soupe serait réparti entre ceux qui travaillaient le plus vite et qui avaient les meilleurs rendements à l'usinage de nos obus 88 (bis répartita). Moi qui ne craignait rien puisque je touchais mon rab en tant que peintre, il a fallu que je dise et en Allemand, que le rabiot serait pour les petits copains des Kapos et qu'aucun Français n'en toucherait plus. Mon chef d'équipe qui était près de moi s'est fait une joie de le répéter au Kapo, qui lui même s'est fait un plaisir de le répéter au "S.S.". Je préfère éviter de vous faire le récit détaillé de la correction que j'ai prise pendant près d'une heure, à coups de pieds, de poings. J'étais en sang, ils se sont arrêtés par manque de souffle. Naturellement, j'ai perdu ma place de peintre, le "S.S." a relevé mon numéro matricule afin de faire un rapport pour sabotage.

Je fus condamné à trois jours de presse au Hall 7. Ce travail consistait à sortir du four des blocs rougis à 1800 degrés avec une longue tenaille et cela pendant douze heures consécutives. Les autres déportés qui effectuaient ce travail se relayaient toutes les heures ce qui leur permettait de le faire à longueur de journée, et encore, eux, ils n'y passaient que 8 Heures par jour. C'était d'ailleurs le seul commando qui ne faisait pas ses 12 Heures. Condamné à trois jours, c'était la mort certaine, mais ma petite étoile veillait : le deuxième jour, un bombardement terrible pulvérisa une partie de notre usine, les conduits de gaz aériens qui alimentaient les fours, se sont transformés en torches. Deux jours plus tard, le travail reprenait et je fus affecté à un tour qui lissait les obus et je n'avais pas intérêt à faire de sabotage. J'avais parmi mes camarades Français, en plus de Henri GRINCOURT, Max, Jean MARTIN, un dénommé André GUICHART. Il y en avait d'autres mais dans mon travail, c'étaient ceux que je fréquentais et que je voyais journellement.

André GUICHARD, son travail consistait à affûter les couteaux qui décolletaient les obus. Il avait un bon travail, pas trop fatiguant qui surtout lui permettait d'aller d'un atelier à l'autre et converser avec d'autres Français puis, nous donner des nouvelles des uns et des autres. Il m'avait dit qu'il était Inspecteur de Police à Périgueux, arrêté pour faits de Résistance, qu'il avait trois enfants. Enfin, je connaissais toute sa vie. Si j'en parle ici, c'est que par la suite, vous verrez comme le destin est curieux.

Vers le mois de Mars, un nouveau bombardement eut lieu. Cette fois, le travail fut complètement interrompu. Nous restions enfermés dans nos blocs et tous les jours, nos Kapos venaient chercher cent ou deux cent déportés pour des corvées extérieures et naturellement, pour les sales travaux, ils cherchaient des Français. J'ai réussi à en éviter de nombreuses mais un jour, je fus pris avec mon ami Max. Le pauvre dépérissait à vue d'oeil. Dehors, il faisait un froid glacial. Munis d'une pelle et d'une pioche, nous fûmes emmenés à plusieurs kilomètres du camp sur une hauteur où le vent soufflait et il faisait près de 30° sous zéro. Nous avions toujours nos tenues d'Eté et nous sommes partis sans aucune nourriture. Chacun d'entre nous était chargé de faire une tranchée d'un mètre de long sur cinquante centimètres de large. La terre était tellement gelée que nos pioches ne pouvaient pas l'entamer. Max à ma droite, n'avait même pas la force de soulever sa pioche. A ma gauche, mon ami Russe Nicolas travaillait comme un forcené. Comme je lui en faisais la remarque il m'a répondu : *"Françose roboti, roboti"* (travail, travail) et en Allemand : *"Plus vite tu feras ton trou, et plus vite tu seras à l'abri de ce vent glacial"*. Il avait raison. Malgré la faim qui nous tenaillait, j'ai fait mon trou comme un forcené. J'ai même creusé une partie de l'abri de Max qui voulait se coucher pour mourir. Cette tranchée était prévue pour enterrer les conduites de gaz qui jusque là étaient aériennes et sautaient à chaque bombardement. Nous avons fait le travail jusqu'à 17H00. J'ai ramené la pelle et la pioche de Max en plus de la mienne. Il n'avait plus de force et il s'accrochait à moi pour rentrer au camp. N'ayant plus de courage ni de volonté, il me disait sans arrêt qu'il voulait mourir. Seul, l'espoir d'avaler son litre de soupe (que nous avons mangé froid) et de mordre dans sa ration de pain le maintenait en vie. Cette corvée a duré plusieurs jours mais comme notre tranchée avait atteint la profondeur prévue, nous étions à l'abri du froid mais nous surveillions du coin de l'oeil l'approche soit du kapo, soit des "S.S." pour éviter la bastonnade, si nous étions surpris à ne pas travailler.

Camp de concentration de Drütte,transformé par les Allemands en bureaux

Ils n'ont pas pu le faire disparaitre sans faire sauter la route,qui se trouve au dessus

Dans le bloc, le grand plaisir du chef de baraque, quand il pouvait prendre quelqu'un en faute, même vénielle, était de lui administrer 25 coups de schlague sur les fesses. Cela consistait à coucher le coupable sur un tabouret... Dans certains blocs, il y avait un matériel prévu à cet effet. Couché sur le ventre, le pantalon et le caleçon baissés, quatre kapos lui tenaient les jambes et les bras et "Peppy" (j'en ai déjà parlé) frappait à tour de bras avec des "han !". Le supplicié devait compter les 25 coups et en Allemand. J'ai vu les fesses d'un Russe qui avait subi ce châtiment ; à certains endroits, il avait des sillons où la chair manquait. C'était affreux à voir et à entendre. Ils faisaient cela surtout à ceux qui étaient surpris à voler du pain à leurs compagnons de misère ; rares étaient les survivants après cette punition mais j'en ai connu qui ont survécu.

Nous avions dans notre commando, à la peinture, un jeune Marseillais, très reconnaissable à son accent. Il devait avoir environ 17 ou 18 ans. Je l'avais pris sous ma protection car le pauvre était complètement désemparé et n'avait pas la force de se défendre dans cette jungle. Un jour, il m'a avoué qu'il crachait du sang. Il est parti à l'infirmerie et hélas, je ne l'ai jamais revu. Il a dû repartir mourant pour Neuengamme parmi les "muselman" pour y mourir et finir dans le four crématoire. Il se prénommait André. C'est hélas tout le souvenir que je garde de lui. Dans les registres Allemands que j'ai lus par la suite, il est considéré comme décédé à Drütte

Comme les fours ne marchaient pas faute de gaz pour les approvisionner, nous travaillions sur les tours à décolleter avec les stocks de réserves. Nous faisions également des corvées et tout cela jusqu'au 8 Avril 1945 où les clôtures électriques du camp furent abattues. Derrière, sur la voie de chemin de fer, un train avec des wagons minéraliers nous attendait, des wagons à ciel ouvert avec des parois d'environ deux mètres de haut. Nous fûmes embarqués à la vitesse grand "V" à coups de triques par nos kapos. Mon wagon avait dû contenir du charbon ce qui fait que je fus vite transformé en mineur de fond ; l'avantage c'est que l'on ne voyait pas la crasse qui s'était accumulée sur mon corps. Dans mon wagon, nous étions environ une cinquantaine dont Jean MARTIN qui ne me quittait pas d'une semelle (si l'on peut dire), d'autres Français ainsi que mon ami Max. Le pauvre commençait à délirer.

Voie de chemin de fer,d'ou partaient les wagons chargés des obus "88",que nous fabriquions

CHAPITRE V

Comme nous étions environ 3000, je suppose qu'il y avait une soixantaine de wagons, avec un soldat "S.S." à l'extrémité de chaque wagon pour nous surveiller. Cà sentait la débâcle mais qu'allait-il advenir de nous ? Où allions-nous ? Allaient-t-ils nous massacrer pour éviter des témoins gênants ? Nous savions que les Anglais et les Américains n'étaient pas loin car nous entendions la canonnade dans le lointain. Enfin le train s'est mis en marche puis, s'est arrêté quelques kilomètres plus loin pour embarquer d'autres déportés. Je pense que c'était ceux de mon ancien camp de "Wallensted". Puis, il est reparti vers une destination inconnue. J'avais l'impression que même nos convoyeurs ignoraient où nous allions car d'un wagon à l'autre, ils se parlaient et je tendais bien l'oreille pour essayer de suivre leurs conversations.

Le train roulait lentement et de ma place je voyais mon pauvre ami Max qui chantonnait. D'un seul coup, sa tête est tombée en avant. Je me suis précipité vers lui, sous le regard du soldat Allemand qui m'a dit : *"Her is kaput !"* Effectivement, il était mort. Il avait 22 ans. C'était le premier d'une longue série de mes amis. Je ne pouvais rien faire, j'avais l'adresse de ses parents dans la tête et je m'étais promis de les informer si je revenais. Le plus triste, c'est que même son corps a disparu dans la tourmente qui suivit.

Enfin, notre convoi s'est arrêté dans un grand centre de triage, dans la petite ville de "Celle" où de nombreux trains étaient stationnés. Le notre a stoppé sur un monticule d'environ un mètre de hauteur ce qui fait qu'avec les parois du wagon, nous étions à 3 mètres du sol. A ce moment précis, les sirènes annonçant une alerte aérienne ont retenti, les avions étaient déjà au dessus de nos têtes, à basse altitude et nous voyions les cocardes Anglaises. A trois rangées de notre convoi, une batterie de D.C.A. composée de jeunes Hitlériens, reconnaissables à leurs uniformes, n'a rien trouvé de mieux que d'ouvrir le feu sur ces appareils. La riposte n'a pas tardé : des chapelets de bombes ont commencé à tomber sur toute la gare, un wagon chargé de déportés à 10 mètres du mien a sauté en l'air. D'autres wagons ont subi le même sort. Moi, j'avais malgré la hauteur, sauté du mien, prêt à fuir, mais certains déportés Français qui se trouvaient avec moi, trop âgés pour sauter m'ont implorés de les aider.

Je suis revenu sur mes pas, je les ai aidés à descendre et je leur ai dit :

"Maintenant, courez, je ne peux plus rien pour vous".

J'ai appris pendant notre court voyage que le dernier wagon de notre convoi était rempli de nourriture. Comme cela faisait à peu près trois jours que nous n'avions rien absorbé avec mon ami Jean MARTIN, nous y avons couru malgré le déluge des bombes qui tombait.

Depuis, un wagon rempli de femmes "S.S." qui n'osaient pas sauter, l'une d'elles a pointé un revolver sur moi tout en m'implorant de la faire descendre. Je l'aurais bien laissée se débrouiller seule mais la vue de cet énorme revolver braqué sur ma tête m'a condamné à avoir un geste de "gentleman" et je l'ai aidée puis, j'ai continué à courir vers ce fameux wagon, où en effet, des monceaux de pains, de pots de confiture ainsi que de la margarine étaient entassés. Déjà de nombreux déportés se battaient en faisant la razzia sur cette caverne d'Ali Baba. Pour ma part, j'ai réussi à saisir deux pains ainsi que deux gros carrés de margarine, le seau de confiture était trop voyant à emporter et trop lourd, d'autant plus que les bombes continuaient à tomber.

A un kilomètre de la gare, on voyait se profiler une forêt et notre but était de l'atteindre et d'y festoyer tranquillement. Hélas, à peine sorti de la gare, une bande de déportés m'a sauté dessus, et m'a dévalisé m'arrachant toute la nourriture que je possédais. J'ai décidé malgré tout, et sous les bombes de retourner au wagon. Cette fois, je n'ai pris que deux pains que j'ai cachés sous ma couverture et j'ai couru vers la forêt, rejoint par mon ami MARTIN qui m'attendait à la lisière. Nous avons rencontré un autre ami Français qui avait réussi à sauver un demi pot de confiture. Tous trois cachés dans un taillis, je ne vous parlerai pas du festin que nous avons fait !

Dans ce bombardement, plusieurs centaines de déportés avaient été tués ou blessés. Je me souviens encore de ce que je disais pour me consoler : de nombreux "S.S." avaient également trouvé la mort. C'est à ce moment que nous vint l'idée de nous enfuir, de rentrer dans l'un des pavillons qui bordait la forêt, d'emprunter des vêtements civils et d'essayer de rejoindre les armées alliées que nous savions proches mais, ce qui nous tracassait, c'était des coups de fusil que nous entendions par intervalles de plus en plus rapprochés. Un Français nous a informé que de jeunes "Hitlerjungen" (jeunesse Hitlérienne) âgés de 12 à 14 ans, armés de fusils, tiraient à vue sur tout ce qui portait un costume zébré. Il nous conseillait de rentrer dans la forêt où les "S.S." rassemblaient dans une clairière tous les déportés survivants du bombardement...

J'ai retrouvé mon ami Henri GRINCOURT et beaucoup de Français, ainsi que nombre de blessés. Le lendemains à l'aube, les "S.S." survivants (eux aussi avaient dégusté) nous rassemblaient en deux groupes : d'un côté les valides dont je faisais partie, et de l'autre, les blessés, ceux qui ne pouvaient plus marcher. La discussion a commencé entre nous. Quel groupe choisir ? Pour moi, les blessés et les invalides allaient être achevés. D'autres, pensaient le contraire. J'ai décidé de partir avec les valides. Mon ami Henri est resté avec les blessés. Nous ne pensions plus nous revoir, nous ignorions totalement notre destination. Enfin, comme nous le verrons par la suite, j'avais fait le mauvais choix (c'était pile ou face). Mais là, c'est notre vie qui en dépendait.

Notre colonne a pris la route et, à pied. Nous étions plusieurs centaines de toutes nationalités, toujours entourés de kapos et de "S.S.". Ils marchaient sur les trottoirs et nous sur la chaussée, affamés et assoiffés. De temps en temps, nous entendions un coup de fusil. C'était un de nos compagnons qui ne pouvant plus marcher (n'oubliez pas que nous étions toujours en claquettes, attachés avec des bouts de fil de fer ou de ficelle) tombait ; le "S.S." qui suivait l'avait abattu d'un coup de fusil dans la tête. J'ai entendu plusieurs centaines de coups de fusil, chaque fois c'était un déporté qui tombait. Par la suite, nous avons appelé cela : "la marche de la mort". Moi, j'étais encore assez valide, malgré la faim et la soif qui me tenaillaient. J'avais toujours un ou deux camarades Français accrochés à mes épaules, que je traînais et que j'encourageais, en leur faisant entendre le canon dans le lointain, en leur disant que la fin de la guerre était proche, et que s'ils tombaient, ils seraient abattus.

Je vais vous raconter une histoire que j'ai vu et qui m'a fait haïr les Allemands pendant de nombreuses années après la fin des combats : tout le long de la route que nous empruntions, tous les 500 mètres environ était érigée une borne fontaine (Fontaine Wallace, je ne suis pas sûr de l'orthographe). Un déporté se précipitait pour y boire, profitant que le "S.S." ne le regardait pas. Là, j'ai vu des enfants et des jeunes femmes Allemandes le signaler au "S.S." qui l'abattait d'une balle dans la tête. Si je ne l'avais pas vu moi-même, je ne l'aurais pas cru. Cela s'est renouvelé plusieurs fois, tout le long de notre marche. Il n'y avait au grand maximum qu'une cinquantaine de kilomètres, pourtant, nous avons fait quand même plusieurs haltes car nos gardes chiourmes étaient fatigués et mangeaient des "sulags" (en Français, des en-cas).

Nous sommes arrivés devant un camp tellement grand que nous n'en voyions pas le bout. J'ai appris qu'il s'agissait de "Bergen-Belsen". Une terrible odeur nous prenait au nez et à la gorge. Nous devions être vers le 9 ou 10 Avril et la chaleur était torride. J'ai tout de suite compris que cette odeur était celle de la mort. A l'entrée du camp, nous fûmes encore comptés. Je crois que c'était la dernière fois. Aucun Allemand interné, même les Tziganes d'origine Teutonne, n'entraient dans le camp. Je crois savoir qu'on leur avait fourni un uniforme et qu'on les envoyait se battre contre les troupes alliées.

Jusqu'ici, j'ai vu des horreurs que j'ai essayé de vous raconter, du mieux que j'ai pu mais ce que j'ai vu à l'intérieur de ce camp dépasse l'horreur et l'imagination.

Pour commencer, dès l'entrée du camp, dans le lointain (500 mètres à peu près) j'étais avec mon ami Jean MARTIN de Reims. Je vis des monceaux de cadavres sur environ cent mètres de long et cinq mètres de haut. D'où nous étions, nous ne distinguions pas encore la largeur de cette masse. J'ai parié avec mon ami, vue la longueur de cet amas de viande, que cela devait être des veaux tandis que mon ami Jean lui, pariait pour des porcs. Aussi entrés dans le camp, nous avons couru vers cette montagne de viande (notre imagination pensait déjà au repas, que dis-je, au festin que nous allions nous préparer). Inutile de vous dire la nausée qui nous a pris, et cette odeur pestilentielle qui nous couvrait...

Au bout d'un certain temps, nous n'y faisions plus attention et cette faim qui nous tenaillait l'estomac, nous en avions des vertiges (personne ne m'a jamais demandé comment on pouvait empiler tous ces cadavres sur des hauteurs de 5 à 10 mètres sans échelle. Je vais vous donner la solution : ce sont tout simplement les cadavres qui nous servaient d'échelons, nous grimpions sur la première pile et ainsi de suite jusqu'à la dernière hauteur et nous balançions ces corps sans vie (pas sûr !) et ceux qui étaient au dessus les alignaient toujours sous la menace des kapos Polonais avec leurs gourdins et pourtant, il n'y avait plus de "S.S." pour les commander et les surveiller. Ce camp de "Bergen-Belsen" du nom de deux petites villes des environs, n'était pas un camp d'extermination. C'était un des deux mouroirs que les Allemands avaient installés dans la région de Basse-Saxe, l'autre était "Sambostelle".

Tous les jours, des milliers de déportés arrivaient dans ces deux camps, car nos bourreaux ne savaient plus que faire de nous et les Anglais étaient très près. Notre destination devait être de retourner dans le camp de Neuengamme, notre camp d'origine mais celui-ci était déjà libéré et tous les déportés de ce camp conduits vers la baie de Lubeck, sur la mer Baltique, embarqués sur des bateaux, entassés dans les cales et sur les ponts, direction la haute mer... Nous, nous appelions cela : *"La tragédie de Lubeck"* car des avions Anglais ont bombardé ces bateaux (il y en avait trois) et les ont coulés, avec tous ces malheureux à bord ; il faut vous dire que la D.C.A. canardait les avions (je n'ai su cela que bien après mon retour). Ma chance encore, j'aurais dû être sur un de ces navires !

Revenons au camp de Bergen. A l'origine, ce camp qui comme je l'ai déjà dit était immense, faisait partie de l'intendance militaire de l'armée Allemande. Tous les jours des milliers de déportés arrivaient, venant de tous les camps (Dora, Buchenwald, Dachau, Saxenhausen et j'en oublie). Je le sais car de nombreux Français faisaient partie de ces convois qui comme nous, avaient tourné et erré dans la région, pour finalement finir dans ces lieux. Il y avait également de nombreuses femmes, Juives pour la plupart, de toutes nationalités, des Françaises et surtout des Hongroises. Nous en étions séparés par un grillage de fil de fer barbelé ; les statistiques donnaient (toujours après mon retour), environ 60.000 personnes. Pour ma part, je dirais plutôt 100.000, de toutes nationalités en comptant les morts.

Tous ces pauvres gens n'étaient plus nourris depuis plusieurs jours, même l'eau était introuvable et ils se battaient et s'entretuaient pour une épluchure arrivée là on se demande comment. Avec mon petit groupe de Français, nous nous étions fait une place dans une baraque en enlevant les morts, et en les entassant devant. Nous partions par petit groupe à la recherche de nourriture. Dehors, les kapos nous attendaient et à coups de matraques, nous obligeaient à traîner les corps et à les balancer dans une énorme fosse qui avait été creusée par des détenus, qui par la suite ont dû être les premiers "clients".

Je suis persuadé que parmi ces gens que nous traînions, de nombreux malheureux etaient encore vivants.

J'en ai deux preuves formelles :

J'étais avec mon ami MARTIN, nous prenions chacun un bras du cadavre et le traînions jusqu'à la fosse. Parmi ceux que je tirais, j'ai reconnu le frère aîné d'un de mes camarades d'enfance ; il avait encore l'étoile Juive sur la veste et devait venir d'Auschwitz. J'ai aussitôt décidé de le cacher dans un bloc. C'est tout ce que je pouvais faire pour lui. Je pensais que par la suite, son corps pourrait être rapatrié en France et avoir une tombe décente. Eh bien cet homme, je l'ai retrouvé trente ans plus tard dans un bal d'une Société de Montreuil ! Je lui ai demandé s'il avait été à Bergen. Sur la réponse affirmative, il m'a raconté qu'il n'avait recouvré la mémoire qu'à son retour en France et encore parce qu'il délirait en Français. Je ne lui ai même pas dit que c'est grâce à moi mais qu'il pouvait remercier son frère que j'avais connu dans mon enfance (à quoi tiens le destin !).

Le deuxième cas, est aussi dramatique mais bien plus curieux. Toujours avec mon ami MARTIN (nous formions une équipe) et toujours sous la menace des coups de matraque des kapos (ils faisaient du zèle), nous traînions un corps vers la fosse quand je me suis aperçu qu'il avait la lettre "F", Français, cousue sur son veston. En le regardant de prés, je me suis aperçu que c'était mon ami André GUICHARD, qui travaillait avec moi à Drütte en tant que schlosser (serrurier), il affûtait les outils pour les tours. D'ailleurs, j'ai déjà parlé de lui à mon arrivée à Drütte, il était flic à Limoges et pendant neuf mois dans ce commando, il m'avait raconté toute sa vie, qu'il avait trois enfants, je connaissais même leurs prénoms. MARTIN le connaissait également. Aussitôt dit, aussitôt fait, nous avons fait demi tour et ramené ce corps dans une baraque, sans nous en préoccuper davantage. De toute façon, nous ne pouvions rien faire pour lui.

Trente cinq ans plus tard, je venais d'emménager dans le Département de l'Essonne, je fus convié à un repas de déportés à Ste-Geneviève-Des-Bois avec mon épouse. Elle est témoin de ce qui va suivre : comme je ne connaissais personne, sauf la femme déportée qui m'avait invitée, elle me dit qu'il n'y avait aucun déporté de Neuengamme mais voulait absolument me présenter au Président, qui avait été à Bergen Belsen. En moi-même, je me suis dit que sur les 100.000 déportés de ce camp, il serait étonnant que je le connaisse et puis en trente cinq ans, il avait sûrement changé de physionomie. Après présentation, il m'a demandé à part Berge, quel était mon camp d'origine. Après lui avoir dit que j'étais de Neuengamme, lui m'a répondu qu'il venait du camp de Drütte.

Tous d'abord, j'ai cru que c'était une plaisanterie, que quelqu'un lui avait soufflé que c'est dans ce commando que j'ai passé près d'une année de ma vie ; je ne l'avais pas reconnu, lui non plus d'ailleurs. Il m'a dit qu'il était au Block 1 ; *"Moi aussi"* ai-je rétorqué. Qu'il travaillait au Hall 1 ; *"Moi aussi"*. Qu'il passait les 3/4 de son temps avec les peintres... et c'était mon lieu de travail ! Il m'a fourni de nombreux détails, le nom de mon kapo, ce qui confirmait que c'était bien un ancien de mon commando, mais que nous ne nous reconnaissions ni l'un ni l'autre (pensez, trente cinq ans...).

Après le repas, il nous a invités, ma femme et moi à monter chez lui boire une bouteille de champagne. Il m'a installé dans son meilleur fauteuil et continuait de me parler de Drütte, nos femmes papotaient entre elles et moi, mon esprit se mit à vagabonder, à retourner au block, à l'usine et au bout d'une heure, si je dit "eurêka" vous ne me croirez pas et pourtant ! Je lui ai demandé s'il n'était pas flic à Limoges. Sur sa confirmation, je lui ai même dit son nom. Eh bien, savez-vous comment je l'ai reconnu ? Il parlait avec la bouche légèrement de travers et c'est ce simple détail qui me l'a remis en mémoire. Lui ne se souvenait pas de moi. Il savait qu'il était à Bergen mais ne se rappelait pas comment il s'en était sorti. Vous voyez c'était mon deuxième rescapé...

Pendant sa déportation, il avait perdu son fils mais depuis son retour, il avait eu une fille. Comme nous n'habitions pas loin l'un de l'autre, nous nous voyions presque toutes les semaines. Je lui ai fait rencontrer deux anciens compagnons de Drütte que j'avais retrouvés à mon retour et ils s'étaient reconnus et ressassaient sans cesse les mêmes histoires... Il est décédé en 1984 et je l'ai accompagné à sa dernière demeure à Limoges. Que curieux destin... Par la suite, je me suis souvent demandé combien de déportés ont été enterrés vivants. Je préfère ne pas y penser.

Revenons à Bergen. Le camp était entouré d'une double rangée de barbelés qui n'étaient pas électrifiés, mais les miradors étaient toujours occupés par des "S.S.", des Hongrois. Entre ces deux rangées de barbelés, des monceaux de betteraves à vaches étaient entreposés, à la vue de tous les déportés et entre ces deux rangées, de nombreux cadavres gisaient, tués d'un coup de fusil, car toutes les nuits bon nombre d'entre nous qui ne pouvaient résister à la faim qui nous tenaillait, traversaient la première rangée et essayaient de ramener deux ou trois rutabagas qui pesaient chacun environ trois kilos. Seule une moitié de ceux qui tentaient de passer revenaient. Les autres étaient abattus par les gardes.

Mon petit groupe de camarades Français qui ne s'était pas séparé depuis Drütte, avait les yeux fixés sur cette montagne de rutabagas et nous salivions naturellement. Dans notre groupe, j'étais le plus jeune et tous les yeux convergeaient vers moi. Dans leurs regards, je lisais comme dans un livre et le soir venu, nous avons creusé une petite tranchée dans la première rangée de barbelés, afin que mon corps puisse passer. Comme je n'étais pas bien épais, le travail a été vite fait. Je me suis glissé dans ce trou, avec ma couverture, cachant mon corps et mon visage et j'ai rampé vers cette montagne de nourriture. J'ai dû mettre environ deux heures pour faire les 25 mètres en rampant, entendant de temps en temps des coups de fusil et sachant ce que cela signifiait. Je n'arrêtais pas ma tentative.

Ensuite, il fallait revenir. Dans ma couverture, j'avais réussi à mettre cinq raves que je traînais derrière moi. Et maintenant, dans l'obscurité la plus totale, il me fallait revenir vers mon trou, où me camarades m'attendaient anxieusement. Il ne fallait pas que je me trompe d'endroit car de l'autre côté dans le camp, des déportés de toutes nationalités nous attendaient, un couteau à la main, prêts à nous égorger pour nous voler notre trésor.

Ayant réussi cet exploit, car c'en était un, j'ai remis à chacun de mes compagnons une rave, et nous sommes partis chacun de notre côté nous cacher dans un des blocks rempli de cadavres pour déguster notre dîner, avec notre couteau, car nous avions chacun le nôtre, un bout de ferraille affûté à l'usine que nous gardions précieusement. Ma rave devait peser environ 3 ou 4 kilos, je l'ai donc épluchée car elle était pleine de terre et je me suis taillé une énorme tranche que j'ai dévorée. Ensuite, une seconde a suivi le même chemin. Quand j'ai voulu continuer mon festin, je me suis aperçu que mon estomac refusait de continuer de faire son travail et mes dents de mastiquer, et que j'avais des nausées. J'ai donc enveloppé ma rave dans ma couverture pleine de vermine et me suis endormi, le ventre plein, souriant, sachant que le lendemain, j'aurais de quoi rassasier ma fringale. Effectivement, le lendemain, j'en ai repris une grosse tranche mais c'est tout ce que mon estomac pouvait accepter. J'ai donc enveloppé le reste dans ma couverture, bien caché sous mon bras et suis parti à la recherche de mes frères de misère. J'avais à peine fait cinq mètres qu'il y eut une bousculade autour de moi et un groupe de Russes m'est tombé dessus, le couteau dirigé vers ma gorge et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je me suis trouvé dévalisé et complètement dénudé.

Pour le vêtement, ce n'était pas un problème, j'étais entouré de milliers de morts et il suffisait d'en dévêtir un pour me retrouver vêtu comme un "Lord" car naturellement, comme j'avais le choix, je prenais ce qui était en bon état. Il suffisait de trouver un triangle rouge avec la lettre "F", Français et de l'accrocher avec un bout de fil de fer qui traînait et le tour était joué. Pour la couverture, c'était pareil, il fallait la secouer pour faire tomber les milliers de poux, dont elle était infestée et je me suis mis à la recherche de mes camarades afin que l'un d'eux me donne un morceau de son butin pour lequel, j'avais risqué ma vie.

Le premier que j'ai retrouvé était mon ami Jean MARTIN. Il a refusé de me céder même une tranche de son rutabaga sous le prétexte qu'il venait d'être dévalisé par les Russes. Je savais que c'était faux, car je voyais la bosse sous sa couverture. Je n'ai pas insisté mais je me suis promis de retourner le soir même vers notre réserve de nourriture, malgré tous les dangers que cela représentait et cette fois, de tout garder pour moi. Dix minutes plus tard, j'ai revu mon ami Jean, totalement dévêtu. Cette fois, c'était vrai. Il avait été victime lui aussi de la faim qui tenaillait les milliers de déportés qui parcouraient le camp à la recherche de nourriture. Ma colère contre Jean s'est transformée en hilarité et je me souviens de lui avoir dit :

"Tu vois, si tu avais partagé avec moi ton trésor, nous en aurions encore".

Je n'ai pas recherché mes autres compagnons car ils devaient se trouver dans le même état que nous. Effectivement, je les ai retrouvés et par chance, vivants, car en cas d'attaque, il ne fallait surtout pas résister, sous peine d'avoir la gorge tranchée. Voilà l'état auquel les "S.S." avaient réussi à nous réduire. Nous n'étions plus des êtres humains, mais des fauves à la recherche de quelque nourriture.

Je vais raconter une histoire, que je n'oublierai pas tant que je vivrai, qui même maintenant me taraude l'esprit, parfois me réveille la nuit en plein cauchemar. J'ai toujours évité d'en parler à mes proches. J'étais avec mes compagnosn en train de rôder dans le camp, comme tous les autres, les yeux exorbités à la recherche de..., je ne parle plus de nourriture car je savais que nous n'en trouverions pas, mais d'un robinet d'eau, car nous étions privés également de boisson et la température en ce mois d'Avril était torride. L'odeur des cadavres ne nous gênait plus, nous en étions imprégnés mais l'air était devenu irrespirable quand, soudain, une odeur de viande grillée est venue nous chatouiller les narines.

Nous nous sommes approchés de l'endroit d'où venait ce fumet et l'horreur nous saisit à la gorge : un groupe de cinq Russes faisait rôtir un fémur humain sur lequel d'ailleurs, il ne restait que la peau. Ils s'étaient fabriqué une broche et pendant que l'un d'eux tournait ce morceau de corps humain, les quatre autres autour de lui le protégeaient en tenant leurs couteaux à la main...

Je me suis toujours demandé, même maintenant, si ce fémur avait été découpé sur un cadavre ou sur un déporté qui était toujours vivant car parmi les "cadavres" qui traînaient dans le camp, si beaucoup étaient décédés, beaucoup étaient inconscients mais vivants, car comme je l'ai déjà dit, nous ne regardions pas et ne nous préoccupions pas de savoir si les corps que nous traînions vers les fossés étaient encore vivants ou non parce que dans la journée, poursuivis par les kapos, nous devions traîner toujours les cadavres et les projeter dans ces fossés énormes. Les corps traînaient par centaines car les pauvres gens tombaient comme des mouches et cela nous laissait indifférents. Nous n'avions qu'une idée fixe : trouver de la nourriture et à boire.

La clôture qui nous séparait des femmes Hongroises avait été abattue et ces pauvres êtres étaient comme nous à la recherche de nourriture, à la seule différence, qu'elles étaient arrivées dans le mouroir bien avant nous. Toutes ces femmes avaient la dysentrie et tous les dix mètres, s'accroupissaient pour faire leurs besoins. Une maladie que nous n'avions pas encore. C'est dans leur camp que nous avons trouvé un robinet d'eau, que nous avons bu à grandes gorgées, car nous étions complétement déshydratés. Pour ma part, je dirai que cette eau était infectée car par la suite, nombreux parmi nous furent ceux qui attrapèrent la maladie.

Jusqu'ici, j'avais été épargné mais j'avais un problème, comme tout le monde d'ailleurs, j'étais infesté de poux. Jusqu'ici j'étais habitué et n'y faisais même plus attention. Quand les démangeaisons devenaient intenables, j'enlevais ma veste, ma chemise et je les secouais. Ensuite, je faisais la même chose avec mon pantalon et mon caleçon. Personne n'y faisait attention, tout le monde faisait la même chose. L'ennui pour moi c'est que j'avais une petite plaie sur la poitrine et une autre sur le bras droit et ces plaies étaient pleines de vermine et la seule façon de m'en débarasser était de passer la main sur ces plaies et de faire tomber ces poux par terre. Je faisais ce geste de plus en plus souvent car mon corps en était infesté (actuellement, il me reste des traces à l'endroit où j'ai eu ces plaies). La seule chose que nous ne savions pas, et de toute façon, nous ne nous en rendions pas compte, c'est que c'était des poux typhiques. Mais que pouvions-nous faire sinon nous dévêtir quand les démangeaisons devenaient trop dures à supporter ? Secouer nos vêtements, passer l'ongle du pouce dans les coutures pour en extirper la vermine, faire craquer une allumette (on en avait mais je ne me souviens pas de la provenance) et faire un feu avec.

Comme tout le monde en faisait autant, çà pétaradait de partout. Ensuite, nous remettions nos loques et, une heure plus tard, nous en étions de nouveau infestés. Le plus triste de cette histoire, c'est que je voyais de plus en plus de camarades Français que je connaissais, principalement de Drütte, tomber et mourir, sans que l'on ne puisse rien faire, pour éviter cette hécatombe. Un jour, cela devait être la veille de la libération, donc le 14 Avril 1945, un de mes amis qu'on surnommait Riton (il venait de Voves et faisait partie de mon petit groupe) s'est assis devant une baraque. Il avait réuni devant lui, quatre gamelles et interdisait à quiconque de s'approcher, même nous, ses amis, en criant qu'on voulait lui voler sa nourriture et puis il est tombé, raide mort. Il devait avoir la trentaine. Dans la soirée, c'est un autre de nos compagnons, Georges HAMEL (nous l'appelions Jojo par affection) est également tombé devant moi, au milieu de l'allée, il devait avoir la quarantaine. Je l'ai tiré à l'abri dans une baraque, c'est tout ce que je pouvais faire pour eux, pour éviter qu'on les jette dans une fosse. Mon ami Jean le coiffeur, avait disparu ; j'ignorais où il se trouvait, et je n'avais plus la force de le chercher mais je tenais encore debout, je restais donc seul avec mon ami Lucien DELMAS (celui du bridge en or) mais lui avait été obligé de s'aliter, dans notre block, sur une paillasse et faiblissait d'heure en heure. Je le veillais en l'exhortant de tenir, car la libération était à portée de la main.

Effectivement, le lendemain, 15 Avril, je vis entrer dans le camp, les premiers soldats Anglais (qui en fait étaient des Canadiens). Peu importe, nous étions libres ! Le plus triste de cette histoire c'est que c'était l'avant-garde de l'armée Anglaise, et c'était l'odeur du cadavre qui les avait attirés en ce lieu. La plupart qui devaient avoir dans les vingt ans, en voyant ces monceaux de cadavres se sont trouvés mal. Hélas, ils n'avaient aucun médicament pour soigner la dysenterie et le typhus et malheureusement, pour la plupart d'entre nous, ils nous gavèrent de nourriture qu'ils avaient avec eux. Tous les déportés qui en avaient encore la force, se sont jetés sur cette mangeaille et de nombreux en sont morts, gavés heureux et libres. Mais auparavant, tous, nous avions pu écrire une carte à nos familles, dans laquelle, nous disions que nous allions bientôt rentrer. Combien de parents, de femmes (car tous ont reçu cette carte) espéraient voir revenir leurs êtres chers, et n'imaginaient pas, l'enfer, dans lequel nous étions (d'après moi qui ai survécu, je pense que 90 % des Français sont morts après la libération du camp de Bergen-Belsen).

En ce qui me concerne, la dysenterie me faisait de plus en plus souffrir, mais j'avais encore la force de courir jusqu'à la tranchée qui nous servait de toilettes (quel joli mot !) J'eus le mérite (si l'on veut) de ne pas me gaver de nourriture car j'avais l'estomac tellement rétréci que je ne pouvais pas avaler beaucoup de nourriture à la fois, d'autant plus que c'était des conserves ; j'en apportais un peu à mon ami Lucien qui ne bougeait plus de son bas-flanc, l'odeur près de lui était infecte car il n'avait même plus la force de baisser son pantalon.

Maintenant, je vais vous raconter une histoire que si ce n'était pas moi qui l'avait vécu, serait à peine croyable. J'étais donc assis sur la latrine qui nous servait de toilettes quand je vis arriver en courant (par la force des choses) et s'asseoir près de moi, une tête de connaissance, un ancien ami à moi, de Montreuil. Nous avions été à l'école ensemble, c'est tout dire, son nom de famille est aussitôt sorti de ma bouche : "JAROSLAV Denis". J'en étais très heureux d'autant plus, qu'à part la diarrhée, il avait l'air de tenir le coup. Il m'a répondu que je devais me tromper que ce n'était pas son nom mais moi, j'étais certain de mon fait. Je lui ai même dit le prénom de ses frères et toutes les bêtises que nous avions fait ensemble. Il continuait à nier. Il devait avoir deux ans de moins que moi. Comme il continuait de nier, je n'ai pas insisté, sans que je lui ai dit que s'il était là sous un nom d'emprunt, ce n'était plus un problème puisque nous étions libérés et que nous reviendrions bientôt à Montreuil. Il a refusé de l'admettre et nous nous sommes quittés allant chacun de notre côté.

Dans cet immense camp, j'ai rejoins la baraque de mon ami Lucien en essayant de le réconforter du mieux que je pouvais, mais il allait de plus en plus mal et personne ne pouvait rien faire pour lui. Ce jour là, j'ai vu entrer dans notre block un Officier de l'Armée Française en tenue, qui nous a promis que bientôt nous rentrerions à la maison, et dans un block où se trouvait une majorité de Français, une immense Marseillaise retentit. Je crois que c'est la dernière fois que j'ai pleuré, mais de joie.

Au début de l'arrivée des soldats Anglais, ceux-ci nous ont confié, leurs fusils, afin que nous partions à la recherche de nos kapos et des soldats Allemands qui auraient pu s'infiltrer parmi nous mais deux heures plus tard, les Officiers ont fait arrêter le massacre car certains parmi nous étaient devenus des fauves assoiffés de sang...

Maintenant, une histoire amusante. Il en fallait bien pour nous dérider (si l'on veut). Les soldats Anglais sont partis dans les deux villages de Bergen et de Belsen. Ils ont réunis tous les notables de ces villes, en principe des gens d'un certain âge, les ont fait se vêtir de leurs plus beaux atours, certains en froc avec un chapeau haut de forme, les femmes avec leurs robes brodées et pleines de dentelles. Ils les ont fait entrer dans le camp et les ont obligés à tirer les cadavres dans les fosses. Cela n'a pas duré longtemps car toutes et tous tombaient dans les pommes et je me souviens des paroles des officiers Anglais :

"Vous n'allez pas me dire que vous ignoriez ce qui se passait ici et que vous ne sentiez pas l'odeur des cadavres".

Car naturellement ces "braves gens" ignoraient qu'il y eut des camps, qu'on y était maltraités, affamés, matraqués en un mot, assassinés. Dans leurs esprits, nous étions des droits communs, des bandits enfin des gens qui méritaient leur sort sans même se poser la question de savoir si un seul être humain pouvait être avili de la sorte.

Par la suite, ce sont des bulldozers conduits par des soldats qui ont poussé tous les corps qui traînaient dans le camp. Actuellement, de nombreux tumulus attestent du nombre de corps qui reposent en ces lieux. Ces lieux ont été transformés en musées, en lieux de souvenirs et de recueillement. Des milliers de pèlerins les visitent chaque année (moi-même j'y suis retourné plusieurs fois et naturellement, je n'ai rien reconnu).

Revenons au camp en ce mois d'Avril 1945. Un jour, en me promenant dans cet immense mouroir, à la recherche de Français survivants de ma connaissance, j'ai vu "mon Denis" parlementer avec des prisonniers de guerre Français. Je me suis demandé comment ils avaient pu rentrer, tant le camp était gardé militairement et on empêchait quiconque d'entrer et de sortir, pour éviter la contagion. Je vis ces soldats lui remettre de nombreuses plaques de chocolat, une denrée du goût de laquelle je ne me souvenais plus. Aussitôt, je lui ai couru après en exigeant qu'il m'en remette tout au moins une plaque. Sur son refus, je lui ai promis qu'à mon retour, non seulement je lui mettrais une raclée, mais que je signalerai sa conduite à tout Montreuil. Pour la raclée il savait que je n'étais pas un plaisantin et que je tiendrai ma promesse. En le quittant, je lui ai donné le numéro de mon bloc, lui indiquant qu'il pouvait m'y trouver toute la journée, veillant mon ami Lucien DELMAS.

Tous, nous attendions notre rapatriement. Ce pauvre Lucien remuait les yeux et m'implorait de ne pas l'abandonner. Hélas, il commençait à devenir tout noir. Je supposais que c'était le typhus. Il se vidait et je ne pouvais rien pour lui. Soudain, je vis Denis à la porte du bloc qui me cherchait. Quand il me vit, il me remit une tablette de chocolat, en me priant de ne pas signaler à qui que ce soit, sa présence dans le camp. Je me suis toujours posé la question : *"Pourquoi ?"* puisque nous étions libres, mais je n'en ai pas fait état. Je me suis précipité vers Lucien, avec un carré de chocolat à la main. Je lui ai ouvert la bouche, en y insérant cette friandise. Je lui ai fermé la bouche et il est mort avec un beau sourire... Je lui ai fermé les yeux et je suis parti en courant, en constatant que j'étais le seul survivant de mon petit groupe, car j'avais perdu mon ami Jean MARTIN de vue, ne sachant pas s'il était encore vivant.

Toujours valide, j'ai erré dans cet immense camp à la recherche de gens de connaissance et par hasard, je suis entré dans un bloc qui devait faire environ 45 m de long sur 12 m. Le premier que j'ai visité était bourré de chemises neuves de l'armée Allemande encore attachées par douzaines, il devait y en avoir des milliers. Le second bloc qui a reçu ma visite était également rempli de brodequins neufs, je tiens à signaler, si je ne l'ai déjà dit, que le camp de BERGEN, était à l'origine un réservoir à l'intendance militaire et l'on y trouvait de quoi vêtir des milliers de soldats. Dans un autre bloc, j'ai découvert des chaussettes en laine attachées par douzaines. Je n'ai touché à rien ne sachant pas ce que je pourrai en faire et j'ai continué mes recherches.

Dans un autre bloc, où je voyais des déportés de toute nationalité, entrer et sortir, j'ai franchi à mon tour la porte du baraquement et j'ai vu des milliers de vêtements civils entassés et des déportés faire les poches, arracher les doublures des vestons et faire main basse sur tous les objets de valeur ainsi que sur des billets de banque de toute origine. Je me suis donc précipité sur une veste qui traînait, j'ai mis ma main dans une poche et je l'ai ressortie avec des dizaines de photos de famille. Sidéré, j'ai tout remis dans la poche et je me suis sauvé (c'est le moment de le dire) comme un voleur, la gorge nouée en pensant à ces pauvres gens qui avaient dû être massacrés dès leur arrivée dans ce mouroir.

CHAPITRE VI

Le temps passait et petit à petit, le camp se vidait, les morts toujours poussés avec les bulldozers vers les fosses, les survivants dirigés vers les hôpitaux de la région, désinfectés, dénudés (je me suis demandé ce que ceux qui avaient fouillé dans les vêtements, avaient pu faire de leurs chapardages). Moi, je vivotais, victime du typhus et surtout de la dysenterie, environ vers le 15 Mai 1945. Allongé sur ma paillasse, ne pouvant plus bouger, ne pouvant même plus aller chercher de quoi m'alimenter, je devais être l'un des derniers survivants dans mon bloc quand je vis entrer deux soldats Anglais, vêtus de genres de scaphandres pour éviter la contagion, me dévêtir totalement, au milieu des excréments, m'envelopper dans une couverture, m'allonger sur un brancard, me transporter dans une ambulance et quitter le camp.

A travers la vitre arrière, j'ai vu d'autres soldats armés de lance-flammes, qui mettaient le feu au camp afin d'essayer d'enrayer la contagion, ce qui signifiait que je devais être le dernier survivant de ce camp maudit où j'ai vu mourir tant de mes amis. Amené à l'hôpital des environs qui devait être celui de la ville de " CELLE", où nous avions subi le dernier bombardement et où nous y avons laissé tant des nôtres, ceux qui par la suite nous appellerions "les disparus". Arrivé à l'hôpital avec les mêmes précautions, je fus nettoyé, de la tête aux pieds par des infirmières Allemandes et ensuite roulé dans une maie, sorte de huche à pain contenant une poudre blanche qui devait être un désinfectant. Les plaies à la poitrine et au bras qui me faisaient souffrir, furent frottées avec énergie afin d'enlever la vermine qui devait encore s'y trouver. Ensuite, transporté par une seule femme (je ne devais pas peser lourd !) dans un beau lit métallique avec de beaux draps blancs, le rêve. Si ce n'était cette dysenterie qui me faisait me lever toutes les dix minutes pour aller aux toilettes qui se trouvaient dans le couloir, nul n'avait besoin de m'indiquer le chemin, je n'avais qu'à suivre la trace de ceux qui m'avaient précédé... Et pourtant, ce couloir était nettoyé sans cesse par une armée de femmes de ménage.

Enfin, arriva le 1er Juin, journée bénie, où rasé et nettoyé, l'on me vêtit d'un costume civil, et l'on me transporta sur une civière jusqu'à un camion militaire, dans lequel j'ai retrouvé d'autres Français qui n'étaient pas de mon camp, mais tout aussi heureux. Direction, un aéroport militaire. Entre temps, j'ai appris que la reddition sans conditions des armées Allemandes avait été signée le 8 Mai 1945 et que la France y avait été représentée par un Général ; DE LATTRE DE TASSIGNY, qui avait été mon Général pendant ma courte période militaire à Montpellier en 1942, à mon retour des prisons d'Espagne.

J'ai appris également par mes camarades qui faisaient le voyage du retour en France, que nous serions logés à l'Hôtel "LUTETIA". C'était la première fois que j'entendais ce nom mais, c'était disait-on un des plus luxueux de Paris. Nous y serions traités comme des princes... Embarqués sur un vieux junker de l'armée Allemande, je dus rester sur mon brancard, au milieu de l'allée de l'avion, trop faible pour pouvoir m'asseoir. Quelques heures plus tard, arrivée au Bourget où une section militaire nous rendit les honneurs. Il y avait longtemps que je n'avais été à pareille fête. Malgré ma position allongée sur le brancard, j'ai essayé de me lever, mais un médecin militaire s'est approché de moi, m'a recommandé de rester couché et m'a proposé de passer quelques jours à l'hôpital. J'ai refusé en lui disant que je désirais aller à l'Hôtel LUTETIA me faire dorloter. Il m'a promis que je ne passerai que cinq ou six jours à l'hôpital le temps de faire des examens et qu'ensuite, lui-même viendrait me chercher pour m'emmener dans ce palace (en fait de palace, j'ai passé près de quatre années dans les hôpitaux et sanatoriums) et la seule fois que j'ai vu l'hôtel LUTETIA, c'est quelques années plus tard, en passant devant en voiture.

De nouveau, ambulance direction la Salpêtrière, où je vis d'immenses salles de près de cent lits. Cà m'a rappelé un peu nos blocs, comme grandeur, à la seule différence qu'il s'agissait ici de beaux lits avec de beaux draps blancs et d'un lit pour chacun. Je fus déshabillé, lavé par une infirmière et pesé, et là, j'ai vu les yeux de cette femme, sortir de ses orbites : le poids sur la balance marquait 37 Kgs pour 1m73. Ma taille n'avait pas bougé depuis mes 16 ans. Je pense que je n'ai pas grandi suite à mes internements successifs et à la sous-alimentation que j'ai subis pendant toute la période de guerre.

Alité dans mes beaux draps, je pensais de moins en moins au LUTETIA mais toutes les demi-heures, j'étais encore obligé de courir aux toilettes car si pour le typhus, je ne ressentais aucune douleur, la dysenterie elle continuait à manifester sa présence. Mais malgré tout, cela s'améliorait de jour en jour. Ayant passé une radio pulmonaire, j'ai appris que j'avais une caverne dans un de mes poumons mais comme je ne ressentais aucune douleur, j'ai pris cela par dessus la jambe, ne me rendant pas compte de la gravité de mon état de santé.

Dès mon arrivée à Paris, j'ai expédié un courrier à l'adresse où j'avais laissé mon jeune frère. Le lendemain, je le vis arriver avec de nombreux amis. Ils sont passés devant mon lit, sans me reconnaître et il a fallu que ce soit moi qui les appelle et là, j'ai vu leurs visages blanchir à la vue de mon état squelettique. Après les premières effusions, j'eus droit aux premières questions : ai-je vu un tel et ainsi de suite. Ils ne se rendaient pas compte que la majorité avaient péri et dans d'atroces souffrances. Ils ne savaient pas encore qu'il y avait eu les chambres à gaz, et les fours crématoires et que malheureusement, la plupart des déportés ne rentreraient pas. Moi-même, je n'osais pas demander si mon père et mes deux frères étaient rentrés. Je connaissais à l'avance la réponse. Mon seul espoir, était que Joseph, mon frère aîné, ait eut une chance de rentrer d'abord parce qu'il avait 23 ans, qu'il était costaud le jour de sa déportation et que, comme moi, il comprenait la langue allemande, et que comme moi, il était capable de se défendre, dans toutes les situations.

Pendant plusieurs jours, j'ai reçu la visite de centaines de personnes qui me montraient la photo, qui d'un fils, qui d'un père, et naturellement, ils reçurent des réponses négatives de ma part. Ma grande joie, huit jours après mon retour et mon hospitalisation, fut de retrouver 5 ou 6 lits du mien, mon ami Jean MARTIN, le coiffeur de Reims, revenu également de Bergen Belsen (vous savez celui des betteraves) entouré de sa femme, de sa fille de 14 ans, de ses soeurs. Son état de santé était encore pire que le mien. Après les premières embrassades, et la joie de nous retrouver, il m'a présenté à sa petite famille disant que c'était grâce à moi qu'il avait la chance d'être là, et qu'il m'avait promis du champagne pour le restant de ma vie.

Mon état de santé s'améliorant de jour en jour, tout du moins au point de vue de ma dysenterie, je me suis décidé à écrire aux familles de ceux que j'avais vu mourir. Comme j'avais au moins une centaine de noms et d'adresses en mémoire, j'ai commencé par écrire à un groupe de cinq familles ne voulant pas me trouver entouré par elles, toutes qui espéraient encore le retour soit du fils, soit du père. Le surlendemain, je vis effectivement arriver cinq femmes qui toutes attendaient de moi un mot d'espoir concernant leur mari ou leur fils. Rien qu'à voir mon regard, elles ont compris que j'avais de mauvaises nouvelles à leur annoncer et aussitôt, je vis leurs regards changer vis-à-vis de moi.

J'ai cru voir dans leurs yeux de la haine. J'étais sidéré car je m'attendais à de la reconnaissance. Je fus servi, surtout que certaines avaient reçu une carte de BERGEN-BELSEN, que nous avions écrit le jour de la libération, signalant que notre retour était proche. Hélas, comme je l'ai déjà dit, la plupart ont péri par la suite. Après leur avoir expliqué la façon dont leur époux ou leur fils étaient décédés, je leur ai fait une attestation qui leur permettrait de percevoir une pension soit de veuve, soit d'ascendant et comme j'étais ulcéré par leur comportement, j'ai décidé de ne plus écrire aux autres familles (comme je l'ai regretté par la suite ! Mais il faut comprendre mon état de mauvaise santé et ma colère). Beaucoup de mes camarades déportés ont eu le même comportement que moi. Je l'ai su par la suite.

Un matin en me réveillant dans cette immense salle, j'ai jeté un regard du côté de mon ami Jean avant d'aller le rejoindre pour discuter et partager nos souvenirs. J'eu un coup au coeur ; l'emplacement de son lit était entouré par un paravent, ce qui signifiait qu'il était décédé dans la nuit. Je me suis habillé et sans demander mon reste, je me suis enfui de l'hôpital, pour ne pas avoir à me retrouver devant sa famille et devoir encore une fois me justifier : pourquoi lui et pas moi...

Pendant plusieurs jours, je quittais l'hôpital à l'aube pour ne revenir que le soir. Je tiens à dire qu'aucune larme n'a coulé de mes yeux depuis ma seconde arrestation et même actuellement, malgré tous les chagrins que la vie a pu m'apporter, je n'ai jamais pleuré, j'étais endurci et bien des gens m'ont dit que je n'avais pas de coeur ; toutes mes douleurs sont internes. Pendant mon séjour à la Salpêtrière, j'ai reçu un jour, la visite d'une femme (je ne me souviens d'ailleurs pas de son nom). Elle me dit représenter le C.O.S.O.R. Je n'avais aucune idée de ce que cela voulait dire. C'était un comité qui s'occupait des déportés de la Résistance. M'ayant d'abord demandé si j'étais Monsieur KLAJMAN Jankiel, sur ma réponse affirmative, elle m'a dit qu'à titre de déporté résistant, j'avais droit à une pension militaire. Ayant répondu que j'étais bien déporté résistant, mais n'ayant aucun droit à titre militaire, et qu'elle devait faire erreur, qu'un autre KLAJMAN devait se trouver dans la salle. Sur son insistance (elle ne me demandait qu'une signature pour une demande de pension militaire, après tout, je ne risquais rien) j'ai donc signé, et j'ai complètement oublié cette histoire.

Six mois après mon retour d'Allemagne,j'avais repris20Kg,

seuls mes yeux témoignaient encore de l'horreur que j'avais vécue

Quinze jours plus tard, j'ai reçu la visite du médecin-chef du Centre de la Rue de Bercy qui ne m'a même pas regardé, ni ausculté. Seules mes radios pulmonaires l'intéressaient. Après avoir rempli un dossier, j'ai signé et il m'a informé que au vu de mes radios, j'étais réformé à 100 % et que j'allais d'ici peu recevoir une pension militaire. J'étais un peu inquiet car recevoir de l'argent, je voulais bien mais n'aurait-il pas fallu par la suite que je le rembourse ? Après maints renseignements, j'ai su qu'effectivement, j'étais considéré comme militaire pour avoir appartenu à une organisation de la Résistance. Je tiens à préciser que quand je suis entré dans la Résistance, il était loin de ma pensée que je puisse bénéficier d'une pension et que je reçoive une carte d'ancien combattant avec tous les avantages s'y attachant (réduction de tarif dans les Chemins de Fer, ainsi que dans le Métro). J'avais droit également à des décorations mais çà, c'était le dernier de mes soucis. Il y avait d'abord le problème de ma santé. Je reprenais du poids et également forme humaine.

Un grand nombre de mes camarades, qui comme moi étaient atteints des poumons, partaient dans les sanatoriums en Suisse et j'attendais mon tour, sans impatience, car j'avais de nombreuses visites, et surtout celle de mon jeune frère pour lequel j'avais fait le nécessaire pour lui éviter la déportation d'où il ne serait certainement pas revenu. Je n'avais plus d'espoir de voir revenir mon père et mes deux frères ; après ce que j'avais moi-même vécu, subi et enduré et encore, je n'étais resté qu'une année en Germanie, tandis qu'eux y étaient depuis 1942. Je pensais que mon frère "Jo", reviendrait de cet enfer. J'ai appris par la suite par d'anciens déportés qui étaient étaient avec lui à Auschwitz et que je connaissais, qu'il avait été fusillé par les Allemands quand ils ont évacué son camp : la raison en était simple, il occupait une place de responsabilité, il était chargé dans son commando, de recueillir tous les vêtements des déportés qui avaient été massacrés. De ce fait, il a été éliminé comme témoin gênant. C'était la version d'un de ses compagnons que j'ai très bien connu lors de mon passage à la caserne des Tourelles et à Beaune La Rolande comme interné en 1941.

Après quelques mois d'hospitalisation à la Salpêtrière, nous fûmes tous transférés à l'hôpital Bichât, qui était déjà moderne pour l'époque. Là, j'ai vécu une de mes plus grandes joies du moment. Etant assis sur un banc devant la porte de l'hôpital, j'ai vu passer devant moi qui devisait avec d'autres déportés, une famille composée de huit personnes et parmi eux, quelqu'un qui me tournait le dos : un hurlement est sorti de ma bouche : "Henri". C'était mon compagnon de "Drütte", Henri GRINCOURT dont j'étais persuadé qu'il avait disparu dans la tourmente.

Nous avions été séparés dans la forêt de "Celle" après le bombardement, inutile de vous dire que nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre sous les yeux embués de ses parents et de sa fiancée Suzanne. Actuellement, ils sont toujours là, mariés et voici près de 55 années que nous continuons à nous fréquenter plus souvent par téléphone que visuellement, mais seul l'âge y est pour quelque chose.

De Bichât, je fus de nouveau transféré à l'Hôpital Beaujon, car au fur et à mesure des départs dans des maisons de convalescence, les Hôpitaux se vidaient et l'on nous regroupait. D'ailleurs, moi-même, j'attendais mon départ. Effectivement, je fus envoyé à l'Hôpital de "Dole" dans le Jura, où je suis resté près de deux longues années. Je me souviens encore lors de mon arrivée au Bourget lorsque le médecin me ramènerait à l'Hôtel "LUTETIA"... Après quelques mois passés à Montreuil chez des amis, j'ai refusé de réintégrer le logement de mon père. Trop de mauvais souvenirs auraient empêché ma guérison mentale. D'ailleurs, mon état de santé pulmonaire, exigeait encore un séjour en sanatorium. Je suis donc reparti pour encore deux nouvelles années à Hauteville-Lompnes dans le Jura, d'où je suis revenu guéri.

Par la suite, d'autres séquelles sont apparues suite à ma déportation. Tout d'abord, mon audition a beaucoup baissé, suite aux otites que j'ai eu dans les camps et qui n'avaient pas été soignées. D'autres maladies sont apparues par la suite mais je préfère ne pas en parler... 55 ans après, le moral est toujours bon !

Le 28 Octobre 1970, j'ai été décoré de la médaille militaire et de la Croix de Guerre avec palme, sans avoir fait aucune demande, suite à mon activité dans la Résistance Française.

Le 13 Novembre 1978, je suis fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

Le 5 Décembre 1989, j'ai été fait Officier de la Légion d'Honneur.

Je suis donc actuellement, Officier de la Légion d'Honneur, médaillé militaire, Croix de Guerre avec palme, Combattant Volontaire de la Guerre 1939-1945, Combattant Volontaire de la Résistance, Déporté Résistant, Médaillé des évadés de France par l'Espagne.

Revu et corrigé par Monsieur Gérard BIALESTOWSKI, mon beau-frère,

Tapé et broché par Monsieur Jacques LEMAL, mon gendre,

Ecrit par Monsieur Jankiel dit Jacques KLAJMAN,

Déporté Résistant à Neuengamme

MATRICULE : 31613.

VOUS SAVEZ COMMENT
ÇA COMMENCE...
Si on laisse
dire,
on laissera
faire.
...VOUS SAVEZ
COMMENT ÇA FINIT.

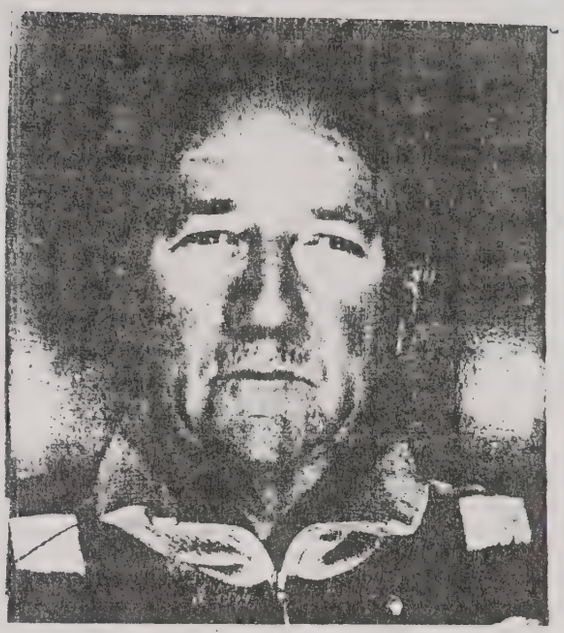
Photo prise par un ancien du camp de Drütte

La cheminée que vous voyez était l'endroit

ou avaient lieu les pendaisons

Commération du 11 avril,jour de la libération du camp de Drütte,ou 50 ans après,je fais un discours,relatant les atrocités que nous avons subies,en ce lieu
Derriére,nous voyons les barreaux de nos blocks qui sont d'origine

Plaque commémorative posée par de jeunes Allemands,à l'emplacement du camp de Drütte, lorsqu'ils ont su que c'était un camp de concentration



Pierre RESTOUEIX
dit Maurice pour les intimes
Matricule 32.003

Henri GRINCOURT
Matricule 31.907

Photos de deux de mes compagnons de misére du camp de Drütte

Imp. COPIE SELF
6 rue Jeanne Natière
80000 Amiens
03 22 97 98 10